



3 1761 04263 6233

HANDBOUND  
AT THE

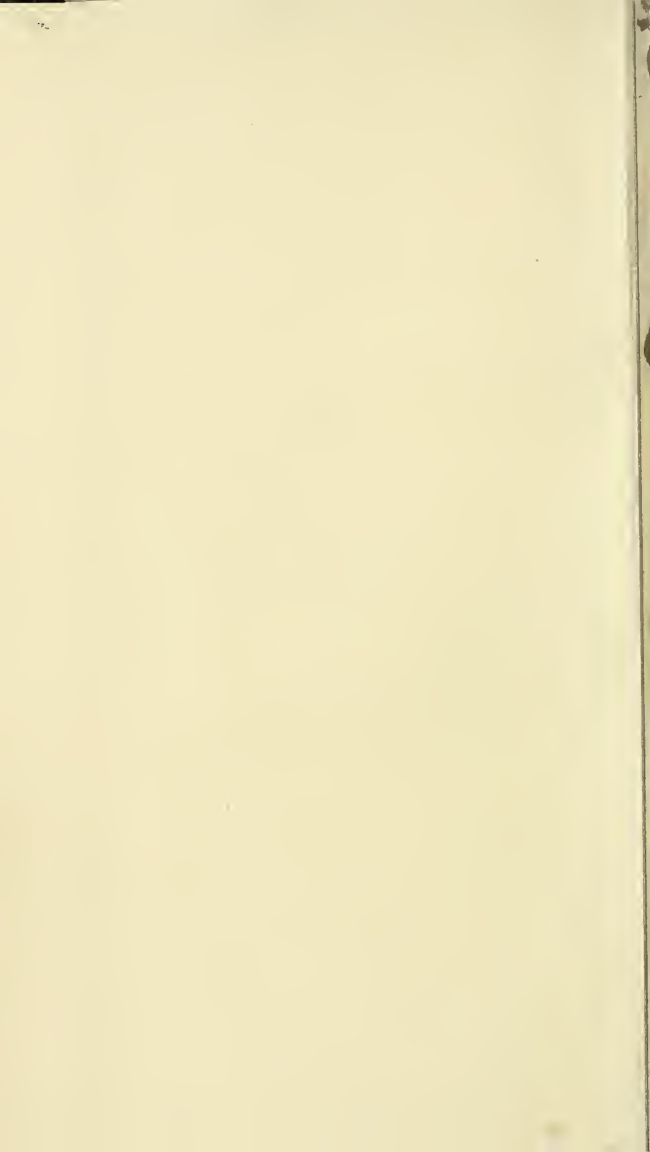


UNIVERSITY OF  
TORONTO PRESS









C5293HX

15

OEUVRES  
MESLÉES  
DE  
MONSIEUR  
CHEVREAU.

CI-DEVANT

Précepteur du Duc du MAINE.

TOME SECOND.



489218

6.4.49

A LA HAYE,

Chez HENRI SCHEURLEER.

M. D. C. C. XVII.

PQ

1737

C485A6

1717

t. 2



## OEUVRES MESLÉES

DE

MONSIEUR

CHEVREAU.

*A Monsieur le Fevre.*

**P**UIS que mon dernier billet vous a mis  
 en goût, comme vous le dites; je vais  
 répondre à vos questions, mais sans pre-  
 lude, & commencer par la-différence que  
 j'ai toujours mise entre *auparavant*, *avant*  
 & *devant*; *Auparavant* est toujours Ad-  
 verbe; & l'on ne peut dire sans parler mal,  
*auparavant que de partir*: *auparavant*  
*que de faire cela*. Vaugelas assure que l'on  
 peut dire *avant que*; & *devant que*, par  
 exemple, *avant que de mourir*; *devant*  
V *que*

que de mourir : que Monsieur de Coëffeteau écrit toujours , *devant que* ; mais *avant que*, ajoute-t-il, est plus de la Cour ; & du bel usage. Son addition est si rare : & l'on doit toujours dire , & toujours écrire , *avant que de mourir ; avant qu'il mourût ; & avant sa mort*. On dit encore , *il est bien avant dans les affaires ; il a parlé avant moi*. *Devant* est un nom, quand il est opposé à *derrière* ; comme le *devant d'une maison ; un devant d'autel ; prendre le devant ; & les devants*. Il est Préposition , quand il signifie *en présence*, comme *il harangua devant le Peuple : Il fit une belle action devant le Roi ; & quand il signifie vis-à-vis*, comme *il est toujours devant son miroir : Notre Flotte passa devant Malthe : Il loge devant la Barrière des Sergens*. Il est encore Préposition , quand il signifie *devancer ; prévenir ; & aller à la rencontre* ; comme , *aller au devant de quelqu'un ; aller au devant des difficultés : & quand on dit, aller devant ; comme, l'Armée doit partir en huit ou dix jours, & le Roi ira devant ; cela signifie que la marche du Roi devancera ou précédera celle de l'Armée*.

Il y a une plus grande différence que l'on ne croit , entre *pas* & *point*. Ce dernier est une Negation absoluë , & le non

*omnino*

*omnino* des Latins. *Je ne veux point de cela : je n'en veux point : & l'on ne peut presque manquer de s'en bien servir où il a la signification de jamais. Pas est une simple negation , je ne le veux pas.*

Vaugelas pourroit bien s'être trompé sur *Quelque* , où il a écrit ; *Ce mot est quelquefois Adverbe & par consequent indeclinable. Il ne faut donc point ajouter d'S, quand il est joint avec des pluriels ; comme , il faut dire ; Ils étoient quelque cinq cens hommes , & non pas , quelques cinq cens hommes , car là il n'est point Pronom , mais Adverbe.* Cette remarque , quoi que curieuse , m'est un peu suspecte. Au contraire , *environ* ou *à peu près* , y est sous-entendu : & l'on dit souvent , *ils étoient environ , ou à peu près , quelques cinq cens hommes.* Pour moi , j'écrierois toujours , *ils étoient environ , ou à peu près , cinq cens hommes.*

Il y a un mois que je vous dis à la Motte , devant le Seigneur de la Maison , qu'aujourd'hui on n'aprouvoit plus certaines figures , que les Anciens ont trouvées fort belles ; & que je n'aimois point le mot de Platon qui a dit d'Aristote & de Xenocrate ; ce qu'Isocrate a dit encore de Theopompe & d'Ephore : *Que l'un avoit besoin d'éperon , & l'autre de bride.*

de. Je vous alleguai ce vers de Malherbe,

*Cependant nôtre grand Alcide  
Amolli parmi vos apas,  
Perdra la fureur qui sans bride  
L'emporte au de la du trepas.*

Outre qu'*amolli* ne me sçauroit plaire en cet endroit, pour la raison que vous pourrez deviner d'abord, cette *bride* est une vilaine chose pour un grand Roi : & nous sommes trop respectueux & trop retenus en France, pour y donner une *bride* aux Rois & aux Princes. On ne sçauroit jamais éviter avec trop de superstition les figures qui laissent une vilaine idée dans l'esprit. C'est pour cette raison que l'on a trouvé si peu civile cette maniere de parler : *Il a deferré une telle femme*, ou *un tel homme* que l'on a substitué à *deferrer*, le verbe *déconcerter*, qui est incomparablement plus honnête. De Serres a écrit dans la Vie de Hugues Capet : *Et avons montré non seulement qu'il se tint sur ses pieds après la mort de son pere Robert, mais qu'il bâtit ses desseins sur ce même fondement, sous les Regnes de Louis Quatrième dit d'Outre-Mer, & Lothaire Princes néanmoins malaisez à ferrer*, & nos bons Auteurs ne l'écrieroient point après De Serres.

Serres. Il est vrai que l'on se fert de cette figure en d'autres langues : & vous vous souvenez du verset du Pseaume, *Serez avec le mors & la bride, la bouche de ceux qui ne s'aprouchent point de vous.* Mais ce qui est bon pour les Hebreux, n'est pas toujours bon pour les François. Sur ces vers du 128. Sonnet de la premiere Partie des Rimes de Petrarque,

*O bel viso, ov' Amore insieme pose  
Gli sproni, e'l fren, onde mi punge e volte,  
Com' à lui piace, e calcitrar non vale.*

Castelvetro a remarqué : *gli sproni sono le liete accoglienze, che incitano ad amare, & à sperare : il freno sono gli atti turbati di Laura, per gli quali egli perde la Speranza, & si ritrahe indietro. ET CALCITRARE NON VALE. Fà se cavallo, & il viso di Lauro, Cavalliere.* C'est une vision assez étrange en galanterie, que de se faire un cheval ; & de faire de Laure, un Cavalier : que de donner une bride & des éperons à un visage ; que d'être monté par sa maîtresse, & d'être sous elle, à faire manege. Cette figure n'a pas semblé belle à Muzio, *come rappresentante brutezza in un viso che si depingea per bellissimo, facendolo un Soppidiano de gli arnesi di cavalcare,*

care, sprono, freno, e stivali che ci mancano. Le Tasse dans la premiere Partie de ses Vers d'Amour, a fini par cette vilaine figure, le Sonnet qui a pour titre, *Sdegno, & Amore di ma donna grati, &c.*

*Hor che fia mai, che arresti il mio desire.  
S'egualmente lo spinge, e pronto il rende  
Con sembante virtù, lo sprone, e'l freno ?*

Quoi que la plûpart de nos Auteurs fassent indifferemment comme vous le dites, de PRÉS & AUPRÉS, deux Prepositions. & deux Adverbes, la signification en est quelquefois fort differente. En effet, ces deux énonciations ne sont pas dans un même sens, *il est bien prés du Roi, & il est bien auprès du Roi.* PRÉS est Preposition, quand il marque ou le voisinage d'un lieu, comme, *nos troupes sont campées prés d'une rivière*; ou le terme d'une chose, comme, *il est prés de sa fin.* Il signifie quelquefois *environ*, *Ils sont prés de vingt mille hommes*: *Presque*, comme, *c'est à peu prés ce que j'avois à dire*; la proximité du sang, comme, *il me touche de fort prés.* Souvent il marque une exception, comme, *à cela prés il est honnête homme*; & une negation, comme, *il n'est pas si beau que vous, à beaucoup prés*; c'est-à-

à.

à-dire , qu'il s'en faut beaucoup : il s'en faut bien. Quand on dit A CELA PRÉS nous serons d'accord ; il est aisé de juger, que l'on veut dire , cette chose exceptée , nous serons d'accord ; ce qui fait voir que prés est quelquefois conditionné. AU-PRÉS , est une marque de comparaison en quelques rencontres : comme , il est ignorant auprès de vous ; son humilité n'est rien auprès de la vôtre ; c'est-à-dire , en comparaison de la vôtre. Il signifie quelquefois avec , comme il est bien auprès du Roi ; ou chez , comme , il a de très-honnêtes gens auprès de lui.

Je n'ai jamais crû qu'on dût s'en tenir à la Remarque de Vaugelas , sur DEPENDRE & DEPENSER , quand il dit , que tous deux sont bons ; qu'ils se disent , & qu'ils s'écrivent tous les jours , avec cette différence pourtant , que depenser autrefois étoit plus en usage à la Cour que dépendre : qu'aujourd'hui tout au contraire , on dit plutôt dépendre que depenser qui est maintenant plus usité dans la Ville. Apparemment , cet autrefois dont il s'est servi , ne regarde pas un tems éloigné , parce qu'autrement on pourroit le convaincre de peu de lecture. Il y a plus de cinq cens ans que l'on disoit dépendre , témoin le vers de Thiebault de Mailly , qui vivoit du tems de Louïs VII.

*Pour neant a l'avoir cil qui ne veut de-  
pendre.*

J'ai lû encore dans François Villon ,

*Tant depend-on qu'on n'a chemise.*

& dans le Blazon des fausses Amours de  
Pathelin ,

*Au residu*

*Homme est perdu*

*Quand il est là*

*Son revenu*

*Est dependu*

*Puis ça , puis là , &c.*

Vous aurez sans doute remarqué dans le  
chap. 63. de l'Histoire de Philippes de  
Comines : *Le Duc de Bourgogne étoit re-  
tourné en son Pays , & avoit le cœur trop  
élevé pour cette Duché qu'il avoit joint à sa  
crosse , & avoit goût en ces choses d'Alle-  
magne , parce que l'Empereur étoit de pe-  
tit cœur , & enduroit toutes choses pour ne  
dependre rien. On n'a retenu de ce vieux  
mot que faire bonne chere aux depens d'au-  
trui : Etre condamné aux depens : & ceux  
qui écrivent & qui parlent bien, disent au-  
jourd'hui , *depenser son argent en bagatelles :  
C'est un homme qui depense prodigieuse-  
ment ; Il est d'une grande depense.* Mais  
à propos du passage de Philippes de Comi-  
nes , & avoit goût en ces choses d'Allema-  
gne,*



gne, voudriez-vous bien traduire à la lettre, le γεύεσθαι πικρῶ, γεύεσθαι κακῶν, κηδέων, après Euripide, Sophocle & Moschus? le Θανάτῳ γεύεσθαι de Saint Mathieu, de Saint Marc, de Saint Luc, & de Saint Paul? Je sçai que les Grecs ont employé dans le figuré, le γεύεσθαι dans le même sens que les Hebreux ont employé leur טַוּשׁ, & les Latins leur *gustare*. Mais je vous demande si dans les choses, tristes, facheuses, mauvaises, &c. vous vous serviriez du verbe goûter, pour sentir, éprouver, &c. & si vous n'aimeriez pas mieux le vers de Malherbe,

*C'est à vous à goûter les delices du port,*  
 & celui d'un autre Auteur,

*Il a toujours goûté les plaisirs de la vie,*  
 que les deux suivans?

*Il a toujours goûté les outrages du sort,*  
*La prison, les douleurs, la misere & la*  
*mort.*

quoi qu'après tout, voir la mort, & goûter la mort soit un Hebraïsme, pour mourir.

La Remarque de Vaugelas est encore fausse sur *valant* & *vaillant*, quand il assure qu'il faut dire, *Il a cent mille écus vaillant*, & non pas *valant*. Il avoüe lui-même

même que l'on dit *équivalent*, & il pouvoit y ajouter *prevalant*. Mais continuë-t-il, on ne laisse pas de dire *valant* en certain endroit qui est quand on ne le met pas après *argent*, mais *devant*, comme, *Je lui ai donné vingt tableaux valans cent pistolles piece, en quoi il faut admirer la bizarrerie de l'usage*. Cette exception n'établit sa regle en nulle maniere; & l'on voit même par cette exception de rien, qu'il n'est pas trop sûr de ce qu'il avance. Il est vrai que l'on disoit autrefois *vaillant*, témoin Villon,

*Premièrement Colin Laurens,  
Girard Gossoyn, Jean Marceau  
Deprins de biens & de parens  
Qui n'ont vaillant l'ance dung Ceau.*

Vous aurez pû voir dans Philippes de Comines: *Combien que le Roi fût alors son maître, si avoit-il la plupart de son vaillant & de ses enfans sous ledit Duc de Bourgogne*. Ailleurs: *il lui demanda de quelle Ville il étoit de Guienne, & s'il étoit marchand & marié en Angleterre*. Le marchand lui répondit qu'ouy, mais qu'il n'y avoit gueres vaillant. Dans un autre endroit; *Les gens d'Eglise & Bourgeois de la Ville ont tout leur vaillant & revenu en*

*Hai-*

*Hainault & en Flandres.* Mais sans vous alleguer des autoritez, on dit tous les jours, *Il a cent mille écus valant: & il a valant cent mille écus:* & ce n'est ni en Poitou, ni dans les Provinces qu'on le dit, mais dans tous les lieux où l'on parle bien. Ainsi *valant* qui est le Participe de *valoir*, a été restitué avec raison, pour *vaillant* qu'un très-mauvais usage avoit introduit.

Je ne conviens pas encore de cette Remarque de Vaugelas: *On se sert bien souvent de quoi, pour lequel aux deux genres & aux deux nombres:* par exemple, *C'est le cheval avec quoi j'ai couru la bague: C'est le cheval sur quoi j'ai été blessé.* J'écrirois toujours; *C'est le cheval sur lequel j'ai couru la bague: C'est le cheval sur lequel j'ai été blessé; C'est la colonne sur laquelle, & non pas sur quoi, il a mis un chapiteau: C'est l'épée dont, de laquelle, ou avec laquelle il m'a blessé.* La raison est que *quoi* n'est point un Pronom Relatif: & qu'il ne doit point être employé pour *qui, lequel, ou laquelle*, quand il est précédé de quelque nom. Il a remarqué ailleurs; *C'est un heureux succès auquel je n'ai contribué que de mes vœux; & non pas à qui je n'ai contribué, ni à quoi je n'ai contribué, quoi que quelques-uns disent ce dernier; mais il s'en faut bien qu'il*

ne soit si bon qu'auquel : C'est un sujet sur lequel on peut dire beaucoup de choses. *Quelques - uns disent sur quoi , mais sur lequel est beaucoup meilleur.* Il n'en dit pas la raison , comme vous voyez , mais la chose est décidée par ma regle qui condamne encore , *c'est la raison* pourquoi je l'ai fait ; au lieu qu'il faudroit dire , *c'est la raison* pour laquelle je l'ai fait , pour parler avec quelque sorte de pureté. Je croy du moins que vous conviendrez qu'on ne peut faillir en suivant ma regle , quoi que je ne condamne nullement l'autre qui est en usage : & c'est justement contre l'usage qu'il n'y a jamais de sûreté à se revolter. A cela près , on peut fort bien dire : *Ce Philosophe témoigne que l'ame est une chose qui pense ; & c'est sur quoi il fonde sa spiritualité ; en quoi il a raison , puis que la matiere ne pense point : & c'est à quoi ne peuvent répondre ceux qui soutiennent , &c.* C'est pourquoi , &c.

Vaugelas a écrit encore sur *Horrible & Effroyable.* Ces épithetes s'apliquent souvent aux choses bonnes , quoi qu'elles ne semblent convenir qu'à celles qui sont mauvaises , & très-pernicieuses. Il allègue la fin d'une lettre de Cicéron à Pomponius Atticus : *Sed hoc tēgas horribili vigilantia , celeritate , diligentia , &c.* Il ajoute,

ajoute, il veut louer Cesar, & dit que sa vigilance, sa vitesse ou sa promptitude, sa diligence est horrible. La diligence de Cesar étoit si grande en effet dans ses expéditions militaires, qu'il sembloit voler plutôt que courir, comme l'a fort bien remarqué Lucain.

*Agmine nubiferam raptò supereviolat  
Alpem.*

Pathelin a dit qu'un discours plaisoit terriblement, pour faire entendre qu'il étoit merveilleusement agreable.

*Plus répondoit  
Plus habondoit  
Son Parlement,  
Dont me plaisoit  
Ce qu'il disoit,  
Terriblement.*

Nos Anciens se servoient aussi de *merveilleux* dans les choses même les plus fâcheuses, les plus horribles, & les plus mauvaises; & je vous en rapporterai quelques exemples. Alain Chartier a dit dans le Regret d'un amoureux.

*O Dieu je te prie humblement  
Puis qu'avoir ne puis allezeance  
De mon très-merveilleux tourment.*

Octavien de Saint Gelais, dans son Sejour  
d'Honneur :

*En la dance un Tarquin l'Orgueilleux  
Et avec lui de Romains moult grand'  
presse,  
Lequel commit un crime merveilleux  
Qui fut à lui & aux siens perilleux  
Quand par ardeur il viola Lucreffe.*

Philippe de Comines n'écrivoit presque jamais autrement : *Ils étoient bien*, dit-il, *six mille hommes qui faisoient merveilleusement des maux.* Ailleurs ; *Et fait ceci par trois fois, tant desiroit demeurer en cet état, nageant entre les deux, car tous le craignoient merveilleusement.* Dans le chapitre 80. *L'Anglois n'en demeura point content, & dit un mot au Roi qui s'en courrouça merveilleusement.* En un autre endroit ; *Après que le Duc de Bourgogne eût oüy la réponse du Connétable, il connut bien qu'il étoit le principal conducteur de cette guerre, & conçût une très-merveilleuse haine contre lui qui jamais depuis ne lui partit du cœur.* Cette haine merveilleuse me fait souvenir de David qui dit, *Qu'il hait d'une parfaite haine, ou comme il y a dans l'Hebreu, d'une perfection de haine, les ennemis de Dieu.* Vous sçavez.

vez, Monsieur, ce qu'a dit Quintilien, *Consuetudo certissima loquendi magistra: utendumque plane Sermone, ut numo cui publica forma est: & la conclusion du même chapitre, consuetudinem sermonis vocabo consensum eruditorum; sicut vivendi, consensum bonorum.* Après cela je ne dirai point, *une haine parfaite, la perfection d'une haine, une haine merveilleuse, un merveilleux crime, un merveilleux tourment, pour horrible, un discours terrible, pour agreable: & ne me servirai dans nôtre Langue des Adverbes Latins, insane, misere, mire, perdire, improbe, indigne, male, &c. que quand les Maîtres l'auront aprouvé. Je sçai bien que l'on s'écrie souvent dans la Conversation; C'est un homme qui a furieusement de l'esprit; qui a une memoire horrible, effroyable, pour merveilleuse, incroyable, étonnante, prodigieuse, &c. & je le dirai avec tout le monde, quand tout le monde ne fera point difficulté de le dire; parce que la Raison doit être muette où regne l'Usage. Il en est pourtant un bon, & un mauvais, selon la Regle de Quintilien: & le bon n'a point encore aprouvé, C'est une femme qui est merveilleusement laide, ou effroyablement belle. Jugez maintenant, si Malherbe s'est bien servi*

du

du mot *effroyable*, dans un Sonnet à Henri le Grand.

*Je le connois Destins, vous avez arrêté  
Qu'aux deux fils de mon Roi se partage  
la Terre,*

*Et qu'après le trépas, ce miracle de guerre  
Soit encore effroyable en sa posterité.*

Vous demandez si j'écrirois après ce dernier ? *Outre ses bords*. C'est dans l'Ode à Mr. de Bellegarde.

*Soit que près de Seine & de Loire  
Il pavât les plaines de morts ;  
Soit que le Rhône outre ses bords  
Lui vît faire éclatter sa gloire.*

Je répons, que je ne voudrois pas l'écrire après lui ; ni après Racan qui l'a imité dans un Sonnet à Monsieur le Duc de Guise.

*Prince, l'heur de la Paix, & la foudre des  
armes,  
Si pour verser des pleurs l'on rachettoit  
les morts,  
Nous eussions fait enfler la Seine outre ses  
bords,  
Epanchant pour ton frere un deluge de  
larmes.*

Cette façon de parler n'est pas supportable ;  
le



le Rhône lui a vû faire éclatter sa gloire outre ses bords ; Ils ont fait enfler la Seine outre ses bords : & l'on ne dit point, le Roi a fait éclatter sa gloire outre son Royaume, pour au de là de son Royaume. Il faut laisser cet outre aux Latins,

*Ultra Sauromatas fugere hinc libet.*

*Ultra Syllanam Villam est quam puto tibi notam esse.* Nous laisserons encore cet outre aux Italiens,

*L'altra miâ fiamma oltra le belle bella.*

*Peroche la Città di Firenze non si stendea, ne era habitata nel festo, d'oltre Arno : Oltre Arno havea tre Borghi.* Ils se servent indifferemment de *oltra* & *oltre*, pour, *di quà, di là, contra, fuori, innanzi, più, sopra, soverchiamente* ; & nous ne sommes pas assez hardis pour nous en servir en tant de manieres. Nous disons, *outre les avantages qu'il possedoit, outre qu'il me dit ; passer outre, outre cela* : & ce n'est plus que dans les Auteurs du tems passé que nous souffrons *les gens d'outre Mer.* Nous apellons encore *outre mer*, avec les Italiens, *oltra marina*, la couleur bleuë, belle & riche, qu'employent

ployent les Peintres. Malherbe a donc mieux écrit dans un autre endroit ,

*Au de là des bords de la Meuse  
L'Allemagne a vû nos Guerriers.*

Mais à propos d'*au de là* , voudriez-vous bien écrire après Coeffeteau , comme il l'a écrit dans sa version de Florus ? *Toutefois, il n'y eut rien encore qui effrayât tant les Macedoniens que l'horreur de leurs playes sur lesquelles jettant les yeux , ils remarquerent qu'elles avoient été faites non avec de petits estocs , ni avec des sagettes , ni avec aucune de ces legeres armes dont usent les Grecs , mais avec de puissants javelots , mais avec des massuës & pesantes épées qui enfonçoient des coups si énormes qu'ils s'é-tendoient au de là de la mort.* Vous vous souvenez bien du Latin : *Quum tamen nihil terribilius Macedonibus fuit ipso vulnerum aspectu ; quæ non spiculis , non sagittis , nec ullo Græculo ferro , sed ingentibus pilis , nec minoribus adacta gladiis ultra mortem patebant.* Comment traduiriez - vous cet *ultra mortem patebant* ? & diriez-vous bien après Malherbe ?

*Et quiconque fera l'Histoire  
De ce grand chef-d'œuvre de gloire  
L'incredule posterité*

Rejet.

*Rejettera son témoignage  
S'il ne la depeint belle & sage  
Au deçà de la verité.*

dans une Chanfon ;

*Un mal au deça du trépas  
Tant soit-il extrême , ne vous émeut pas.*

& après Maynard ?

*Dieux ne m'aidez-vous pas ?  
La cruauté du trépas  
Est au deça de ma peine.*

Il me semble que ces manieres de parler sont monstrueuses : *Elle est belle & sage au deça ou au delà de la Verité. Un mal au deça du trépas ne vous touche point ; La cruauté de la mort est au deça de la peine que je souffre : Ce sont des playes qui s'étendent au de là de la mort , quoi que nous disions , le mal que je souffre est au de là de tout ce qu'on peut imaginer.*

J'aime *l'impatiens dominii , laboris , dissidii* de Suetone ; *l'impatiens pacis , injurie* , de Florus ; *l'impatiens libidinis* d'Aurele Victor , *l'impatiens vulneris* de Virgile ; & *l'impatiens frigoris* de Pline. Mais je n'aime point dans nôtre langue , après nos plus celebres Ecrivains , *impatient de repos , de la domination ; du joug ;*  
de

de la servitude, pour, souffrir impatiemment le repos, la servitude; & pour attendre impatiemment la domination. Je dirois toujours, *Etre impatient dans la servitude, dans le froid, dans la maladie, dans la douleur, &c.* Un Ouvrage sué, pour, un Ouvrage sur lequel on a sué; qui a coûté beaucoup; qui a donné de la peine à faire, est à l'usage de certaines gens qui s'imaginent que pour donner droit de Bourgeoisie à un Etranger, ils n'ont simplement qu'à le travestir. Si ce que j'ai déjà remarqué de Quintilien, pour ce qui regarde l'usage, est donc certain, nous attendrons que cette sorte de monnoye ait cours en France; & alors elle passera dans le commerce, comme si elle avoit été marquée au coin du Prince. *Le sudatus thorax* de Stace, le *labor sudatus in Aemo*, de Silius Italicus; la ceinture, *Serenæ manibus sudata*, de Claudien, ne me tentent point: & quoi que ce dernier ait écrit,

*sudata marito*

*Fibula purpureos gemma suspendit amictus.*

& que le Cavalier Marin l'ait imité dans le troisième chant de son *Adone*,

*Su-*

le Stigliani l'en a repris, parce que selon lui on ne dit point, *io sudo una fibbia*. Je conclus de même qu'en François on ne peut pas dire, *je suë un tableau, un Poëme, un Panegyrique*, quoi que nous disions, *que Jesus Christ sua du sang & de l'eau*, ni écrire encore après Claudien,

*Quid tantum gavisus? ait, que pralia  
sudas  
Improbe?*

Dans les dernieres conversations que nous eûmes à la Motte, à l'égard des manieres de parler, *basses, populaires, &c.* que l'on ne devoit jamais faire entrer dans un stile noble, je vous fis souvenir de celles-ci. Dans la paraphrase du Pseaume 139. Malherbe a écrit,

*Recitez, disoient-ils, quelqu'un de ces  
Cantiques*

*Qui jadis remplissant vos Temples magnifiques*

*Faisoient tout retentir :*

*Mais avecque mépris toute la triste bande*

*Fai-*

*Faisoit la sourde oreille à leur folle demande*

*Sans daigner repartir.*

& ailleurs ,

*Les fuites des méchants , tant soient-elles  
secrettes*

*Quand il les poursuivra , n'auront point  
de cachettes.*

Dans les premières Representations de Mariane il y avoit,

*de crainte que les Parthes  
N'entrent dans cet Etat pour y brouiller  
les cartes.*

& nôtre Tristan retrancha ces vers par le conseil de ses amis qui les condamnerent : & il a encore fort bien fait, s'il a ôté de son autre Tragedie qui a pour tître, *La mort de Seneque*, ce vilain endroit,

*Il fait le chien couchant pour faire le  
Lion.*

Ceux qui ont écrit,

*Ces dangereux projets qu'il trame à la  
sourdine.*

*Et*

Et de l'air que le Ciel conduit nos desti-  
nées,

Vous sçavez couper broche à toutes leurs  
menées.

n'ont pas mieux écrit. Si ce billet est un  
peu trop long, vous n'avez qu'à changer  
son nom, & à l'appeller comme il vous  
plaira.

---

*Au même.*

**J**E ne veux pas, Monsieur, laisser par-  
tir nôtre Messager sans vous témoigner  
mon exactitude, ni sans vous répon-  
dre. Les Noms qui n'ont point de sin-  
gulier; sont *Fiançailles, Alpes, Pyrenées,*  
*Funcrailles, Obseques, Ténébres, Vêpres,*  
*Matines, Complies, Emulcions, Manes,*  
*Ancêtres, Pandectes, Archives, Epon-*  
*sailles, Cimbales, Epinars, Purgations*  
pour la maladie des Dames. *Abois*, pour  
la defaillance des forces. *Erres* pour pieds,  
routes ou voyes de Cerf, ou pour piste  
de quelqu'un; & en cette signification,  
c'est un vieux mot. *Fumées* de Cerf ou  
de toute autre bête de brouet. *Agreils* &  
*Aparaux*, termes de Marine. *Mouchettes,*  
*materiaux, fers* pour chaines, *pleurs.*

J'ai

J'ai remarqué un exemple pour *obsequé* dans l'Histoire de la Maison de Chatillon à la page 470. par André du Chefne; dans les Annotations sur la vie du Chevalier Bayard, par Theodore Godefroy, & par Louis Videt à la page 104. *Ils témoignent par un Registre de Plaidoiries du Parlement de Paris, que Charles de Bouville Gouverneur de Dauphiné sous Charles Huitième, étoit preudhomme, non robeur, ni pillard, & que quand il mourut au Dauphiné, l'an 1382. l'on ne lui trouva que huit cens francs qui furent dépensez en son Obsequé.* Meziriac à la page 709. de ses Commentaires Historiques sur les Epîtres d'Ovide, allegue ce vers du premier Livre de l'Eneïde,

*At puer Ascanius, cui nunc cognómen  
Iulo*

*Additur, Ilus erat dum res stetit Ilia  
regno.*

qu'il traduit,

*Mais Ascagne son fils, Iules surnommé  
Depuis que d'Ilion l'orgueil fut consommé,*

*Ile on le surnomma du nom de son An-  
cêtre,*

*Quand l'Empire Ilien étoit encore en être.*

La



La Mothe le Vayer a écrit aussi en parlant de l'Empereur Tacite , *s'estimant même heureux de l'avoir eu pour Ancestre , & d'être reconnu pour l'un de sa posterité : & c'est en quoi ils ne doivent point être imitez.* Nous serions encore de mechans Copistes , si nous disions dans nôtre langue , comme Ciceron l'a dit dans la sienne , *in Annali tuo* , parce que *libro* est sous-entendu : si nous imitions Lampridius qui a écrit dans la vie de l'Empereur Commode , *Cælum arsit , & repentina caligo ac tenebra in circo Kal. Jan. oborta est* , quoi qu'il y ait dans le Glossaire , *Tenebra : ξόφῳ*. Nous laissons cette dernière imitation aux Italiens qui se servent indifféremment de *tenebra* , *tenebre* , comme on le peut voir dans le Vocabulaire des Academiciens de la Crusca. Nous sommes aussi peu pour Alain Chartier qui a écrit dans le *Regret d'un Amoureux sur la mort de sa Dame* ,

*Helas ! il me fut trop meilleur*

*Que je pusse finir mon pleur.*

& pour Jean Antoine de Bayf qui dans la quinzième Eclogue a dit

*Quand du haut d'un rocher ses champs  
il mandissoit ,*

Lors que d'un pleur maudit son labeur il  
laissoit.

Les noms qui n'ont point de Plurier, sont ceux d'âge, comme *Vieillesse, Virilité, Jeunesse, Adolescence, Enfance*: & quand on dit, *ce sont des Enfances*, on veut dire, ce sont des choses d'enfance, ou qui ne conviennent qu'aux enfans. Les noms des métaux n'ont point de Plurier, comme *or, argent, étain, plomb, cuivre, fer, laiton, acier, bronze*. Quelques noms d'Herbes, de Plantes, d'Arbres, de Racines, ou de fruits n'en n'ont point encore, comme, *cerfeuil, persil; pimprenelle, ou pimpinelle, si on le veut, rue, fenouil, safran, absynte*: quoi que Malherbe ait écrit, *adoucir toutes nos absyntes*: *serpoulet, séné, scamonée, rubarbe, thé, café, gingembre, poivre, casse, ris, mil, cumin, gland*. On y peut joindre *creffon, houblon, patience, pourpié, sariette, sange, agaric, aigremoine, aloès, angelique, scolopendre, betoine, dictame, ellebore, encens, joubarbe, gentiane, canelle, jusquiame, melilot, nard, petun, melisse, pulmonaire, piretre, gingembre, satirion, valeriane, aconit, argentine, chanvre, cigue, mente, basilic*. Quelques noms de Minéraux n'ont point de

de Plurier, comme  *Mercure* , ou  *Argent-vif*  naturel,  *Argent-vif*  artificiel,  *salpêtre* ,  *borax*  dont l'on se sert pour souder l'or,  *orpin* ,  *orpiment* ,  *alun* ,  *arsenic* ,  *vermeillon* ,  *antimoine* ,  *sandaraque* ,  *émeril* , ou  *émeri* ,  *ochre* ,  *litarge* ,  *conpéroze* ,  *sublimé* ,  *amidon* . Il y a des noms de couleur qui n'ont point de Plurier, par exemple,  *ceruze*  qui est un blanc de plomb;  *azur* ,  *laque* ,  *carmin* ,  *pourpre* , &c. A tous ces noms on peut ajouter  *storax* ,  *benjoin* ,  *bize*  &  *galerne*  vens.  *Marne* ,  *turbit* ,  *seuil* .  *Souil*  pour le boubier, où le sanglier se veautre.  *Sort*  pour destin.  *Reveil* ,  *sejour* ,  *gravité* ,  *pudeur* ,  *valeur* , &  *vaillance*  dans la même signification.  *Retour d'un lieu* ,  *chaux de calx* ,  *civette*  pour l'odeur qu'on tire de l'animal du même nom.  *Musc* ,  *ambre* , &c. Il ne faut pas oublier  *sagesse* ,  *nature* ,  *foi* ,  *son* , de farine,  *orgueil* ,  *liege* ,  *vinaigre* ,  *miel* ,  *carnaval* ,  *deuil* ,  *dot* ,  *yvoire* ,  *code* ,  *infanterie* ,  *cavalerie* ,  *lait* ,  *aiguade* ,  *sang* ,  *talc* ,  *bouillie* ,  *butin* ,  *suze* ,  *scorbut* ,  *credit* ,  *tic* ,  *soif* ,  *faire* ,  *repos* ,  *gloire* , quoi que Marot ait dit dans le  *Cantique de la Chrétienté sur la venue de l'Empereur & du Roy au voyage de Nice* .

*Elle dira que serez ennuyez*

*De vos repos.*

T. Castrucius le plus fameux Rheteur de son tems , dit dans Gellius à la fin du 27. chap. du livre 2. *Quibus verbis , inquit , ostenditur Philippus , non ut Sertorius corporis debonestamento letus , quod est , inquit , insolens & immodicum , sed præ studio laudis & honoris , jaëturarum damnorumque corporis contemptor , qui singulos artus suæ fortunæ producendos ( prodendos ) daret questu atque compendio Gloriarum.* T. Castrucius ne l'avoit dit qu'après Plaute,

*Perjurio rem hoc , hominem si quis viderit  
Aut gloriarum pleniorem.*

J'ai lû dans une Inscription à Marc Antonin après la defaite des Marcomanes.

QUOD. OMNES. OMNIUM. ANTE. SE. MAXIMOR. IMPP. GLORIAS. SUPERGRESSUS. BELLICOSISSIM. GENTIB. DELETIS. ATQUE. SUBACTIS. S. P. Q. R.

Nous ne difons point des *gloires* après les Latins ; ni des *soifs* après François Bracciolin qui dans la douzième stance du premier Chant de son Poëme *Dello Scherno degli Dei* , a écrit ,

*Lacci dunque à me pür ? cestole e gabbie  
A Marte ? che di cotante aride e Sabbie*

So-

*Sovent' io spargo à satollar le Seti  
Tempera i miei furor.*

Nous ne difons point *des superbes* pour orgueil ou *la superbe* qui n'est plus du bel usage ; quoi que Seneque dans le chap. 12. de son 2. Livre *Des Bienfaits*, ait écrit, *ô superbias magnæ fortunæ!* Email pour la varieté des fleurs, n'a point de Plurier ; mais en termes de Blazon l'on dit *émaux* : & les Orfévres le disent encore dans leur métier ; ni *Sel* pour celui que l'on sert à table. A cela prés, les Chimistes disent *des sels fixes* : *des sels volatiles*. Il y en a un grand nombre d'autres dont j'aurois de la peine à me souvenir. C'est une chose assez bizarre, que *naval* & *fatal* n'ayent point de Plurier masculin, car on ne dit point *des combats navaux*, mais *de vaisseaux* & *de mer* : & l'on dit fort bien *des Armées Navales* : *des aventures fatales*, non pas *des accidens fataux*, quoi que parmi les Oeuvres du Ministre Jean d'Espagne, il y ait un petit Traité qui a pour titre ; *Exemples des jours qui ont été fataux en bien, ou en mal.*

Les Noms des deux Genres, en deux significations differentes, sont *periode*, *basque*, *pourpre*, *office*, *temple*, *voile*,  
X 3 livre,

livre, page, poste, manche, triomphe, cornette, enseigne, trompette, amour, greffe, œuvre, cravate, tour, fin, mémoire, critique, aide, garde, poile, exemple, cresse, aune, barbe, coche, mode, vase, ancre, somme, moule; *delice* est masculin au Singulier, & féminin au Plurier.

Je tiens sûres toutes les deux observations de Vaugelas sur *croître* & *tarder*; qu'il a fait Neutres, & ne doute point que Malherbe n'ait très mal écrit;

*Qu'à des cœurs bien touchez tarder la  
jouissance,  
C'est infailliblement leur croître le desir.*

Il n'avoit qu'à mettre,

*C'est infailliblement accroître leur desir.*

& il a été ailleurs plus regulier,

*Je sçai bien que par la justice  
Dont la paix accroît le pouvoir.*

Voiture a fait une même faute sur un autre Verbe,

*Tandis qu'ils vont doublant mes peines  
amoureuses :*

pour *redoublant*. On dit bien; doubler  
les

les rangs : doubler un Cap : doubler un habit : doubler le nombre : & je ne sçai si on dit encore doubler le pas. Mais on ne dit point , doubler le mal de quelqu'un , pour redoubler : le vin qu'il a bû , où le fruit qu'il a mangé , lui a doublé sa fièvre , pour redoublé. Aussi Voiture a - t - il mieux écrit dans un autre endroit ,

*Le feu par l'eau foiblement combattu  
Croissant sa force , au lieu d'être abattu,  
Va redoublant la chaleur ordinaire  
D'un beuveur d'eau.*

mais en écrivant , *va redoublant* , ce qui est bien , il a dit , *croître la force* , ce qui est mal.

---

*Au même.*

**V**ous demandez ma dernière observation sur les vers suivans ;

*Si quelque avorton de l'Envie ,  
Ose encore lever les yeux ,  
Je veux bander contre sa vie  
L'ire de la Terre & des Cieux.*

& la voici. *Bander l'ire de la Terre & des Cieux contre la vie d'un Avorton de l'En-*

vie, est une maniere de parler qui ne peut être jamais aprouvée : & le Verbe laisse une assez vilaine idée , parce qu'il ne tient pas au nom qu'il regit. L'expression suivante fait le même effet , quoi qu'elle soit dans un Ecrivain fort châtié ; & j'entens parler de nôtre Balzac qui a écrit à Mr. Conrart : *ma matière s'étant enflée entre mes mains , je me suis trompé dans mon calcul.* Il y en a une autre dans Joachin du Bellai qui parmi les éloges qu'il donne au Roi , le louë de faire bien de la pique : mais il le dit d'une maniere si vilaine , que je ne suis pas assez hardi pour marquer sa faute dans les mêmes termes qu'il l'a écrite. Ruffin , après avoir lû dans le second Acte de l'Eunuque , Sc. 3.

*Fac sis nunc promissa appareant  
Sive ( ou simul ) adeo digna res est , ubi  
tu nervos intendas tuos.*

avoit dit , *Quid tibi videtur ? habesne ultra aliquid , quo nervos tua loquacitatis intendas ?* Saint Jérôme qui étoit, comme vous sçavez , sévere , chagrin , & grand ennemi de ce Prêtre d'Aquilée , l'en reprend , & lui reproche une si vilaine maniere de s'exprimer : *Et indignaris, dit-il, si putide te loqui arguam cum comœdiarum*  
tur-



*turpitudines , amatorumque ludicra Ecclesiasticus Scriptor assumas.* Ciceron ne l'a pas trouvée mauvaise , quand il a écrit dans la 2. Oraison contre Verrès ; *hoc me profiteor suscepisse magnum onus , & mihi periculosum , veruntamen dignum in quo omnes nervos ætatis industriaque contenderem.* Il est pourtant vrai , qu'en quelque endroit il a écrit , *fugienda est omnis turpitude earum rerum ad quas eorum animos qui audiunt , trahet similitudo.* Gerard Vossius dans le chap. 6. de la 2. Partie de ses Institutions Oratoires , deffend Rufin contre saint Jerôme : & Quintilien a fort bien dit , *Dicta sancte & antique ridentur à nobis , quam culpam non scribeptium quidem judico , sed legentium.* Cependant il ajoute , *tamen vitanda quatenus verba honesta moribus perdidimus , & evincentibus etiam vitiis cedendum est.* Le même Quintilien conclud , qu'il n'y a point de sûreté à écrire si l'on s'arrête à toutes ces choses : *nec scripto modo accidit , sed etiam sensu plerique obscæne intelligere nisi cavearis , capiunt : ut apud Ovidium ,*

*Quæque latent meliora putat.*

*ac ex verbis quæ longissime ab obscœnitate absunt , occasionem turpitudinis rapere. Si*

*quidem Celsus Cacophaton apud Virgilium putat.*

*Incipiunt agitata tumescere.*

C'est à peu près l'expression de Balzac, *ma matiere s'étant enflée entre mes mains, quod si recipias, nihil loqui tutum est.* Ce que l'on peut dire en cette rencontre, c'est que tous ceux qui écrivent, doivent s'empêcher autant qu'ils peuvent, comme Quintilien en tombe d'accord, de donner de fales idées, & de s'en tenir à cette maxime du même Rheteur, *obscœnitas non à verbis tantum abesse debet, sed etiam à significatione.* Je ne dirois ni n'écrirois par cette raison, *C'est une femme dont il manie les affaires, pour, il conduit les affaires de la maison de cette femme:* & ce scrupule n'est pas si nouveau, que l'on n'ait changé par la maxime que je suppose, une expression plus innocente, dans l'un des Pseaumes de Theodore de Beze,

*Seigneur, je n'ay point le cœur fier,  
Je n'ay point le regard trop haut,  
Et rien plus grand qu'il ne me faut,  
Ne voulus onques manier.*

On a mis,

*Et à rien plus grand qu'il ne faut,*

*Ne*

*Ne voulos jamais aspirer.*

En d'autres Editions il y a,

*Et rien de plus grand qu'il ne faut ,  
Ne voulos onques attenter.*

& pour conserver la bienfiance, & l'honnêteté, on ne s'est pas foucié de perdre la rime. En effet *manier* en cet endroit a quelque chose du *tractare* des Latins, dans le même sens que Petrone a dit, *si hunc tractavero improba manu.* Voiture a écrit pour Minerve, dans un Balet.

*Aussi faudra-t-il deormais  
Qu'elle vous cede pour jamais ,  
Car plus docte magicienne  
Vous meritez le maniement  
D'une autre verge que la sienne  
Et qui charme plus puissamment.*

Ces équivoques font d'une dangereuse consequence: & Tomaso Stigliani a écrit sur ce vers de l'Adone,

*Poi prende ne la man verga nefanda.*

*Sporchezza di maliziosa allusione usata non solo qui, ma in infiniti luoghi del Volume: & Girolamo Aleandri, & Saprificio Saprìcci qui ont défendu le Marin*

contre le Stigliani l'ont défendu mal sur ce vers de l'Adone.

Il n'appartient qu'aux Stoïciens de soutenir qu'il n'y a point de mots plus honnêtes les uns que les autres : & je ne croy pas que les Ecrivains les moins retenus soient de l'avis de Bryzon qui disoit, *Que quand deux mots signifient la même chose, & qu'on laisse l'un pour prendre l'autre, celui que l'on a choisi n'est pas plus honnête que celui qu'on a laissé.* Aristote donne un dementi à ce Bryzon dans le troisiéme Livre de sa Rhetorique, τῆτο γὰρ ἔσ' ψεῦδος, ἔστι γὰρ ἄλλο ἄλλῃς κυριώτερον, ἢ ὠμιομένον μᾶλλον, ἢ οἰκείωτερον τῷ πικρῷ τὸ πρᾶγμα πρὸ ὀμμάτων, &c, parce qu'il y a des mots plus propres à signifier les choses ; qu'il y en a qui sont moins rudes les uns que les autres ; qui passent plus agreablement dans les oreilles quand on les entend, & qui donnent par les yeux une idée plus belle, quand on les lit. Cet ἀπὸ καλῶν dont parle Aristote dans sa Rhetorique, & dont il veut que les figures soient tirées, ne doit pas être simplement & absolument interpreté selon la rencontre des voyeles, comme quelques uns l'ont soutenu. Il veut que les metaphores ne contiennent rien qui ne soit hon-

honnête, & qui ne plaife pour l'expref-  
 fion ou pour le mot; & qu'elle ne presen-  
 te rien à la vûë, ni à l'ouye, qui foit ca-  
 pable de les choquer. Ταὺς δὲ μεταφορὰς  
 εἰθεῦθεν οἰσέον ἀπὸ καλῶν, ἢ τῆ φωνῆ,  
 ἢ τῆ δυνάμει, ἢ τῆ ὄφει, ἢ ἄλλῃ τινὶ  
 αἰσθήσει. C'est ce qui est confirmé par  
 Theophraste qui ne fait pas seulement dé-  
 pendre la beauté d'un mot de ce que je  
 viens de remarquer, mais qui veut encore  
 qu'il foit honnête, καὶ λ. ὀνόματ.  
 ἐστὶ τὸ πρὸς τὴν ἀκερῆν, ἢ πρὸς τὴν  
 ὄφειν ἢ δὴ, ἢ τὸ τῆ διανοίας ἔντιμον.

Le scrupule des Anciens est allé plus  
 loin. Ils ont substitué quelquefois en  
 de certains mots des lettres à d'autres pour  
 ne point laisser de vilaine idée à ceux qui  
 liroient ou qui entendoient ces mots, puis  
 qu'ils ont trouvé plus à propos de dire  
*Thensa* que *Tenta*; & vous vous conten-  
 terez de ce seul exemple. Leur supersti-  
 tion a été même si grande, qu'ils ont pris  
 garde si la rencontre de la premiere & de la  
 dernière syllabe de deux mots qui se sui-  
 voient immédiatement, ne pourroit point  
 porter une image deshonnête dans l'esprit.  
 C'est principalement par cette raison qu'ils  
 ont mieux aimé dire *nobiscum* que *cum no-*  
*bis*: & pour m'épargner la confusion de me

faire entendre dans nôtre Langue , je serai bien aise que dans une autre Joseph Scaliger soit mon interprete. *Quod autem M in fine , dimidium tantum soni habeat*, dit-il dans sa Diatriba , *De variarum literarum pronuntiatione* , colligitur etiam ex Cicerone , reprehendit enim in Epistolis eum qui in Senatu dicere solitus erat Cum nos , nisi hæc duæ voculae viderentur representare fædam C. . . . non eum reprehendere potuisset. Ce que dit Ciceron est dans une Lettre à Papyrius Pætus , qui commence , *Amo verecundiam* ; & il s'en est expliqué dans son Orateur , *Quid illud non olet , unde sit , quod dicitur cum illis ; cum autem nobis non dicitur , sed nobiscum . Quia si ita diceretur , obscœnius concurrerent literæ , ut etiam modo , nisi autem interposuissem , concurrerent*. Je connois même de fort bons Auteurs qui disent qu'Horace en écrivant ,

*Quamvis est monitus , venia caret.*

a été beaucoup plus honnête que Virgile quand il a écrit ,

*Pollio amat nostram quamvis sit rustica ,  
Musam ,*

parce que *vis fit* de quelque côté que l'on se

se tourne ne peut pas être d'une bonne odeur. A ces exemples, j'en veux ajouter un autre dont je vous dirai l'auteur à l'oreille, & que j'ai remarqué depuis quinze jours : *On l'a vû dans le conseil, toujours sage, toujours retenu, &c.* Vous me direz qu'il n'y a rien là qui vous effarouche, & j'en suis déjà persuadé. Mais il a mis à la troisième personne du Preterit indefini, le verbe *voir*; & vous m'entendez. La negligence de nôtre ami n'est rien en comparaison, qu'un *peccadillo*.

*Le sage vit content & n'a besoin de rien.*

L'Arioste a peché, selon quelques-uns, contre les Regles de la Bienfiance, lors qu'il a décrit la beauté d'Alcine dans une stance du Chant huitième de son Poëme : & vous vous souviendrez, s'il vous plaît, de ce qu'a dit Quintilien sur le demi vers d'Ovide, que j'ai marqué :

*Bianca neve, è il bel collo, e'l petto latte;  
Il collo è tondo, il petto colmo, e largo.  
Due pome accolte, e pur d'avorio fatte  
Venzono, e van come onde al primo margo  
Quando piacevol' aura il mar combatte;  
Non potria l'altre parti veder' Argo;  
Ben si puo giudicar, che corrisponde  
A qualche appar di fuor, quel ch'entro asconde.*

Le

Le Tasse qui l'a imité dans la peinture d'Armide , l'a imité dans la même faute.

*Mostra il bel petto le sue nevi ignude ,  
Onde il foco d' Amor si nutre e desta  
Parte appar de le sue mamme acerbe e  
crude ,*

*Parte altrui ne ruopre invida vesta.  
Invida ; mà s'à gli occhi il varco chiu-  
de ,*

*L'amoroso pensier già non s'arresta :  
Che non ben pago di bellezza esterna  
Ne gli occulti secreti anco s'interna.*

è assai chiaro , dit Paolo Beni , dans ses Commentaires sur la Jerusalem Delivrée , que Torquato Tasso va garreggiando con l'Ariosto nella descrizione di Alcina. Se ben vede che Torquato usà qualche maggior industria nel disegnar le bellezze coperte : poiche l'Ariosto dicendo ,

*Ben si puo giudicar che corrisponde  
A quel che appar di fuor , quel ch'entro  
s'asconde.*

espresso più a lungo come può accogersi ciascuno. Ne sarebbe gran cosa che l'uno e l'altro havessi havuto l'occhio à que' versi d'Ovidio ,

*laudat digitosque, manusque,  
Bra-*



*Brachiaque , & nudos media plus parte  
lacertos ,  
Si qua latent meliora putat.*

*Dove par , à me che in questa parte alquanto più moderato sia Ovidio ; dicendo, si qua latent meliora putat , che non è l' Ariosto ben si può giudicar , con quel che segue. Mà forse passa alquanto più il segno Torquato , poiche se ben' usa parole quasi metaphoriche & honeste , nondimeno accenna concetto alquanto impudico. Così nel mostrar maggior arteficio , potrebbe à alcun parer in questa parte , men pudico e casto. Di modo che pur' a raggion' haurebbe cantato nell' Invocatione ,*

*Tu per dona*

*S' inteso freggi al ver s' adorno in parte  
D' altri dilette che de' tuoi le carte.*

Le Bernia qui a refait comme il a voulu ; le Roland du Comte Boiardo nous a découvert ce que l' Arioste & le Tasse sembloient avoir eu dessein de nous cacher.

*In questo una ne vien che in dosso havea  
Una verte di vel vergato d' oro ,  
E si sott'il , che chiaro si vedea  
Ogni segreto , e più ricco thesoro.*

Le Tassone sur les principes que j'ai établis , n'a pas expliqué favorablement ce vers du Sonnet 15. de la 2. Partie des Rimes de Petrarque.

*Quant' un bel rio ch' ad ogn' hor meco  
piange.*

*scandaloso significato* , dit-il , *potrebbe ricevere questo verso applicandolo , non à Lumergue , mà à un rio più secreto , con tristo epiteto di lagrimante ;* ni cet autre du même Poëte ,

*Onde più volte sospirando indietro.*

*Questo sospirar indietro , pare che dia nel naso.* Le vers suivant fait le même effet,

*Sed Superis visum secus oppedentibus  
aquo  
Judicio.*

Après cela , je n'aimerois pas le troisiéme vers du Madrigal de Guarini. C'est le *Baccio penoso*.

*Baciai , mà che mi valse attender frutto  
D'amorosa dolcezza ,  
Se sparsi il seme in arida bellezza ?*

ni un vers d'une Elegie.

*C'est*

C'est alors que l'amour qui regne dans  
mon ame ,

Par de brulans regards fait connoitre ma  
flamme ;

Mais sans être insolent , mais sans être  
suspect ;

Et qu'en s'expliquant même il garde le  
respect.

Pour peu qu'il se découvre, il est toujours  
timide ,

Il ne suit qu'en troublant , le respect qui  
le guide ;

Et craint plus de fâcher l'objet qui l'a  
charmé

Que de souffrir les maux dont il est  
alarmé ;

Mais s'il ne sent aussi quelque espoir qui  
le flatte ;

Il ne s'obstine point à servir une ingrante ;

Il ne peut s'affermir s'il n'a quelque sou-  
tien ;

Ni cultiver un champ qui ne raporte  
rien.

Ce dernier vers est le même que celui du  
Madrigal du Guarini ,

*Se sparsi il seme in arida bellezza.*

& ceux qui sçavent le sens allegorique de  
*fundum alienum arare ; aruum colere , fo-  
dere,*

dere , devineront bien ce que je veux dire.  
 J'aimerois aussi peu ces deux vers du neu-  
 vième chant de la première Partie de l'*Or-  
 lando Innamorato*.

*Vien monta sopra a me Baron gagliardo  
 Forze che non son peggior del tuo Baiar-  
 do.*

Sa pensée n'est ni meilleure ni plus honnê-  
 te dans le Bernia.

*Hor non t'increfca de venirmi in braccio  
 Che infieme via ce non possiamo andare,  
 &c.*

*Paura non haver di darmi impaccio ,  
 Ben mi ti saprò sotto accommodare ,  
 E meglio , ancor che sii tanto gagliardo ,  
 Forze ti porterò che'l tuo Baiardo.*

Au reste , comme l'intention de Mal-  
 herbe étoit innocente dans ce que je viens  
 de remarquer sur le vers de la stance qui est  
 dans l'Ode *À la Reine Mere du Roy pen-  
 dant sa Regence* , peut-être que sa faute est  
 excusable. Mais qui pourroit le justifier  
 d'avoir écrit à Madame de Termes sur les  
 Noces de Racan , ce que le Boiardo & le  
 Berni avoient à peu près fait dire à la belle  
 Armide , quoi que le premier ait en quel-  
 que façon déguisé la chose ? *Pour l'épi-  
 thalame*

thalamé, il ne luy coutera rien. Il fera ses écritures lui-même. - Après cela, adieu les Muses, il aura bien ailleurs à monter que sur le Parnasse. On ne peut nier que ces dernières paroles ne laissent une image plus deshonnête que celles-ci, *Arrige aures Pamphile : His animum arrecti dictis : Aperit ramum qui veste latebat.* - Cependant, il y a eu des Scholiastes & des Critiques, ou si on le veut des Chicaneurs qui en ont fait assez de bruit ; & ils eussent encore trouvé plus mauvais que nôtre Auteur eût écrit avec tant de liberté à Madame de Termes, & qu'il se fut servi d'un si vilain mot, en parlant à une Reine. Il faut être aveugle pour ne pas voir ces sortes de choses : & quand on ne s'aperçoit point de ces ordures, c'est un témoignage que l'on y est fort accoutumé. Je vous envoie les deux Sonnets que vous demandez : & vous remarquerez si je ne me trompe, un défaut dans l'original Italien, parce que Sannazare, au lieu de commencer par les appositions, a commencé par,

*O gelosia d'amanti horribil freno,  
Ch' in un punto mi volgi, e tien sì forte;  
O Sorella de l'empia amara morte, &c.*

& que l'esprit n'est plus suspendu.

## SONNET

Imité de Sannazarc.

**E**Nnemi le plus lâche & toujours le plus  
 fort  
 Des transports amoureux dont mon âme est  
 saisie ;  
 Tyran qui sur mon cœur fais ton dernier ef-  
 fort ,  
 Et de mille pensers troubles ma fantaisie.

Deffiance fatale au bonheur de mon sort ;  
 Peste du genre humain ; horrible frenesie ;  
 Mere du desespoir, triste sœur de la Mort ;  
 Engeance de l'Enfer , funeste Jalouſie.

Monstre qui de ton souffle aveugles la Rai-  
 son ,  
 Qui nais parmi les fleurs , & qui de ton poi-  
 son ,  
 As toujours infecté les choses les plus belles.

Pourquoi redoubles-tu mon tourment nuit  
 & jour ?  
 Sans venir m'accabler de tes peines cruelles,  
 N'en ai-je pas assez de celles de l'Amour ?



## S O N N E T

Imité d'une Epigramme de Theodore  
de Beze.

*Defessus medio thoro jacebam ; &c.*

**J**E flattois mes ennuis dans les bras du  
Sommeil ,  
Quand l'adorable Iris m'aparut toute  
nuë,  
Comparable en son teint delicat & vermeil ,  
A celle qui du jour annonce la venuë.

Jamais plaisir au mien ne peut être pareil ;  
Et jamais passion ne fut mieux reconnüe ;  
Puis que je l'embrassois , & que sans mon  
reveil,  
F'étois prêt de forcer toute sa retenüe.

Icy je vous apelle à mon soulagement ,  
Astres qui presidez au bonheur d'un amant ;  
Et je t'invogue aussi doux Pere du men-  
songe.

Faites, si vous pouvez me donner du secours,  
Que je voye en effect, ce que je vis en songe ;  
Ou faites pour le moins que je dorme tou-  
jours.

*Au même.*

IL y a, Monsieur, une infinité d'exemples dans les Anciens & dans les Modernes, de l'Hyperbole dont nôtre Malherbe s'est servi dans l'Ode au Roi Henri le Grand sur l'heureux succès du voyage de Sedan.

*Qui sera si ridicule  
Qui ne confesse qu'Hercule  
Est moins Hercule que toi?*

& dans l'Epitaphe de Mr. le Duc d'Orleans,

*Plus Mars que Mars de la Thrace.*

Balzac, après avoir remarqué dans ses entretiens le vers de Plaute,

*Victimas, lanios, ut ego huic sacrificem  
summo Jovi,  
Nam hic mihi nunc est potior Juppiter  
quam Juppiter.*

& ce demi vers de Daniel Heinsius,

*plus quovis Cæsare Cæsar.*

conclud le chapitre par ces mots, *Je ne*  
con-



condamne pas ces belles figures, je dis seulement qu'elles ne seront plus à mon usage.

Demetrius de Phalere après avoir dit que de toutes les figures de la Rhetorique, il n'y en a point qui soit plus froide que l'Hyperbole, ni qui demande plus de jugement, parce qu'elle en est la moins vraisemblable, apporte un exemple de Sapho, dont je parlerai ; & à cet exemple Victorius en ajoute un autre dans ses commentaires sur ce Rheteur.

*Lubentio rem te faciam quam Lubentia est.*

dit-il, & fortasse *illud Terentianum*,

*ipsa si cupiat Salus  
Servare prorsus non potest hanc familiam.*

Il ne falloit point quitter Plaute pour Terence, puis que le premier avoit dit dans sa *Mostellaria*,

*Nec salus nobis saluti jam esse, si cupiat, potest.*

& ailleurs,

*Nullus me est hodie Pœnus Puniôr.*

La même figure est dans ce vers d'Afranius,

Y

Ne-

*Nemo illa vivit carie cariosior.*

Ce *cariosior* est de la restitution de Schoppius : & je me souviens d'avoir lû dans Scaliger ,

*Juventa comis æque, non venustior Venus.*

dans Martial , à Pætus ,

*Vis dicam tibi veriora veris ?*

Cette figure a fait des Proverbes chez les Grecs , qui ont dit de certains hommes , Qu'ils étoient plus justes que la Justice , ou plus timides que la Timidité même. Voiture s'en est servi ,

*Il est de facheux entretien ,  
Saturne est moins Saturnien.*

Un autre Poëte dont il est parlé dans la lettre 81. du Recueil de celles de Thomas Reinès , & de Chrétien Daum , a dit

*Philosophus nimis es, Platone Platonior ipso.*

car c'est ainsi que le corrige Reinesius. Pierre Roi d'Arragon avoit écrit à peu près la même chose à Charles Duc d'Anjou , qui avoit fait couper la tête à Conradin

radin fils de l'Empereur Conrad, *Tu Nerone Neronior, & Saracenis crudelior es.* Avec tout cela, Balzac avoit raison de n'approuver pas le frequent usage de cette Figure: & pour voir s'il y a de la sûreté à l'employer, on n'a qu'à reflechir sur ces paroles de Quintilien, *Hyperbolen audacioris ornatus summo loco posui, &c. sed ejus rei servetur quoque mensura quadam. Quamvis enim est omnis Hyperbole ultra fidem, non tamen esse debet ultra modum, nec alia via in κακοζηλίαν itur, &c. Pervenit hæc frequentissime ad risum: qui si captatus est, Urbanitatis; sin aliter, Stultitiæ nomen assequitur.*

Il faut revenir à Demetrius qui après avoir nommé l'Hyperbole, vicieuse; & loué pourtant le mot de Sappho χρυσῆ χρυσώτερον, *auro magis aurea.*

*Plus belle que la Beauté même.*

ou comme le dit le Guarini dans le Madrigal à Clelia Farnese,

*L'occhio, el ver mi mostra  
Che'l vostro grido, e'l mio pensier vincete,*

*E che de la Belt à più bella sete.*

ajoute χάριν ἔχει, & ψυχρότητα: que

cette divine fille est d'autant plus admirable qu'elle s'est servie élégamment d'une figure dangereuse ; & dont il n'est presque pas possible de sortir avec honneur. Mais s'il est vrai que cette Sappho ait eu quelque honte d'avoir écrit qu'un certain guerrier étoit beaucoup plus vaillant que Mars le Dieu des Guerriers, qu'auroit-elle dit, si elle eût vû *Hercule moins Hercule que Henri le Grand* ; & Monseigneur le Duc d'Orleans, *plus Mars que Mars de la Thrace* ? La Stance suivante l'auroit sans doute bien plus étonnée.

*C'est alors que ses cris en tonnerres éclatent ,*

*Ses soupirs se font vens qui les chênes combattent ,*

*Et ses pleurs qui tantôt descendoient mollement ,*

*Ressemblent un torrent qui des hautes montagnes*

*Ravageant & noyant les voisines Campagnes*

*Vent que tout l'Univers ne soit qu'un élément.*

Je laisse à part le repos du vers, où il devroit être ; & ressembler une chose, pour, à une chose. Le Rheteur Grec, que j'ai déjà

déjà

déjà deux fois allegué, a fort bien dit, Que certaines choses ont d'elles-mêmes des graces qui leur sont ôtées par la maniere dont l'on se fert pour les exprimer : & il est certain que ce n'est pas seulement dans la Morale, mais encore dans la Rhetorique, qu'il y a des excez & des défauts qu'il faut éviter comme des vices. Demetrius allegue sur ce sujet un passage de Clitarque, comme d'un grand exagerateur, qui dit d'une mouche, *κατ'ἀνέμεται τῷ ὄρεινῳ*, &c. *depascitur loca montana, involat, irrumpitque in cavus quercus*. Un freslon, une guespe, une mouche enfin n'est pas capable de ces effets : & c'est selon le Proverbe Grec, *faire d'une mouche un élefant*. Le même Rheteur allegue ailleurs un Roi de Thrace qui étoit extraordinairement gourmand, & *qui gardoit un beuf entier dans ses jouës*. C'est presque encherir sur la mechante plaisanterie de Rabelais qui a dit de Gargantua, *Qu'il mangeoit des Pelcrins en salade*. Nous disons bien, *il a répandu un torrent de larmes* : & les Poëtes anciens & modernes ont comparé à un Torrent la marche d'un Conquerant avec son Armée. Nôtre Auteur s'est servi de la comparaisson d'un Fleuve dans la belle Stance,

*Tel qu'à vagues épenduës*

*Marche un fleuve imperieux, &c.*

& en cela, il a imité Homere, Lucrece, Silius Italicus, Lucain, l'Arioste, le Tasse, &c. Mais il a outré prodigieusement la comparaison quand il a dit, Qu'il étoit des larmes de Saint Pierre, comme d'un torrent qui descendant des hautes montagnes, ravage & noye toutes les Campagnes voisines, & qui semble devoir couvrir d'eau tout l'Univers. Que peut-on dire de ces cris qui éclattoient comme le tonnerre ? & de ces soupirs qui n'étoient pas de ces petits vens ?

*Qui durant les grandes chaleurs,  
Des voyageurs laissez adoucissent les pei-  
nes,*

*Et qui de leurs douces haleines,  
Ou dans les Bois, ou dans les Plaines,  
Rafraichissent le teint des fleurs.*

mais de ces vens effroyables qui par leur violence combattent les chênes. Je ne veux point exagerer cette Hyperbole, de peur que quelqu'un ne me reprochât de railler un mort à qui les Muses Françoises ont une singuliere obligation. Je me contente d'avoüer ici fort ingenuement que cette figure ne me plaît pas ; & que j'ai  
passé

passé l'âge qui la fait aimer, puis qu'elle est la favorite des jeunes gens selon Aristote. Il est vrai que ces *larmes de Saint Pierre*, ne sont qu'un léger essay de son esprit, qu'il les desavoua long-tems après; & qu'il pourroit bien par cette raison n'avoir pas toujours dit la verité, quand il écrivoit,

*Les puissantes faveurs dont Parnasse  
m'honore,  
Non loin de mon berceau commencerent  
leur cours :  
Je les posseday jeune, & les possède encore  
A la fin de mes jours.*

parce qu'il n'avoit pas ces *faveurs puissantes* sur la fin du Regne de Henri Troisième. Vous sçavez peut-être que ces *Larmes* sont imitées du Tansille dont le nom est assez connu en Italie; & il y a un Sonnet sur son Portrait dans la Galerie du Marin. Le voici

LUIGI TANSILLO

*Se già per me di Bacco espose in prima  
Lo sfrondator de l'uve, lieti canti,  
Ecco per me de l'alma i mesti pianti  
Il Vicario di Christo hor spiega in rima.*

*Ei mi detta le note , e vuol ch' esprima  
 Dopo scherzi profani , affetti Santi ,  
 Già sento al cor per quel ch'io scrissi  
 avanti*

*Del pentimento suo l'acuta lima.*

*E ben convien , che di profondi , e gravi  
 Sospir l' Aure riempia , e fia ben drit-  
 to*

*Che di lagrime amare il sen mi lavi.*

*Io più ingrato al mio Dio , che'l vecchio  
 afflitto ,*

*Hebbe de' cori , egli del Ciel le chiavi ,  
 Da lui negato fù , da me trafitto.*

L'ouvrage dont il est parlé dans le Sonnet du Marin, devoit être vrai-semblablement fort libre, quoi que dans un petit Livre qui a pour titre, *La Libreria del Doni*, cet Auteur sur *Luigi Tansillo*, ait dit seulement, *Ha fatto molte Stance di coltura, de gl' orti delle Donne, Stance bellissime, argute e dolci, & l'ha intitolate Il Vendemmiatore.* La Piece des Larmes de Saint Pierre a eu des admirateurs en Italie; & je l'ai lûë en Espagnol de la version de *Maestro Fray Damian Alvarez de la Orden de la Provincia de Espana.* Elle a été encore traduite par *Joan Sedenno.*

Je reviens à l'Hyperbole que je n'ai pas la hardiesse de condamner, puis qu'elle a été



été sanctifiée par le Saint Esprit : & l'on n'a qu'à lire le Rabbin Mosès Maimonides dans la deuxième Partie de son *Mora Nevochim*, au chap. 47. Dilher dans le premier Tome de ses Disputes Academiques à la page 760. Hackspan dans ses Mélanges sacrez & dans ses Remarques Philologiques & Theologiques, vol. 2. Glassius dans sa Philologie Sainte, au Traité de l'Hyperbole. Je dis seulement qu'elle doit être employée avec retenue : qu'il est des rencontres où elle peut être soufferte ; où elle est même fort agreable ; mais qu'elle ne doit pas être la favorite des Philosophes qui doivent instruire , ni celle des Orateurs qui prennent à tâche de persuader. Les Poëtes font moins de scrupule de s'en servir : & ils se souviendront , s'il leur plaît , que les mêmes Loix qui leur ordonnent de menager les meilleures choses , leur défendent d'être prodigues des mauvaises , des suspectes , ou des dangereuses ; de les faire entrer en foule & comme en triomphe , où elles ne doivent entrer qu'à la derobée.

Je conclurai cette Observation par une autre de Plutarque , qui dit que les choses incroyables sont toujours froides ; qui se moque fort d'Hegeſias pour avoir écrit ,

*Que le Temple de Diane d'Epheſe fut brûlé,*

parce que la Déesse de ce Temple étoit absente; & qu'elle étoit alors occupée à l'accouchement d'Olympias mere d'Alexandre. Mais comme les plus exacts tombent souvent dans les mêmes fautes dont ils reprennent les autres, Plutarque a dit que cette pensée étoit si froide, qu'elle auroit pû éteindre par sa froideur le feu de ce Temple. Le mot de l'Historien Hegesias dont Plutarque s'est ainsi raillé, a été aprouvé de Ciceron qui l'a rapporté de Timée: & peu de gens feront du parti de Ciceron contre Plutarque.

Dans la même Piece des *Larmes de Saint Pierre* vous aurez vû,

*Toutes les cruantez de ces mains qui  
m'attachent,  
Le mépris effronté que ces bourreaux me  
crachent, &c.*

Ce vers m'a fait souvenir de celui de *Furius Bibaculus* dont se moque *Horace*,

*Juppiter hibernas cana nive conspuit  
Alpes.*

& si l'on me demandoit, lequel des deux vers j'estime le plus? je répondrois, quoi que *Gifanius* en puisse dire, que je n'estime ni l'un ni l'autre. *Cracher du Latin,*

tin , des injures , des sentences , comme l'a remarqué nôtre Balzac dans ses Entretiens , est bas & vilain. Il faut laisser aux Comiques leur ,

*pumiceos oculos habeo, non queo  
Lacrumam exorare ut expuant unam  
modo.*

*scio  
Quasi ubi illam expueret miseriam ex  
animo.*

& Vossius s'en est expliqué dans ses Institutions Oratoires en parlant de la lecture de Plaute. Je sçai que l'on trouve dans les meilleurs Auteurs de l'Antiquité, *despuere* , *respuere secures* , *offensas* , *mandata* , *omen* , *mores* , *imperium* ; & *respuere aliquem auribus* , pour ne vouloir point écouter quelqu'un ; le mépriser quand il parle. Les Hebreux disent dans le même sens , *שׂוֹרֵר* ; les Grecs , *κινῆν τὸ κεφάλιν* ; les Italiens , *crollare* , ou *scollare la testa* ; *scuotere il capo* : & parmi nous ceux qui n'approuvent pas ce que l'on dit , ou ce qu'on demande , ont accoutumé de branler la tête. Mais quelque chose que puissent alleguer les Grammairiens sur leur *despuere* & *respuere* , nous ne pouvons suivre leur exemple : & nous n'en-

vions point à Pisidas ce qu'il a dit de la Mer,

Καὶ πολλὰ κράζει τὸν ἀφρὸν ἐκπύει.

ni à Lucrece l'expression qui represente assez bien la chose.

*Præterea lumen per cornua transit, ac  
imber  
Respuitur.*

ni cette autre à Diogene qui nommoit les Richesses, *des Vomissements de la Fortune. Vomir des injures & des blasphemes*, n'est donc pas moins sale que *cracher des mépris & des sentences*; quoi qu'il soit beau de voir des montagnes qui vomissent de la cendre, du feu, & des pierres: & nous ne ferions jamais vomir des mots, comme on a trouvé beau d'en faire vomir à deux Poètes de l'Antiquité.

*Attonitusque leges terrai, frugiferai  
Aëtius, & quidquid Pacuviusque vo-  
munt.*

L'Abbé de Villeloin qui dans le stile Comique se pouvoit servir de cette maniere de parler du menu peuple, *faire rendre gorge à quelqu'un*, pour, *lui faire rendre ce qu'il a pris*, a évité judicieusement cette vilai-

vilaine figure dans un passage du *Curculion* de Plaute,

*sta, sis, ilico*

*Atque argentum propere propera vomere.*

En effet le verbe *vomir* est si vilain, quand il s'agit des personnes que j'aurois beaucoup mieux aimé rendre avec l'Arabe, le μέλω σε ἐμέσαι ἐκ τῆς στόματός μου de l'Apocalypse, par *rejeter* que par *vomir*; parce que vous n'êtes ni froid, ni chaud, je suis prêt de vous vomir de ma bouche. Quoi que tous les mots de l'Ecriture soient honnêtes, il y a des idées qui ne le sont pas, que l'on attache bien souvent à de certains mots, ou par l'usage, ou par la corruption de l'esprit de l'homme. Il me semble au moins qu'en cette rencontre, la version d'un passage qui fait connoître le sens & l'intention de son auteur, dans son étendue, sans lui rien ôter, vaut bien mieux que celle qui s'arrête scrupuleusement aux mots qui peuvent porter quelque vilaine idée dans l'esprit. Le verbe *eructo* est de ceux-là, & je me contenterai de cet exemple. Il y a dans le 18. Pseaume de David, *Dies diei eructat verbum: & nox nocti indicat scientiam*, que Mr. de Sassi a traduit, sans avoir égard à l'Original עֲרֹךְ, ni à l'*Eructat* de la vul-

gate, *Le jour annonce sa parole au jour, & la nuit instruit la nuit : chaque jour annonce sa parole au jour qui le suit : & chaque nuit apprend à le louer, à la nuit suivante.* Marot l'a tourné à peu près de même.

*Four après jour coulant  
Du Seigneur va parlant  
Par longue experience.  
La nuit suivant la nuit  
Nous prêche, & nous instruit  
De sa grand' sapience.*

Des Portes qui a fait la version des Pseaumes sur l'Original, & qui par consequent pouvoit sçavoir que *Jabbiaa* étoit la même chose que יבִּיבִי *Jedabber*, ou *eloquatur*, selon Kimhhi, a traduit :

*Le jour qui passe au jour naissant  
Tient propos du Dieu tout puissant ;  
Et la nuit d'étoiles semée  
A la nuit conte en finissant  
Sa science & sa renommée.*

Jean d'Espagne qui a été Ministre en Hollande & en Angleterre, & qui a eu égard à la naturelle signification du Verbe, a traduit dans sa Preface de l'Harmonie des Tems, *Un jour dégorge propos à l'autre jour;*

jour ; & la nuit enseigne science à l'autre nuit : & je vous laisse à penser si *degorger*, & *regorger* dont Malherbe s'est servi à la Reine Mere du Roi pendant sa Régence ,

*De tous côtez nous regorgeons de biens ,  
Et qui voit l'aise où tu nous tiens, &c.*

font plus honnêtes que *rendre gorge*, *cra-*  
*cher*, & *vomir*. Balzac qui a condamné  
le mot *Excrement* dans cet autre vers de  
Malherbe,

*Va-t-en à la malheure excrement de la  
Terre.*

& qui par malheur s'en est servi dans quel-  
que endroit de son Socrate Chrétien,  
si je ne me trompe, n'eût pas excusé tous  
ces vilains mots que j'ai marquez. Si  
quelqu'un est d'un autre sentiment, il  
trouvera belle l'expression d'Eupolis, que  
j'ai lûë depuis quelque tems dans Athenée,

Ὅς χαρίτων μὲν ὀμιχῆι, καλλαβίδας  
δὲ βαίνει,  
Σησαμίδας δὲ χέζει, μῆλα δὲ κρέμπ-  
τεται.

*Gratias ille meit , callabidas saltat am-  
bulans :*

*Sesamidas cacat , mala excreat.*

mais

mais comme je suis d'un autre goût , je laisse ces *Sesamides* à qui les voudra.

Sur mes scrupules qui ont des raisons & des exemples , je vous conseille d'avertir vos Patriarches , de changer les mots suivans dans leur forme d'administrer le Baptême : *Puis donc qu'ainsi est que la Vertu de ces deux choses est accomplie en nous , par la grace de Jesus Christ , il s'ensuit que la vertu & substance du Baptême est en lui comprise. Et de fait , nous n'avons point d'autre lavement que son sang.* Dans le 5. verset du troisiéme chapitre de Saint Paul à Tite , ils ont quelque chose de semblable ; *Non point par les œuvres de justice que nous eussions faite , mais selon sa misericorde , par le lavement de son Sang.* Mr. de Sassi a traduit plus honnêtement ; *Il nous a sauvez non à cause des œuvres de justice que nous eussions faites , mais à cause de sa misericorde , par l'eau de Renaissance , & par le renouvellement du Saint Esprit.* Le Pere Bernardin Surius qui n'est pas dans nôtre Langue , un fort bon Auteur , a écrit avec assez de naïveté dans le chapitre 46. du premier Livre de son *Pieux Pelerin* , en parlant de Mahomet ; *Or remarquez comme il attira dans ses rets les Juifs : pour les gratifier , il nia avec eux la Sainte & adorable Trinité , &*  
la



la Divinité du Messie. Il aprouva la Circuncision qu'il vouloit être exactement observée , & defendoit l'usage des viandes interdites par la Loy de Moÿse ; ordonna qu'on observât ponctuellement les lavemens du Vieux Testament. Le Ministre Jean d'Espagne que je vous ai allegué n'y a pas entendu plus de finesse , quand il a écrit dans le dernier Aphorisme de son abrégé de la manducation du Corps de Christ : *Sous l'ancien Testament , il n'y avoit que deux choses saintes. Car elles lui étoient exhibées , ou en Lavement , ou en Nourriture.* Dans ses nouvelles Observations sur le Symbole de la Foy , il a dit encore, *On sçait que les Lavemens d'eau étoient fort frequents sous la Loy.* L'idée ordinaire que l'on attache à ces *Lavemens* , frappe le nez ; & l'odeur en est toujours incommode pour un delicat.

---

*Au même.*

**M**On jugement s'est toujours trouvé conforme au vôtre sur les vers suivans que vous apellez incomparables ,

*Et Soissons fatal aux superbes ,  
Fera chercher parmi les herbes ,  
En quelle place fut Turin.*

Giulio

Giulio Guastavini a remarqué quelque chose de semblable à la pensée de Malherbe, sur une stance de la Jerusalem Délivrée du Tasse. Balzac a fait la même observation après lui, dans ses Entretiens : & ce que Virgile a dit de Troye en cinq vers ; & Sannazare en huit, de Carthage, Malherbe l'a dit en deux, de Turin. Senèque parlant de Lyon, a écrit la même chose en moins de paroles, *Lugdunum quod ostendebatur in Gallia, quæritur* : & Florus peut-être a profité de cette pensée ; *Ita ruinas ipsas urbium diruit, ut hodie Samnium in ipso Samnio requiratur*. Mais je n'oublierai pas le demi vers du troisième Livre de l'Eneïde,

*Et campos ubi Troja fuit.*

qui ne peut être ni plus ferré, ni plus fort ; & qui a fait dire à Macrobe, *Vis audire illum ( Maronem ) tanta brevitate dicentem, ut aritari magis & contrahi brevitatis ipsa non possit ? Ecce paucissimis verbis, maximam civitatem hausit & absorpsit : non reliquit illi nec ruinam*. Ovide s'est servi de cette pensée,

*Jam seges est ubi Troja fuit.*

& j'ai lû autrefois dans les Catalectes,

*Hæc*

*Hæc sunt quas merito quondam est mi-  
rata vetustas ,  
Magnarum rerum , magna sepulchra  
jacent.*

Ce qu'écrit Sulpitius à Ciceron pour le consoler de la mort de sa fille Tullia, est à la vérité plus hardi, mais il ne laisse pas d'être admirable. *Asia rediens, dit-il, quum ab Ægina Megaram versus navigarem, cæpi Regiones circumcirca prospicere. Post me erat Ægina; ante, Megara; dextra, Piræus; sinistra, Corinthus: quæ oppida quodam tempore florentissima fuerunt, nunc prostrata & diruta ante oculos jacent. Cæpi egomet mecum sic cogitare: Hem! nos homunculi indignamur si quis nostrum interiit, aut occisus est, quorum vita brevior esse debet: quum uno loco tot Oppidorum cadavera projecta jaceant.* C'est peut-être après un si galant homme que Virgile a dit,

*Non media de gente Phrygum, exedisse  
nefandis*

*Urbem odiis satis est, pœnam traxisse per  
omnem*

*Reliquias Trojæ: cineres atque ossa per-  
emptæ*

*Insequitur.*

& que Balthasar Castiglione a écrit encore sur la mort de Raphaël d'Urbain,

*Atque urbis lacerum ferro , igni , an-*  
*nisque cadaver*

*Ad vitam antiquum jam revocasque*  
*decus.*

Il y a dans une Epître de Saint Ambroise , *Tot igitur semirutarum urbium cadavera , terrarumque sub eodem aspectu posita : &* dans une autre de Saint Jerôme , *Roma quondam orbis caput , postea Populi Romani sepulchrum.* J'ai dit que cette figure étoit admirable , parce que de grands hommes l'ont employée ; & que deux grands Saints n'ont pas été capables de lui résister. Cependant , je ne me suis point encore laissé tenter de ce côté-là : & je ne me sens pas assez hardi pour nommer *cadavres , os , & squeletes* , les ruines d'une ville. Il est vrai pourtant que Balzac s'en est admirablement servi après les Anciens : *Je ne sçai*, dit-il , *à quoy ils pensent de mépriser la force , la vigueur & la lumiere de Rome , pour n'être amoureux que de ses maladies & de ses carcasses , que de son sepulcre & de ses cendres.* C'est dans une lettre au Pere Dalmes : & dans ses Entretiens il est parlé des carcasses des villes. Le  
Comte

Comte Fulvio Testi dans une Ode qu'il a faite contre Rome, & qui peut-être n'est point imprimée, a dit dans le même sens figuré au Cavalier Bernin,

*Roma in Roma è sepolta, e quel che avvanza*

*Del suo gran corpo hoggi è corrotto, e pute:*

*Balsamo di valore e di virtute*

*Nel cadavere suo non hà possanza.*

L'Inscription d'Innocent Dixième, dont la cause est connuë de tout le monde *Qui fù Castro*, n'est pas moins forte que les premières expressions que j'ai marquées: & la suivante qui est du deuxième de l'Eneïde, *Fuit Ilium* est plus courte encore.

J'ai bien crû, Monsieur, que l'allusion de *Marguerite* dans le Sonnet à Rabel Peintre sur un Livre de fleurs, ne vous plairoit pas, & que vous en feriez très-peu d'état, après l'avoir lû. En effet, quand Rabel eût peint une *marguerite* parmi les fleurs dont il avoit fait un Livre, elle ne les eût point effacées: & que pouvoit avoir de commun cette *marguerite* avec la Dame qui portoit ce nom? & qui ressembloit aussi peu à cette fleur qu'à la Giroflée. Les Italiens apuyent étrangement sur ces bagatelles, quand ils font des

vers pour quelque Dame nommée *Barbara*, *Honorata*, *Costanza*, *Laura*, *Faustina*, ou *Vittoria*, &c. Ces allusions son froides quand elles sont tirées de loin ; & les meilleures ne sont pas trop justes. On ne les doit voir que comme un éclair. Dans les premiers Ouvrages de Scuderi, il y a un Épitaphe pour une fille nommée *Marguerite* qui vécut fort peu, & la pensée est Italienne.

*Passant, ne verse point de pleurs,*  
*Garde les pour la mort de quelques mi-*  
*serables.*

*Les Marguerites sont des fleurs,*  
*Et par consequent, peu durables.*

Il n'y a personne qui ne soit plus pour l'épitaphe que pour le Sonnet. Nos derniers Poètes ont fort aimé ces Allusions, & il y en a une qui a fait rire autrefois les gens du College, & qui peut-être aujourd'hui leur feroit pitié. C'est où Maynard a fait une allusion de *Graisse à Grece*.

*Docteur de qui le nez est couvert de ru-*  
*bis,* (conde;  
*Et de qui l'ignorance à nulle autre est se-*  
*Ne cherchez point la Grece en la Carte*  
*du Monde,*  
*Puis qu'il plaît à la souppe, elle est sur vos*  
*habits.* &c

& Balzac a donné malheureusement dans ce mauvais goût, quand il a nommé *L'Amy Palatin*, Conrart qui ne sçavoit pas la Langue Latine.

Je n'ai point changé de sentiment, & croy encore que Mr. de la M. ne va jamais droit à l'esprit des Grecs, ou qu'il n'y va que par un détour de longues paroles qui affoiblissent, & qui cachent même bien souvent la beauté de leurs pensées. Je me suis expliqué à lui fort honnêtement, sur une Epigramme de Lucien : & vous allez voir de quelle maniere il en a traduit une autre de Julien ou de Platon, car Mr. Langherman qui est un sçavant & un bel esprit, m'a dit en Suede qu'elle est de ce Philosophe, si l'on s'en raporte à la plupart des Manuscrits qu'il a veus en Allemagne & en Italie.

*Quand Olympe est devant mes yeux,  
Tous les objets delicieux  
Brillent dans mon ame avec elle.  
Mais en l'absence de la Belle  
Ne pouvant rien apercevoir  
Qui plaise à ma douleur mortelle,  
Je suis enseveli dans une ombre éternelle,  
Et mes yeux n'ont plus rien à voir.*

Il y a dans le Grec , comme vous sçavez ,

Ἦν ἐσίδω Θήρονα , τὰ πάντα ὀρώ , ἦν δὲ  
τὰ πάντα  
βλέφω , τὸν δὲ γέμη , τ' ἔμπαλιν εἰδὲν  
ὀρώ .

En voici la version literale.

*Therona cum video , videor mihi cuncta  
videre ,  
Hoc sine , si videam cuncta , videre  
nihil.*

Comme les hemistiches dans nôtre Lan-  
gue n'ont pas trop de grace avec un peu  
d'aide , on pourroit bien tourner ,

*Sous un teint de lis & de roses  
Theron découvre mille apas.  
Quand je le voy , je croy voir toutes cho-  
ses ,  
Et ne rien voir quand je ne le voy pas.*

Peut-être que vous avez remarqué dans  
Marot ,

*Mes yeux sont bons, Greliere , & ne voy  
rien ,  
Car je n'ay plus la presence de celle  
Voyant laquelle au monde voy tout bien ;  
Et voyant tout je ne voy rien sans elle.*

La



La fin de deux Sonnets de Malleville à  
quelque raport avec la pensée du Grec.

*O vous qui m'écoutez avec étonnement !  
Sçachez qu'il est aisé de voir toutes ces  
choses ,  
Pourvu qu'on puisse voir Olympe seule-  
ment.*

Il y a dans l'autre ,

*Je deteste ces lieux autant que je m'y  
plûs ,  
Et si dans leurs apas , ce que je voy m'aff-  
flige ,  
Ce que je n'y voy point m'afflige encore  
plus.*

N'oublions pas la fin du Sonnet de nôtre  
Malherbe.

*Ce n'est point qu'en effet, vous n'ayez des  
apas ;  
Mais quoi que vous ayez , vous n'avez  
point Caliste ,  
Et moi , je ne voy rien quand j'en la voy  
pas.*

*Ce n'est point qu'en effet , n'est pas trop  
bon , si on l'examine à la rigueur : & il  
faudroit mettre pour bien parler & pour  
bien écrire , Ce n'est pas qu'en effet : mais*  
Z parce

parce qu'*apas* est trop proche, & que *pas* se rencontre encore dans le dernier vers, il a mieux aimé consulter l'oreille que la Grammaire.

J'ai bien voulu faire cette observation pour vous témoigner que nôtre ami est trop étendu dans ses versions, en ce qui regarde l'épigramme, & que la traduction la plus literale est, selon moi, toujours la meilleure. Vous n'aurez de moi que ce seul exemple de Catulle,

*Soles occidere & redire possunt ;  
Nobis cum semel occidit brevis lux ,  
Nox est perpetua una dormienda.*

Le Tasse dans ses Vers Lugubres qui font la septième partie de ses Rimes, a fini un Sonnet par les vers suivans, sur la mort d'Horatio Zanchini.

*Abi ! tramontare Soli e tornar ponno ,  
Mà s'una breve luce à noi s'ascejà,  
Dormiam di notte oscura eterno sonno.*

& Malherbe n'a fait simplement que les imiter.

*Tel qu'au soir on voit le Soleil  
Se jeter aux bras du Sommeil ,  
Tel au matin, il sort de l'Onde.*

*Les*

*Les affaires de l'Homme ont un autre  
destin ;  
Après qu'il est parti du monde ,  
La nuit qui lui survient n'a jamais de  
matin.*

Mais pour consoler M. de la Menardiere de ma critique , voici une stance de sa façon qui vous fera voir qu'il parle mieux , quand il parle de lui-même , que quand il sert d'interprete aux autres.

*L'aiguillon de l'Amour c'est la difficul-  
té ;  
Ses charmes sont détruits par la facilité ;  
Dés qu'il est paisible, il sommeille.  
S'il n'a point de frayeur , il n'a point de  
desir ;  
L'Assurance l'endort , la Crainte le re-  
veille ;  
Et s'il aquiert sans peine , il joüit sans  
plaisir.*

Nôtre ami est assûrement de l'humeur d'Ovide.

*Pinguis amor , nimiumque patens, in tæ-  
dia nobis ,  
Vertitur , & stomacho dulcis ut esca ,  
nocet.*

*Sæpe face insidias, sæpe rogata nega.*

*Quod licet ingratum est; quod non licet,  
acrius urit.*

& je suis trompé si Tite Live n'a dit après ce Poëte, *facit namque fastidium copia, & frigidius amamus semper ea, quibus uti lubeat, potiri fas est.* Martial s'en est expliqué ouvertement,

*Qualem, Flacce, velim, queris, nolimve  
puellam.*

*Nolo nimis facilem, difficilemque ni-  
mis.*

*Illud quod medium est, atque inter  
utrumque, probamus:*

*Nec volo quod cruciat, nec volo quod  
satiat.*

L'Auteur de l'épigramme suivante étoit dans le même sentiment.

*Sic me custodi, Cosconia, neve ligata  
Vincula sint nimium, neve soluta ni-  
mis.*

*Effugiam laxata nimis, nimis aspera  
rumpam;  
Sed neutrum facias, commoda si fueris.*

Petrone l'a dit en deux petits vers,

*Nolo quod cupio statim tenere,  
Nec victoria mi placet parata.*

Ces sortes de gens sont infatigables dans leurs recherches : ils brûlent ardemment pour ce qu'ils souhaitent ; & se lassent bientôt de ce qu'ils possèdent. Toutes les faveurs dont on les oblige, les assujettissent & les échauffent : il n'y a que la dernière qui les refroidisse & qui les dégoûte. Il y en a de bizarres qui ne peuvent souffrir leur bonne fortune, si elle n'est mêlée de quelque chagrin ; qui trouvent fade la complaisance continuelle que l'on a pour eux ; & qui sont à peu près de l'humeur de ce Romain, qui ennuyé de celui qui ne cessoit point de l'applaudir, lui dit, un jour, *Conteste moi du moins quelque chose, quand ce ne seroit que pour faire voir que nous sommes deux.* Ils s'inquietent plus de la bonace que du mauvais tems : ils ont besoin de l'un & de l'autre pour entretenir leur passion, & ne sont pas plus pour ceux qui mènent une vie égale, ou comme on le dit aujourd'hui, *une vie unie*, que pour ceux qui chantent toujours sur un même ton. Pour les ramener à leur premier point, il faut lesveiller par quelque reproche de froideur, d'inconstance, ou d'inégalité d'humeur, par le peu de sensibilité qu'ils font paroître pour les faveurs dont ils sont comblez ; quelquefois même par une colére feinte

ou véritable ; mais qui ne soit ni longue ni fière , ni rebutante. Ces précautions sont incommodes : & l'on ne peut pour long-tems s'assurer d'un cœur que l'on ne retient que par cette adresse. Je connois un homme qu'il vous seroit impossible de trouver , si vous le cherchiez parmi ces gens-là , que les conclusions éloignées tentent rarement ; qui pour conserver un bien acquis , prend plus de soin , & témoigne beaucoup plus d'empressement , que n'en témoignent la plûpart des autres pour l'acquiescer. Il s'est expliqué fort sincèrement sur son humeur , &c.

*Retarder mon plaisir , c'est me mettre au  
tombeau ;*

*Par les difficultez je cherche peu la gloire ;*

*Et le plus court chemin qui mène à la  
Victoire ,*

*Est toujours pour moi le plus beau.*

*En matière d'amour , on sçait que tout le  
monde*

*N'est pas de même sentiment.*

*L'un estime la Brune ; & l'autre pour la  
blonde*

*Se déclare publiquement.*

*Pour moi ; la plus aimable est la moins  
inhumaine :*

*Et*

Et de quelques douceurs qu'on flatte mon  
desir ;

Ce qui me donne de la peine ,  
Ne me donne point de plaisir.

Si vous ne le connoissez par ce caractère ,  
il vous sera bien aisé de le connoître par la  
lettre qu'il a écrite depuis deux ans à une  
Dame qui a du merite & de la beauté.

---

*Lettre Folâtre.*

Q Uoi que je ne sois nullement d'hu-  
meur à faire largesses des secrets d'au-  
trui , je vous apprendrai qu'un certain Ga-  
lant s'écrie plus souvent que vous ne pen-  
sez ,

*Quand il songe aux divers apas  
Dont pour nous tourmenter , le Ciel vous  
a pourvûë.*

*Malheureux ; qui ne vous voit pas !  
Beaucoup plus malheureux celui qui  
vous a vûë !*

Cet homme qui est assez raisonnable par  
son âge , & qui l'est encore par la défian-  
ce continuelle qu'il a de vôtre pitié , m'a  
souvent juré en confidence ;

*Que vos beaux yeux le font mourir ;  
Z 4 Qu'il*

*Qu'il perd tout espoir de guerir :  
 Que de cent maux cruels son ardeur est  
 suivie :  
 Mais qu'avec tous ces maux dont l'affli-  
 ge le sort ,  
 Il n'auroit point de regret à la vie ,  
 S'il baiſoit en mourant les auteurs de ſa  
 mort.*

Ne me demandez pas, s'il vous plaît, son nom ; & contentez-vous de ſçavoir de moi, qu'il eſt ſincere dans ce qu'il avance ; exact & ferme dans ce qu'il promet ; que la complaiſance ne lui coûte rien ; qu'il a l'humeur gaye , le cœur ouvert, & l'humeur commode. Si vous en voulez ſçavoir davantage ; il a le teint brun ; les cheveux noirs ; le front court ; le nez long , les yeux petits , les dents admirables ; & la taille au deſſous de la mediocre. Il dance rarement ; quelquefois mal ; & marche plus vîte que la bienſéance ne l'ordonne. Il a toujours vécu avec les Grands qui n'ont reconnu ſa probité que par leur eſtime , & qui n'enrichiſſent que ceux qui les flattent. Avec tout cela il eſt content, à vos beaux yeux près qui lui font paſſer de mauvaiſes heures : & il eſt reſolu d'apprendre bientôt à dancier , & à moderer ſa démarche , ſi pour vous plaire,  
 il



il ne tient plus qu'à régler ses pas , & à les compter.

*C'est l'étrange nouvelle  
De la flamme cruelle  
Dont le cœur du Galant s'éprit.  
Tel qu'il est, il vous est fidelle,  
Aussi vrai que vous êtes belle,  
Et que vous avez de l'esprit.*

---

*Au même.*

**V**ous voulez , Monsieur , que je vous transcrive le Sonnet dont je me contentai de vous envoyer , il y a dix jours , les trois derniers vers. Le voici.

S O N N E T.

*Prés d'un temple fameux , sur les bords  
de la Seine (sirs :  
Est un lieu que Nature a comblé de plai-  
L'abondance des biens en bannit les desirs,  
Et rien n'y vient jamais qui n'y vienne  
sans peine.*

*Une ample moisson d'or couvre toute la  
plaine ;  
Le Ciel qui l'environne , éclatte de Sa-  
phirs ;*

L'air est tout de parfums & rien que les  
Zephirs  
Au chant des Rossignols n'accorde leur  
haleine.

L'ombrage & le Soleil dependent du sou-  
hait ;  
Les Prés y sont d'émail ; la riviere, de lait,  
Le rivage est jonché de perles & de roses.

O vous qui m'écoutez avec étonnement !  
Sçachez qu'il est aisé de voir toutes ces  
choses,  
Pourvu qu'on puisse voir Olympe seule-  
ment.

Il y a quelque chose de ce Sonnet dans le  
premier Livre des Amours de Clytophon.  
& de Leucippe ; & j'ai lû dans une Tra-  
gedie d'Euripide.

Ῥῆ δὲ γάλακτι πέδον,  
Ῥῆ δὲ οἴνω, Ῥῆ δὲ μελισῶν  
Νέκταρ, Σύριας δ' ὡς λιβάνας καπ-  
νός.

*Campus fluit lacte, fluit etiam vino, fluit  
vero apum nectare ; fumus autem spirat  
tanquam thuris Syriaci ; & il y a quelque  
chose de semblable dans l'écriture. Mais  
ce que Malleville a dit d'Olympe, me  
semble*

semble plus beau que ce qu'Achilles Tattius a fait dire à Clitophon. Otons en pourtant cette construction monstrueuse : Rien n'accorde leur haleine au chant des Rossignols, que les Zephirs, quoi qu'elle approche en quelque maniere de cette expression de Terence, *Amantium iræ amoris integratio est* ; de celle d'Ovide,

*Panis erat primis virides mortalibus  
herbæ.*

Et de celle-ci, *Il est dix heures. Il est passé par la dix mille hommes.* Quelqu'un a écrit, & on le dit même tous les jours : *La plus belle chose que Plutarque ait faite sont ses Oeuvres Morales* : & Sorbier dans la 57. de ses Lettres, a écrit de même à l'Abbé de Ville-loin ; *Mais le sujet d'un Poème sont les mœurs des hommes, & non pas les causes naturelles.* Le Pere Rapin dans ses Reflexions sur l'Art Poétique, les a suivis quand il a écrit, *le sujet de leur Poème sont les loüanges de quelque grand Homme* : & j'ai remarqué la même chose dans nos bons Auteurs. Cependant, *la plus belle chose que Plutarque ait faite, sont ses Oeuvres Morales* : *Le sujet d'un Poème sont les mœurs* : *Le sujet de leur Poème sont les louanges*, ne s'accordent

point : & quelques Grammairiens disent que la Regle est : *Que le Verbe convient avec le Nominatif qui le suit , & non pas avec celui qui le precede.* Par cette Regle, il est aisé de faire des fautes qui ne peuvent être excusées de bonne foi. La verité est qu'il y a ici une inversion de phrase , qui est celle-ci : *Les loüanges de quelque grand Homme sont le sujet d'un Poëme , & non pas les causes naturelles ;* & que dans la transposition l'on a suivi le Regime de la phrase naturelle & ordinaire. Pour moi qui ai des scrupules que je ne puis vaincre, je n'écrierois jamais autrement , parce que nôtre Langue suit toujours l'ordre naturel ; & que les transpositions sont vicieuses quand elles ne donnent ni plus de clarté , ni plus de force à l'expression & à la pensée. Je n'oserois condamner ce qui est autorisé par l'usage qui est le Maître de toutes les Langues. Je dis seulement que j'écrierois de la maniere que je l'ai marqué ; parce que , selon moi , j'écrierois au moins plus purement ; & qu'on ne pourroit me reprocher d'avoir suivi la Grammaire en cet endroit. On peut voir , si on le veut, sur certaines manieres de parler de cette nature, Gronovius sur le chapitre quatriéme du Livre 2. *De pecunia vetere* ; Benedetto Varchi dans ses Dialogues, *Questio-*  
*setti-*

*Jettimo*, à la page 141. de l'édition des Juntas, 1570. Pour l'exemple, *il est dix heures*, en voici à peu près la raison ou que j'ai lûë autrefois, ou que l'on m'a dite. Le Pronom Demonstratif *ce*, *cet*, d'où l'on a formé *ceci*, *cela*, est pour tous les Genres, & pour tous les Nombres, avec le Verbe *Etre*. Par exemple, *Est-ce moi? est-ce lui? est-ce elle? est-ce nous?* & ces manieres de parler viennent du Latin où le Substantif transcendant, *negotium*, est employé ou sous-entendu pour toutes choses. Ainsi, quand on me demande, *Quelle heure est-il?* je répons, *Il est dix heures*: c'est comme si l'on me demandoit, *Quelle heure est cela?* de sorte que je répons à la pensée de celui qui m'interroge en lui disant, *Cela est dix heures*. Par cette Regle on peut resoudre un assez grand nombre de difficultez dans nôtre Langue.

Sur ces Vers,

*Il ne faut pas que tu penses  
Trouver de l'Eternité  
En ces pompeuses dépenses  
Qu'invente la Vanité.*

Je répons, que *trouver du plaisir en quelque chose*, est une maniere de parler qui

est fort bonne, que *trouver de l'Eternité en quelque chose* est une expression très-mauvaise : & ceux qui vous ont écrit de Paris, qu'on avoit raison de la condamner, parce que l'Eternité ne peut recevoir *le plus, ni le moins*, ne sont chez moi ni Grammariens, ni Theologiens, ni Philosophes. Il y a une Eternité *absolue*; & une autre, *Periodique*. On peut consulter Cornelius à Lapide, dans le 14. de ses Canons sur le Pentateuque : voir ce qu'il a écrit sur ces paroles du 18. v. du chapitre 15. de l'Exode : *Dominus regnabit in aeternum* : & pour ne vous pas renvoyer plus loin, voici ce qu'il dit sur le 9. vers. du chap. 2. de la Genese. *Quæres tertio, qualis fuerit hæc Aeternitas quam attulisset esus ligni vitæ, an absoluta? an respectiva, &c. Verum melius Scotus, Valesius, & Cajetanus censent fuisse restrictam, non absolutam, quia videlicet hoc lignum prorogasset homini vitam & vigorem ad aliquot annorum millia: donec Deus eum transtulisset in Cælum quæ aeternitas quædam est. Hebræi enim אֵלֶּיךָ Olam, id est, æternum vocant ex vulgi usu, tempus longissimum cujus finis ab homine non pervidetur.* Il y a donc une *Eternité absolue* qui ne convient proprement qu'à Dieu; une autre *periodique* ou  
respe-

respective : & l'on peut voir à la page 608. du PUGIO FIDEI de Raimond des Martins qu'*Eternel* signifie quelquefois un tems de courte durée. Quand Malherbe s'est ailleurs servi de l'Adverbe *Eternellement*.

*Les ouvrages communs vivent quelques années,*

*Ce que Malherbe écrit dure éternellement.*

Il ne l'a pas entendu dans le même sens qu'il a écrit en un autre endroit, par une Hyperbole assez étrange,

*De faits si renommés ourdira ton Histoire,*

*Que ceux qui dedans l'ombre éternellement noire,*

*Ignorent le Soleil, ne l'ignoreront pas.*

Il a voulu dire dans les premiers vers, que ses Ouvrages dureroient long-tems, & que les Ouvrages des autres dureroient peu en comparaison : Que les autres écrivent ordinairement pour leur Siecle; & que ses Ouvrages passeroient jusqu'à la dernière posterité. Dans un autre endroit il n'a pas étendu fort loin le même Adverbe, puisqu'il l'a réglé au cours de sa vie.

*Pour*

Pour moi , je ne suis point de ces foibles  
esprits

Qui bientôt délivrez comme ils sont bien-  
tôt pris ,

En leur fidélité n'ont rien que du langa-  
ge :

Toute sorte d'objets les touche également ;

Quant à moi je dispute avant que je  
m'engage ,

Mais quand je l'ai promis , j'aime éter-  
nellement.

Dans le même sens que l'ont écrit Horace  
& Terence : le premier ,

*Serviet æternum qui parvo nesciet uti.*

& le second ,

*At nunc dehinc spero æternam inter nos  
gratiam*

*Fore.*

Ces vers. *Les ouvrages communs* , &c.  
sont les derniers d'un Sonnet à *Henri le  
Grand* , & il dit au Roi. *Vous avez étouf-  
fé la Rebellion. Vous avez été heureux sur  
mer & sur terre : & votre fortune & vô-  
tre cœur vous font esperer que tous les peu-  
ples du monde vous seront soumis. C'est  
un grand bonheur ; mais le plus grand ,  
afin que vous le sçachiez , est que les Desti-  
nées*



nés m'ayent réservé pour être le témoin de vos actions, & la Trompette de vôtre gloire. Tous les Ecrivains vous peuvent louer, mais comme leurs ouvrages sont communs, & qu'ils durent peu, c'est de Malherbe que vous devez attendre l'Immortalité. Il en dit beaucoup; & il avoit raison de le dire. Mais j'aurois voulu qu'il n'eût pas dit fêchement au Roi,

*Mais qu'en de si beaux faits vous m'ayez pour témoin,  
Connoissez le, mon Roi, c'est le comble  
du soin  
Que de vous obliger ont en les Destinées.*

A cela prés, tout le reste est bien: & quand il s'est mis au dessus des autres, il s'est fait justice. Le Tasse a crû de ses Poësies, ce que nôtre Auteur a crû des siennes: & quand Paul Troisième lui demanda *Qui étoit le plus grand Poète d'Italie*, il regarda fixement le Pape; & mettant le doigt sur l'estomach, répondit *Io*, c'est-à-dire, moi. Il est presque naturel à tous les grands hommes de parler d'eux-mêmes assez librement: & quand le Comte Maurice de Nassau Prince d'Orange, répondit à quelqu'un qui lui demandoit, *Qui étoit le plus grand Capitaine de l'Europe?*

rope? *Que le Marquis de Spinola étoit le second*; quelque modeste que fut la Réponse, le Comte fit voir, qu'il mettoit le Marquis de Spinola au dessous de lui. Comme le Corregge avoit une passion incroyable de voir un tableau de Raphaël dont tout le monde vantoit les ouvrages, il eut enfin le plaisir qu'il souhaitoit. Mais parce qu'il s'attendoit vrai-semblablement à quelque chose de plus extraordinaire que ce qu'il vid, il dit après l'avoir bien considéré, *veramente, questo è bene*; reprit un moment après, *Questo è bene*: & ajouta en se tournant du côté de la Compagnie, *mà, son pittor anche mi*. Le Titien pressé d'un peintre de voir une piece qu'il avoit faite, & de lui en dire son sentiment avec franchise, *Solo disse*, comme le remarque l'Historien, *essendogli piacciuta, che pareva di sua mano*.

Vous me demandez si je me souviendrois bien d'avoir vû quelque chose de semblable à ces derniers vers d'un Sonnet au même Roi ?

*Certes, ou ce miracle a mes sens ébloüis,  
Ou Mars s'est mis lui-même au trône de  
la France,  
Et s'est fait nôtre Roi sous le nom de  
Louis.*

J'ai

J'ai lû dans le 50. chapitre de l'Histoire du Chevalier Bayard , après la belle & glorieuse prise de la Ville de Bresse par les François , & que la fureur fût passée , se logea le victorieux Duc de Nemours qui n'étoit pas l'effigie du Dieu Mars , mais lui-même. Nôtre Gomberville l'a dit dans le troisiéme Livre de la premiere partie de sa Cytherée à la page 341. Car supposant de la communication qu'ils eurent autrefois avec Venus Uranie , que la beauté qui leur est presente , & qui leur parle maintenant , est ou la même Déesse, ou une autre qui lui ressemble , ils demeurèrent d'accord , &c. Sannazare a donné lieu , si je ne me trompe , à ces pensées ,

*Hic Amarantha jacet , quæ , si fas vera  
fateri ,  
Aut Veneri similis , vel Venus ipsa  
fuit.*

& c'est tout ce que la memoire me peut fournir.

Sur ces derniers vers

*Mais des conditions où l'on vit ici bas ,  
Certes celle d'aimer est la plus malheureuse.*

qui sont des stances que Malherbe a commencées par celui-ci ,

*Quoi*

*Quoi donc ma lâcheté sera si criminelle ?*

je ne vous dirai que ce Pentametre de Jean Second.

*O natum tristi fidere quisquis amat !*

Mais voici un Sonnet que vous n'avez peut-être point vû , qui n'a jamais été imprimé , à ce qu'on m'a dit ; & qui me paroît assez profane.

### Al Confessore.

*Oh ! de le colpe altrui giudice pio*

*Ch' al Tartareo furor s'ottraggi i cori,*

*Ecco , ti Scopro i giovanili errori*

*Onde in torbido mare erro e travio.*

*Adorai d'un bel crin l'oro natio ,*

*D'un bel volto gentil gl'ostri e gl'avori,*

*Per goder d'un bel sen falsi tesori*

*I tesori del Ciel posi in oblio.*

*La raggion m' adombraro ombre letali ;*

*Più l'ardor paventai d'un bel sem-  
biantè*

*Che di Stizia prigion fiamme immor-  
tali.*

*Se pur brami punir l'anima errante ,*

*Fà ch'io torni ad amar , che frà mor-  
tali* (te.)

*Non v'è pena maggior ch'esser' aman-*

Avant

Avant que d'avoir vû ce Sonnet , j'avois écrit,

*De tous les maux cruels que l'on souffre  
en ce monde,  
Le plus cruel de tous est celui d'être  
amant.*

Aujourd'hui cette expression ne me plai-  
roit pas; & j'aimerois mieux,

*De tous les maux cruels que l'on souffre  
en ce monde,  
Le plus cruel de tous est celui de l'amour.*

& vous en voyez d'abord la raison.

Le Sonnet

*Quel astre malheureux ma fortune a bâ-  
tie ?*

ne m'a jamais plû. Dans les Stances de  
Mr. le Comte de Soissons, il a fort bien  
dit,

*Non, non, laissons-nous vaincre après tant  
de combats,*

*Allons épouvanter les ombres de là bas,*

*De mon visage blême :*

*Et sans nous consoler,*

*Mettons fin à des jours que la Parque el-  
le-même*

*A pitié de filer.*

Com-

Comme *filer* est le propre de la *Parque* ;  
*éclairer* est aussi le propre des *Astres* ; &  
 non pas *bâtir* : & c'est faillir également  
 que d'écrire

Quelle Parque éclaire mes jours ?

Quel Astre a filé ma naissance ?

Je ne sçai , Monsieur , sur quoi vous  
 vous êtes souvenu que je vous ai dit  
 que *l'Examen des Esprits* m'a plû autre-  
 fois : & il n'est rien de plus ordinaire que  
 de se tromper , quand on est jeune. De-  
 puis ce tems-là , j'ai reconnu que cet Es-  
 pagnol a bâti souvent sur de faux princi-  
 pes ; qu'il est visionnaire en beaucoup  
 d'endroits , & pour en être bien convain-  
 cu , ou n'a qu'à lire la fin de son Livre.  
 Là il interprete le verset du septième cha-  
 pitre d'Isaïe , *Butyrum & mel comedit ,*  
*ut sciat reprobare malum , & eligere bo-*  
*num* ; & fait de *UT* une conjonction cau-  
 sative qui montre une fin. Après cette  
 fausse suposition , il dit qu'Isaïe qui pre-  
 disoit Jesus Christ , a marqué la nourri-  
 ture que les Troyens & les Grecs avoient  
 accoutumé de donner à leurs enfans , pour  
 les rendre sages & ingenieux. Il apuye  
 fort sur , *UT SCIAT* , afin qu'il sçache ;  
 & prétend que le cerveau de Jesus Christ  
 devoit

devoit être disposé par le beurre & par le miel, à faire un plus juste discernement de toutes les choses. Mais ce qui fait voir que cet Espagnol, selon son principe, ne fut jamais nourri de beurre & de miel, dans son enfance, c'est qu'il s'est contenté de la Vulgate, sans prendre garde qu'UT signifie souvent dans les bons Auteurs, POSTQUAM : & ICI, ANTEQUAM, PRIUSQUAM, *Avant qu'il sçache rejeter le mal, & choisir le bien.* Les Septante ont πρίν ἢ γινώσκαι ; après l'Hebreu qui a *beterem* : comme la paraphrase Chaldaïque, & l'Arabe que l'on a traduits par DONEC, *jusqu'à ce qu'il sçache rejeter le mal, & choisir le bien.* Vôte Diodati étoit trop fin pour ne pas traduire, *egli mangerà burro, e mele, SIN CH' EGLI sappia riproverare il male, ed eleggere il bene* ; & l'a très-bien expliqué dans son Commentaire. *Benche egli habbia da nascere per miracolo, fuor della maniera degli altri huomini, pūr sarà vero huomo : come apparira per lo suo nutrimento comune con quello degli altri fanciulli, e per tutte le proprietà d'un vero huomo, crescendo in istatura e conoscenza.* Si le Medecin Huarte se fût souvenu du mot du Cantique des Cantiques, *Mel & lac sub linguatua*, il l'auroit expliqué à sa manière,

niere, & n'auroit jamais écouté ceux qui lui auroient dit qu'Aquila l'a traduit par *γλυκασμὸν*; que ce qui est sur les levres, ou sous la langue, est dans le cœur, parce que c'est de l'abondance du cœur que la bouche parle. On lui auroit en vain allégué sur ce passage, le sentiment de tous les Rabbins. On auroit perdu son tems & sa peine à lui faire voir qu'où David témoigne dans un de ses Pseaumes, lors qu'il parle du méchant, *Ses paroles sont de beurre, & cependant ce sont des dards*, Jonathan l'explique par, *des paroles aussi douces que la graisse du fromage*; que dans les Septante, dans la Vulgate, dans l'Ethiopique, dans le Syriaque, & dans l'Arabe, *ce sont des paroles plus coulantes que l'Huile*. Que ces paroles ne sont autre chose que des paroles douces & agréables, opposées à celles qu'un Vieillard reproche dans Plaute à Eunomie, *ΛΑΡΙΔΕΣ ΛΟQUΕΡΙΣ*, *dures & fâcheuses*. Il eût été inutile de lui alleguer ce que dit un gardeur de Chevres à Tirsis, dans Theocrite,

Πλῆρες τοι μέλιτ' ἔστι καλὸν ἴσμα θυγ-  
 σι γένοιτο  
 Πλήρες δὲ χαδαίων.



ce que Nonnus a écrit de Beroë, dans le même sens,

εἶποτε κέρει

Λαροτέρην σύμβλοιο μελίρρυτον ἤπυε  
Φονήν.

Ἡδυσωής.

Qu'il pouvoit sçavoir de Thryphiodore, que Minerve avoit frotté d'un miel doux comme le Nectar, les levres d'Ulyssé : Que les Latins appelloient *de miel*, tout ce qui est agreable & doux ; jusques aux paroles, & jusques aux yeux. Huarte se seroit moqué de tous les Rabbins, des interpretes, des Grecs, des Latins, de cet usage : & pour expliquer à la lettre ces autoritez, il n'eut pas manqué de nous alleguer Hippocrate, Pline, Galien sur les proprietéz du fromage gras, du beurre, de l'huile, du miel ; & peut-être même du Nectar.

Ce dernier mot me fait souvenir de Politien qui a substitué Nectar à *Melos*, dans ce vers de Perse,

*Cantare credas Pegaseium melos.*

parce que la premiere syllabe de *melos* est breve. L'Auteur des Hymnes que l'on attribué à Homere, l'a fait breve dans le

498. vers de l'Hymne à Mercure ; & longue dans le 499. Casaubon comme vous sçavez, & que vous l'avez bien pû remarquer sans lui, ajoute à l'Auteur des Hymnes deux autres passages où la première syllabe de μέλι ☉ est longue. A la vérité, le fameux Saumaïse pretend dans une lettre à Gronovius, que ces passages sont corrompus : & il restituë celui d'Antipater, que Casaubon tire en exemple, pour montrer que la première syllabe de *melos* peut être longue, après avoir dit que ce mot ne peut subsister dans le vers de Perse ; & que dans les anciens manuscrits on lit, *Pegaseium Nectar*. Il ajoute même qu'en un autre endroit, il rapportera une épi-gramme Grecque où *Nectar* est pris dans le sens de Perse, pour un vers doux & agréable. Je vous prie de me mander si Perse n'a point fait longue la première syllabe de *melos* à l'imitation des Eoliens qui disoient μέλι ☉ pour μέλι ☉ ? & si dans nôtre Langue, chanter *Nectar*, seroit une chose fort aprouvée. Pour trouver belle cette expression, il faut necessairement aprouver celle de Don Louïs de Gongora qui a dit, *Ecrire Ambrosie, & parler Nectar* dans le 24. de ses Sonnets Heroïques.

*Quæ de Laurel ceñido, y sacra Oliva,  
Hazeis à cada lengua, à cada pluma,  
Que hable Nectar, y Ambrosia escriva.*

Comme ces manieres de parler me font nouvelles, & que mon oreille n'y est pas encore bien accoutumée, je les mets toujours au nombre de celles que les Grecs nomment *παρὰ κεινὸν δυνευμέναις*, parce que la premiere chose que l'on doit chercher dans le stile, est la clarté, si l'on s'en raporte à Quintilien qui nous fait connoître en quoi consiste l'obscurité, quand il dit, *obscuritas est in verbis ab usu remotis*: & c'est pour cela, que dans Gellius, Cesar veut que l'on évite comme un écüeil, tous les mots qui ne sont point usitez, *Tanquam scopulum fugias inauditum atque insolens verbum*. Mais ce n'est pas seulement dans les mots que se rencontre l'obscurité qu'on doit éviter; Elle est encore dans l'aplication des mots reçus, & dans la maniere de dire les choses contre l'usage, parce que ce qui n'est point usité, selon Aristote, est toujours obscur: que ce qui est obscur, & hors d'usage, comme Demetrius l'a remarqué, n'étant point intelligible, n'est nullement propre à persuader. Je vous demande encore si à la rigueur, vous trouvez aussi

belle que hardie cette expression de nôtre ami ,

*Hanc Charitum populus sequitur.*

quoi que *peuple* signifie ordinairement une multitude ; que nous ayons vû dans Martianus Capella , *un peuple d'Astres* ; dans Columelle *un peuple d'abeilles* ; dans Manile , *des peuples d'oiseaux* , & dans Apollinaris Sidonius , *un peuple de crimes*. Je n'écrirai point après M. de la M. un peuple d'apas , d'attrait , & de charmes ; & encore moins après Constantin Manassès , *une forêt de graces* , ce qu'il a dit de la belle Helene.

Le vers que vous m'alleguez de Petrarque , ne me plait pas.

*Giunto Alessandro à la famosa tomba  
Del fero Achille , sospirando disse.  
O fortunato ! che si chiara tromba  
Trovasi , e che di te si alto scriffe.*

Les mots de *tromba* & *scriffe* , s'accordent fort mal , parce que le propre des Trompettes est de *sonner* , & non pas *d'écrire*. L'Arioste a mieux écrit par cette raison :

*Non fù si santo , ne benigno Augusto  
Come la tuba di Virgilio suona.*

& Malherbe l'a bien imité à la fin d'une Ode pour le Roi.

*Mais vû le nom que me donne  
Tout ce que ma lyre sonne.*

Ce dernier n'a pas écrit si bien dans un autre endroit ,

*Ce sera là que ma lyre  
Faisant un dernier effort ,  
Entreprendra de mieux dire  
Qu'un Cygne près de sa mort.*

parce que le propre du Cygne , à ce que l'on dit , est de chanter , & non pas de dire : & quoi que les Grecs employent indifferemment ἀδειν , & λέγειν ; que les Latins , les Italiens , & nos modernes se servent de l'un & de l'autre , à leur exemple , il est pourtant vrai qu'il n'y a que le menu peuple qui puisse dire , *Voilà un Luth qui dit bien.* Il a chanté d'un ton plus gravé & plus haut dans l'Ode au Roi allant châtier la Rebellion des Rochelois ;

*Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne ,*

*Soit que de tes bontez je la fasse parler.*

& peut-être que les délicats en seront d'accord. Je vous envoie *Myrrhe* pour vous

obeir : si les vers n'en font pas égaux par tout ; si ce Poëme n'est peut-être pas dans toutes les Regles ; j'ai quelque chose de meilleur à faire qu'à corriger les fureurs de ma jeunesse : & je prétends que la complaisance que j'ai pour vous , me tienne lieu de quelque mérite.

---

## M Y R R H E.

### *Poëme Heroïque.*

**L**E sang des Etrangers crioit déjà vengeance ,  
 Et sembloit accuser tous les Dieux d'impuissance ;  
 Ou d'une dangereuse & nuisible bonté  
 Qui souffre aveuglement jusqu'à l'impiété.  
 Quand Venus fut d'avis qu'une éternelle honte  
 Eclattât sur le front des Peuples d'Amathonte,  
 (reur,  
 Qui sur les Etrangers exerçoient leur fureur,  
 Voyoient fumer leur sang ; n'en avoient point d'horreur ;  
 Souilloient les lieux sacrez d'innocentes victimes,  
 Et sur tous les Autels ne portoient que des crimes.

Ces

Ces crimes en effet, eurent leur châtement,  
Et par un merveilleux & nouveau change-  
ment,  
Ces Peuples dont le cœur sembloit être in-  
sensible ;  
Dont chaque Sacrifice étoit un meurtre  
horrible ;  
Et qui de leurs Voisins devenoient les  
Bourreaux ,  
Furent bientôt après transformez en Tau-  
reaux.  
D'un si prompt changement leurs femmes  
étonnées  
N'osent en aprocher, plaignent leurs desti-  
nées ;  
Sollicitent les Dieux , conjurent leur bon-  
té  
De rendre à leurs maris , ce qu'ils leur ont  
ôté ;  
Reconnoissent enfin que leur sort deplo-  
rable ,  
Trouve même au besoin , Venus inexora-  
ble ;  
Qu'en eux le jugement ne sçauroit plus  
agir , (gir.  
Et qu'au lieu de parler, ils ne font que mu-  
Un Temple étoit alors au milieu d'A-  
mathonte ,  
Des Temples les plus beaux & l'honneur  
& la honte.

Le marbre avoit servi même à ses fonde-  
mens :

La richesse éclatloit en tous ses ornemens.  
L'or, le jaspe, l'argent, le Porphire &  
l'ivoire

Confondus avec art, en relevoient la gloire;  
Enrichissoient l'ouvrage ; & là de tous  
côtés

Mille petits Amours étoient representez,  
Qui sur des cœurs de bronze éprouvoient  
quelques fleches,

Dont presque tous les coups faisoient au-  
tant de brèches :

Ou qui de leurs flambeaux s'efforçoient  
d'échauffer

Les cœurs de qui leurs traits n'avoient pû  
triumpher.

Venus au fonds du Temple étoit repre-  
sentée

Sur un grand Char de nacre en triomphe  
portée.

La Conque étoit profonde ; & dedans &  
dehors

La Nature avoit mis ses plus riches tresors.  
Le feu, l'or, & l'azur sembloient être  
en querelle

A qui seroit mieux voir leur beauté natu-  
relle.

Sur ce grand char brillant, la molle volupté  
Sa fidèle Compagne étoit à son côté.

Des



Des pigeons attelés de qui le blanc plumage

Eût sur la nege même emporté l'avantage,  
Sembloient porter dans l'air ce beau Char  
trionphant,

Conduit sans aucun art par un aveugle enfant,

Qui fouloit à ses pieds, des Sceptres, des  
Houlettes,

Et qui ne respectoit ni Livres, ni Trompettes,

Pour témoigner par là, qu'il rangeoit sous  
ses loix,

Les Scavans, les Guerriers, les Bergers, &  
les Rois.

Ce fut à ce lieu saint fameux par ses miracles,

Et dont l'Antiquité reveroit les Oracles,

Que se prirent d'abord ces femmes en fureur ;

Qu'elles eurent depuis leur Déesse en horreur :

Et que l'ayant alors vainement réclamée,  
Cette rage en leurs cœurs devint plus enflammée.

Toutes vont à ce Temple ; & d'un commun accord,

Pour venger leurs maris font un dernier effort ;

Ne cherchent leur repos que dans les sacri-

Des Prêtres & du lieu rompent les privilèges :

Brisent tous les vaisseaux de nacre , de cristal ,

D'opales , de saphirs , d'agate, & de metal;

Profanent les Autels ; renversent la statuë;

La regardent sans crainte à leurs piés abatuë ;

Portent de tous côtez & la flamme & le fer:

Et comme de ce Temple elles font un Enfer ,

Par un prodigieux & detestable crime ,

A la fin leur Déesse y devient leur victime.

La flamme en monte au Ciel; & leur ressentiment

N'épargne de ce lieu faiste ni fondement.

Le plus puissant des Dieux pour les reduire en poudre ,

Prit trois fois dans ses mains un effroyable foudre.

Mais pour mieux signaler à la Posterité ,

Le juste châtiment de leur impieté:

Et pour rendre plus long ce châtiment extrême ,

Venus s'en reserva la vengeance elle-même.

Leur crime étoit encore & visible & recent ,

Quand Venus, par un coup aussi prompt que puissant ,

Pour

Pour être fatisfaite , & pleinement van-  
gée ,

Fit glisser dans leurs cœurs une amour en-  
ragée ;

Leur souffla dans le sang un horrible poison :

Qui ne laisse après lui ni repos, ni raison ;

Qui devore sans cesse , & dont l'ardeur est  
telle ,

Que la mort la plus rude est toujours  
moins cruelle.

Ces femmes sans pudeur , dès ce triste  
moment

Sortent de leurs maisons , courent aveugle-  
ment ;

Abandonnent leurs corps dans les Places  
publiques ,

Cherchent les Etrangers , pressent leurs  
Domestiques ,

Et se rendent sans choix à qui les veut ser-  
vir.

Mais il n'est rien enfin qui les puisse assou-  
vir.

Ce qui les satisfait, les force de se plaindre :

Leur amour est un feu que l'on ne peut  
éteindre.

Ce feu se renouvelle au milieu des plaisirs.

Toutes sortes d'objets irritent leurs desirs.

Et dans leur desespoir , ces femmes im-  
pudiques

Ont en quelque façon le sort des Hydro-  
piques,

Qui n'ont dans leurs tourmens ni relâche ,  
 ni paix ,  
 Qui brûlent d'une soif qui ne s'éteint ja-  
 mais ;  
 Qui traînent avec eux la cause de leurs pei-  
 nes ,  
 Et qui sont alterez au milieu des fontai-  
 nes.

Leur Roi Pygmalion dans un sensible  
 ennui  
 De ne pouvoir punir ce qu'il voit devant  
 lui ,  
 Se retire à l'écart , cherche la solitude ,  
 Borne tous ses emplois à celui de l'étude ;  
 Fuit les femmes, les hait pour leur der-  
 glement ,  
 Et tremble de la peur d'y penser seule-  
 ment.

Comme il entretenoit cette humeur soli-  
 taire ,  
 Et qu'il passoit par tout pour un grand sta-  
 tuaire ,  
 Il fait alors d'yvoire un amas curieux ,  
 Dont il forme une image à charmer tous  
 les yeux.

Mais il n'a pas plutôôt achevé cette image,  
 Qu'il benit son travail; qu'il aime son ou-  
 vrage ;  
 Qu'il soupire , qu'il brûle , & qu'en ce  
 nouveau mal

Il a peur nuit & jour de trouver un rival.

Il cede avec plaisir au tourment qui le  
presse ;

D'une si belle image il en fait sa maîtresse.

Il se jette à ses piés, il se plaint doucement,

Et lui rend les respects d'un véritable  
amant.

Il la tient quelquefois sous l'habit de l'Au-  
rore ;

L'accommode en Venus, ou la deguise en  
Flore ;

Et la pare à loisir de toutes les couleurs

Dont le Ciel au printems peut embellir les  
fleurs.

Mais quoi qu'en ces habits cette image  
soit belle,

Il aime beaucoup mieux sa beauté natu-  
relle ;

Et reconnoît enfin que toute sa beauté

Vient moins de ses habits que de sa nudité.

Il l'admire, il l'embrasse ; & comme il la  
void nuë,

Il n'a dans ses desirs aucune retenüë ;

Par mille chauds baisers il prouve son ar-  
deur,

Ne pense qu'aux moyens de vaincre sa  
froideur :

Couche, & dort avec elle ; & dans cette  
avanture

Il est ravi que l'Art surpasse la Nature.

Mais il se plaint pourtant de servir & d'aimer

Un chef-d'œuvre si beau qu'il ne peut enflammer ;

De soupirer en vain, de tenter l'impossible,

Et de ne reverer qu'un objet insensible.

Il connoît sa foiblesse, & meurt cent fois le jour

D'être sans esperance, & d'avoir tant d'amour.

Il invoque les Dieux, il fait des sacrifices ;

Il veut par ce moyen se les rendre propices ;

Et pour en meriter l'assistance & l'apuy

Il met tout à l'épreuve, & ne void rien pour lui.

Enfin persecuté de douleurs & de craintes,

Et lassé de former tant d'inutiles plaintes ;

Il s'adresse à Venus, lui consacre son cœur,

Tâche par mille vœux de gagner sa faveur,

Et quelque tems après regarde son ouvrage,

Pour rendre à sa beauté quelque secret hommage.

Mais comme il le regarde, il n'ose en approcher ;

Il s'éloigne à l'abord de ce qu'il veut toucher :

Et

Et dans l'étrange coup dont son ame est  
atteinte,

L'objet de son desir est celui de sa crainte.

La Déesse, en effet, pare un objet si beau  
De cartilages, d'os, de veines, & de peau,  
D'arteres, de tendons, de fibres, de mem-  
branes,

De nerfs, de ligamens, de muscles, & d'or-  
ganes.

Elle forme au dedans aussi bien qu'au de-  
hors,

Tout ce qui peut servir à composer un  
corps.

Le poumon se resserre, & commence à s'é-  
tendre

Et pour repousser l'air, & pour le mieux  
repandre.

Le cœur, comme la mer, qui par de longs  
ruisseaux

Fait écouler par tout, & revenir ses eaux,

Emeut, enfle, rougit les veines, les arteres,

Les arrose de sang, se les rend tributaires,

Et par un mouvement toujours continué,

Le reprend par les lieux qu'il l'a distribué.

Une vapeur de sang, une vive étincelle

Qu'éleve & qu'entretient la chaleur natu-  
relle,

Un instrument de l'ame, & de ses facultez,

S'engendre dans ce cœur, & court de tous  
côtés.

Cet esprit pur & prompt , cet atome de  
flamme ,

Echauffe cette masse, éclaire jusqu'à l'ame,  
Dont la Déesse acheve un si beau change-  
ment :

Et ce même prodige est fait en un mo-  
ment.

Par une merveilleuse & divine puissance,  
Cette femme raisonne au point de sa nais-  
sance ;

Regarde en un seul homme , & même à  
ses genoux ,

Son amant , & son Roi ; son pere , & son  
époux :

Rougit d'être ainsi nuë , & fait tout son  
possible

Ou pour ne le point voir, ou pour être in-  
visible.

Mais comme en cet état , la mere de l'A-  
mour

Lui fait voir son époux aussi-tôt que le  
jour :

Elle a peur d'être ingratte , & d'un hum-  
ble silence

Elle semble aprouver les soupirs qu'il élan-  
ce :

Elle en souffre l'ardeur , & les attouche-  
mens,

Et répond elle-même à ses embrassemens.

Ils partagent ainsi leur amoureux martire :

Et



Et ce fut de leur lit qu'on vid naître Cy-  
nire ,

Cynire époux ingrat , & pere infortuné  
D'un monstre incestueux presque aussitôt  
que né ,

De *Myrrhe* dont le Ciel fit une vagabon-  
de ,

Et dont le premier crime étonna tout le  
monde.

N'aprochez pas d'ici , vous de qui la  
vertu

Contre le moindre vice a toujours com-  
batu.

Fuyez de ce recit , Peres de qui les filles  
Font avec tant d'éclat l'honneur de vos fa-  
milles ;

Ou que son crime au moins que j'expose à  
vos yeux ,

Soit detesté de vous aussi bien que des  
Dieux.

Le beau fils de Venus ne veut point qu'on  
l'accuse

D'avoir nourri son feu , d'avoir conduit  
sa ruse.

Megere dans l'Enfer s'empara d'un tison  
Pour en rendre plus chaud ce funeste poi-  
son ,

Pour en brûler son cœur , pour en noircir  
sa gloire ,

Et pour en éclairer une action si noire.

Myr-

Si jamais cette amour peut être mutuelle ;  
 Et je n'aurai jamais à me plaindre du fort,  
 Pourvû qu'entre vos bras je reçoive la  
 mort.

Vôtre amour est le bien qui peut me satis-  
 faire,

Et les Dieux sçavent bien si je cherche à  
 vous plaire ;

Si d'autres que de vous je recevrai la loi ,  
 Si mon cœur est touché d'abord que je  
 vous voy ;

Si vous faites mes soins , si je vous confi-  
 dere ,

Et si fille jamais a tant aimé son pere.

Ne craignez donc plus rien , mon fort fera  
 trop doux ,

Si j'obtiens par vôtre ordre un mari com-  
 me vous.

Le Roi surpris alors , & ravi de l'enten-  
 dre ,

Aprouve son discours , mais sans y rien  
 comprendre ;

Reconnoit que sa fille a changé de couleur ;  
 Et sans en découvrir la honte , ou la dou-  
 leur ,

Croit qu'un Prince bientôt en fera sa con-  
 quête ,

Et qu'elle en a rougi par une crainte hon-  
 nête.

Le desespoir la tuë , & ce feu violent  
 N'en

N'en devient toutefois ni plus doux, ni plus lent.

Cette horrible fureur s'irrite par sa crainte,  
Et du fonds de son cœur fait sortir cette plainte.

Quel est l'étrange état où le sort me réduit!  
Si le bien que je cherche est le seul qui me nuit?

Si je forme un dessein que la Nature abhorre?

Si j'ai peur d'obtenir la grâce que j'implore?

Si mon crime à moi-même est un crime odieux?

Et s'il est detesté des hommes & des Dieux?

Mais pourquoi detester une telle aventure,  
Qui suit heureusement l'ordre de la Nature?

N'ai-je pas même appris qu'il est des Nations

Qui se laissent aller à ces affections?

Et qu'il est des climats où la loi naturelle  
Prouve qu'en celui-ci la coutume est cruelle;

Et permet que l'amour fasse voir sa douceur

Dans les embrassemens du frere & de la sœur?

Que la fille pretende aux caresses du Pere?  
Et

Et que le fils s'engage avec sa propre mere?  
 Cynire ne peut-il recevoir mon amour,  
 Parce que c'est de lui que j'ai reçu le jour?  
 Ne peut-il contenter mon amoureuse en-  
 vie,

Lui qui s'est fatistait en me donnant la vie?  
 Pour sortir de son lit, m'en dois-je ainsi  
 bannir?

Et le sang qui nous joint, nous doit-il  
 defunir?

Mais hélas ! tout me flatte, & tout me de-  
 fespere :

Je brûle pour Cyniré, & Cynire est mon  
 pere.

Myrrhe fremît d'horreur à ce nom seule-  
 ment :

Son corps en fut saisi d'un soudain trem-  
 blement :

Elle en perdit la voix : & son ame troublée  
 Fut d'horreur & d'amour tellement acca-  
 blée

Qu'il s'en falut bien peu que la fin de ses  
 jours

Ne suivît d'assez près celle de son discours.  
 Elle se reconnoit, & comme elle respire  
 Elle invoque les Dieux ; elle invoque Cy-  
 nire ;

S'anime, se retient, cherche à se contenter,  
 Voit sa perte en tremblant, & craint de l'é-  
 viter.

L'amour & la vertu qui combattent en  
elle,  
La font diversement heureuse, & crimi-  
nelle.

La vertu qui lui plaît, rappelle sa pudeur;  
L'amour en la flattant, irrite son ardeur :  
Et de deux ennemis son ame combattuë  
N'en sçauroit écouter aucun qui ne la tue.  
De même le vaisseau de deux vens agité,  
Tourne tantôt de l'un & de l'autre côté :  
Une vague l'enleve, une autre le ramene,  
Et chacune le pousse à sa perte prochaine.

Elle ceda pourtant, & voulut qu'à son  
tour

La Pudeur triomphât des forces de l'A-  
mour :

Et dés que sa raison fut un peu mieux re-  
mise,

O Ciel, dit-elle alors, quelle est mon en-  
treprise!

Quelle horrible Furie ai-je pû consulter!  
Et quel crime effroyable ai-je pû mediter!  
Comment pourrois-je voir ma fureur as-  
souvie?

L'objet de mon amour est l'auteur de ma  
vie,

Et quand il seroit même au rang de mes  
amans,

Quel fruit fortiroit-il de nos embrasse-  
mens?

Pour-

Pourrois-je devenir la femme de mon  
 pere ?

La sœur de mon enfant ? la mere de mon  
 frere ?

Quoi ! je connois ma perte , & j'y puis  
 consentir !

Et j'ose preferer le crime au repentir !

Ah ! puis qu'en ce malheur mon ame est  
 engagée

De suivre sans remords , cette amour enra-  
 gée ;

Il faut , il faut ceder à la rigueur du sort ,  
 Resister sans combattre , & vaincre par la  
 mort.

Reparer pour le moins , un crime par un  
 crime ,

Choisir le plus honnête , & le plus legiti-  
 me ;

Prêter ses mains au coup qui peut me se-  
 courir ,

Et prouver qu'on peut tout lors que l'on  
 peut mourir.

Pour achever plutôt une telle aventure ,

Elle s'ôte du corps une riche ceinture ,

L'acommode au lambris en ce triste mo-  
 ment ,

Et prepare avec art son crime & son tour-  
 ment.

La Nourrice éveillée à ses dernieres  
 plaintes ,

Se leve en même tems , pour rassurer ses  
craintes ;

Entend quelques soupirs ; cherche d'où  
vient ce bruit ;

Entre sans balancer où la voix la conduit ;

Voit Myrrhe en un état qu'elle a peine à  
comprendre ,

Et la surprend enfin comme elle s'alloit  
pendre.

La vieille épouvantée à ce triste appareil ,

Benit secrettement l'heure de son reveil ;

Arrache du lambris la ceinture mortelle ;

Embrasse les genoux de cette criminelle ;

L'oblige au nom des Dieux de ne lui rien  
celer ,

Et par ces mêmes Dieux la presse de par-  
ler ,

Elle croit voir d'abord d'où lui viennent  
ces larmes ;

Dit qu'elle a pour l'amour d'inévitables  
charmes ;

S'offre de pratiquer ce qu'elle a de secrets ,

Pour changer en plaisirs ses plus cuisants  
regrets ;

Tâche de l'éblouir par ce qu'elle en espere ,

Et rappelle en son cœur les bontez de son  
pere.

Myrrhe porte à ce nom les yeux de  
toutes parts ,

Et sur la vieille ensuite attache ses regards ;

Pourrois-je devenir la femme de mon pe-  
re ?

La sœur de mon enfant ? la mere de mon  
frere ?

Quoi ! je connois ma perte , & j'y puis  
consentir !

Et j'ose preferer le crime au repentir !

Ah ! puis qu'en ce malheur mon ame est  
engagée

De suivre sans remords , cette amour enra-  
gée ;

Il faut , il faut ceder à la rigueur du sort ,  
Resister sans combattre , & vaincre par la  
mort.

Reparer pour le moins , un crime par un  
crime ,

Choisir le plus honnête , & le plus legiti-  
me ;

Prêter ses mains au coup qui peut me se-  
courir ,

Et prouver qu'on peut tout lors que l'on  
peut mourir.

Pour achever plutôôt une telle avanture ,  
Elle s'ôte du corps une riche ceinture ,  
L'accommode au lambris en ce triste mo-  
ment ,

Et prepare avec art son crime & son tour-  
ment.

La Nourrice éveillée à ses dernieres  
plaintes ,



Se leve en même tems , pour rassurer ses  
craintes ;

Entend quelques soupirs ; cherche d'où  
vient ce bruit ;

Entre sans balancer où la voix la conduit ;

Voit Myrrhe en un état qu'elle a peine à  
comprendre ,

Et la surprend enfin comme elle s'alloit  
pendre.

La vieille épouvantée à ce triste appareil ,

Benit secrettement l'heure de son reveil ;

Arrache du lambris la ceinture mortelle ;

Embrasse les genoux de cette criminelle ;

L'oblige au nom des Dieux de ne lui rien  
celer ,

Et par ces mêmes Dieux la presse de par-  
ler ,

Elle croit voir d'abord d'où lui viennent  
ces larmes ;

Dit qu'elle a pour l'amour d'inévitables  
charmes ;

S'offre de pratiquer ce qu'elle a de secrets ,

Pour changer en plaisirs ses plus cuisants  
regrets ;

Tâche de l'éblouir par ce qu'elle en espere ,

Et rappelle en son cœur les bontez de son  
pere.

Myrrhe porte à ce nom les yeux de  
toutes parts ,

Et sur la vieille ensuite attache ses regards ;

Pousse un profond soupir ; & son silence  
même

Ne lui prouve que trop que sa peine est  
extrême ;

Que rien dans sa douleur ne la peut conso-  
ler ,

Et que le mal est grand quand il ne peut  
parler.

Dans cette extrémité sa fidèle nourrice

S'offre encore une fois de lui rendre ser-  
vice ;

Juge bien que l'Amour s'est rendu son  
vainqueur ,

Et que c'est en tyran qu'il regne dans son  
cœur.

Ouy , dit-elle , aprenez mon amour &  
mon crime.

L'Amour a fait de moi sa plus noire vic-  
time ;

Il m'engage en des fers dont je ne puis sor-  
tir ,

Et dont la seule mort me pourra garentir.

J'aime où je n'ose aimer ; & puis qu'il  
faut tout dire ,

J'aime . . . . Myrhe achevoit ou mon pere ,  
ou Cynire ;

Quand cette malheureuse eut honte de  
nommer

Celui de qui les yeux avoient pû l'en-  
flammer ;

Qu'elle

Qu'elle même pallit au recit de sa rage ,  
De sa robbe & des mains se couvrit le vi-  
sage ;

Et dit qu'enfin sa mere avoit un fort bien  
doux ,

D'avoir reçu des Dieux Cynire pour  
époux.

Ce fut assez pour elle ; & la vieille éton-  
née ,

D'elle même au besoin se vid abandonnée.

Elle revint pourtant , & s'efforça depuis ,

De regler son esprit, de flatter ses ennuis ;

D'étouffer cette amour ; & de lui faire  
croire

Que le Tems l'ôteroit enfin de sa memoire :

Myrrhe qui se défie & du tems, & du sort,  
Lui demande sans cesse , ou son pere , ou la  
mort ;

La conjure à longs cris de soulager son  
ame ,

Mais de la soulager en aprouvant sa flamme :

Et menage si bien sa premiere amitié ,

Que par une effroyable & maudite pitié ,

Après mille refus, la vieille lui proteste

Qu'elle prenoit déjà tout le soin de l'in-  
ceste.

C'étoit dans la saison que la blonde Ce-  
rès

De ses dons les plus beaux enrichit les gue-  
rets :

Que par quelques presens, aux pieds de son  
image

Les Dames dans son Temple alloient lui  
rendre hommage.

Là toutes d'une suite offroient en habit  
blanc ,

Les premices des fruits qui sortoient de  
son flanc :

Et les maris laissoient leurs compagnes  
fidèles

Durant neuf jours entiers sans dormir avec  
elles ;

Pour les faire servir cette Divinité,

Avec plus de respect & plus de pureté.

Comme elle recevoit leurs fruits & leur  
requête ,

Et que la Reine étoit de cette belle fête ,

Cynire dormoit seul : Ce fut alors aussi

Que Myrre à le tromper mit son plus  
grand souci ,

Et que sa trop crédule & fidele nourrice

Lui rendit au besoin cet horrible service.

Elle attend en effet un superbe festin ,

En voit sortir le Roi plus qu'échauffé du  
vin ;

Se glisse dans sa chambre ; & lui dit qu'une  
fille

( mille,

D'un port majestueux , d'une illustre fa-

De

De même âge què Myrrhe , & de même  
hauteur ,

Brûloit d'un feu secret dont il étoit l'au-  
teur ;

Qu'il l'aura dans son lit , qu'il en fera le  
maître ,

Mais qu'elle en veut sortir sans se faire  
connoître.

Le Roi déjà pressé du desir de l'avoir  
S'engage de l'aimer , & même sans la voir ;

Lui jure qu'en ce point il lui fera fidèle :

Et la Nourice à Myrrhe en porte la nou-  
velle , ( leur ;

Qui ne put l'écouter sans changer de cou-

Qui soupira d'abord , qui plaignit son  
malheur ;

Qui témoigna pourtant qu'elle étoit sa-  
tisfaite ,

Mais qui ne pût sentir qu'une joye impar-  
faite.

Il étoit déjà tard , lors que Myrrhe for-  
tit ,

Et qu'à cette action la vieille consentit.

La Lune qui connut & son crime & sa pei-  
ne ,

Ne monta cette nuit que sur un char d'é-  
beine ;

Hâta de ses chevaux le pas si diligent ;

Cacha de cent broüillards son visage d'ar-  
gent ;

N'environna tout l'air que d'effroyables  
voiles,

Dont la noire épaisseur monta jusqu'aux  
étoiles ;

Mit la Nature en deuil par cette obscurité,  
Et voulut qu'on l'aprît à la posterité.

La Vierge en même tems se voila le visage ;  
Et le Chien même ailleurs en augmenta sa

rage.

Pour achever encore une si noire nuit ,

Borée en cent endroits éclatta par son  
bruit ,

Secondé tristement de quelques cris fune-  
bres ,

Que pouffoient les Hiboux au travers des  
ténébres.

L'enfer en eut horreur ; tout le Ciel s'en  
troubla ;

La Mer en fut émûë , & la Terre en trem-  
bla.

Cependant Myrrhe suit la vieille qui la  
guide ,

Aime & plaint son malheur , marche d'un  
pas timide ;

Reflechit sur son crime, en craint le châti-  
ment ,

Et sent par tout son corps courir un trem-  
blement.

Elle entre dans la chambre où l'attendoit  
Cynire ;

Elle

Elle en trouve le lit ; mais elle s'en retire ;  
Et dans l'horreur qu'elle eut de son crime  
prochain,

Cette desespérée en détournoit la main.

Si dans le même tems son infame nourrice  
N'eût point tout entrepris pour en être  
complice ;

Et si pour confirmer sa promesse & sa foi,  
Elle ne l'eût point mise entre les bras du  
Roi.

Ce fut en cet état que sa nouvelle amante  
Fut mise dans son lit interdite & trem-  
blante ;

Et que du nom de fille il voulut l'hono-  
rer,

Pour marquer sa jeunesse , & pour la rassu-  
rer ;

Et qu'en contrefaisant une voix étrangere,  
Elle lui répondit , & l'apella son pere.

Comme s'ils eussent dû par cette liberté  
Ajouter le mépris à leur impiété ;

De cette image seule occuper leur me-  
moire

Et rendre par ces noms leur action plus  
noire.

Myrrhe bruloit sans cesse , & dès la fin  
du jour ,

Alloit trouver au lit l'objet de son amour ;  
Quand le huitième soir le malheureux Cy-  
nire

Jaloux & satisfait de son propre martire ,  
 Se fait secretement apporter un flambeau  
 Pour connoître l'objet qu'on lui faisoit si  
 beau.

Il s'échappe du lit ; & comme il confi-  
 dere ( re :  
 Sa nouvelle maîtresse , il s'en trouve le pe-  
 Il voit son desespoir , & n'y croit qu'à de-  
 mi ;

Il ignore s'il veille , ou s'il est endormi.  
 Mais comme à ses dépens son ame est dé-  
 trompée ,

Il soupire , il s'écrie , il court à son épée ,  
 Pour égorger sans honte , & sans l'aide  
 d'autrui ,

Un monstre dont il fit sa gloire & son  
 apuy.

La fille dans sa peur se sauve en diligence,  
 Par une prompte fuite échappe à sa ven-  
 geance ,

Et ne laisse après elle à la suite du Roi ,  
 Que la Haine, l'Horreur, la Vengeance, &  
 l'Effroy.

Myrrhe avec ses remords , comme une  
 vagabonde ,

Courut presque depuis dans tous les lieux  
 du monde.

On la vid en Sabée , & la fin de ses jours  
 Ne pût pas de ses pleurs interrompre le  
 cours.



Ce fut là toutefois que cette infortunée  
Dont le Ciel eut pitié, finit sa destinée ;  
Qu'elle vid & cesser & durer son tour-  
ment ;  
Qu'elle implora pour grace un nouveau  
châtiment ;  
Et qu'elle obtint des Dieux une faveur  
derniere ,  
Et par son repentir , & par cette priere ;

*Juges sages & souverains  
Qui tenez toujours dans vos mains,  
Cette belle & juste balance  
Qui marque de tous les Humains  
Ou la peine ou la recompense.  
Seul & dernier espoir d'un esprit affligé  
Qui l'avez soulagé  
Quand même il s'attendoit d'être vôtre vi-  
ctime ,  
Dieux qui sçavez pour nous en pitié con-  
vertir  
Vôtre colere legitime ,  
Ayant eu des yeux pour le crime ,  
Ayez en pour le repentir.  
Je ne me sers pas toutefois  
De ma foible & timide voix  
Pour retarder vôtre vengeance ,  
Ni pour vous demander le choix  
De ma mort, ou de ma souffrance.  
Vôtre insigne bonté ne me peut secourir ,*

*Quand je devois mourir ,  
Il n'est point de repos dont le sort ne me pri-  
ve.*

*Qui peut souffrir en paix, & mon ombre, &  
mon corps ,*

*La terre ? ou l'infemale rive ?  
Si je me sens , quoi qu'il arrive ,  
L'horreur des vivans & des morts.*

*Si la pitié qui regne en vous ,  
Modere donc vôtre courroux  
Qui me suit, & qui m'épouvante ;  
Dieux ! je vous demande à genoux,  
De n'être morte , ni vivante.*

Myrrhe autant qu'elle peut , s'efforce d'a-  
chever ,

Et ne sent de vigueur que pour se relever.  
Son esprit s'affoiblit , sa voix meurt dans  
sa bouche,

Et les Dieux sont touchez du regret qui la  
touche.

Ses piez prennent racine en cet heureux  
moment,

Et d'un arbre inconnu font le commen-  
cement.

Elle perd tout d'un coup ses beautez na-  
turelles ,

Et les bras qu'elle étend font des branches  
nouvelles.

Elle

Elle trouve ses doigts en rameaux trans-  
formez ,

Insensibles par tout, mais par tout animez.  
Son sang devient un suc ; & par lui, la Na-  
ture

A cet arbre nouveau fournit de nourriture,  
En lui communiquant par de secrets res-  
forts

La vertu dont le sang fait vivre tous les  
corps.

Ses os forment d'un tronc la grosseur & la  
force ;

De sa peau delicate, il s'en fait une écorce.  
L'estomach en reçoit le même change-  
ment ,

Et le bois jusqu'au cou gagne insensible-  
ment.

Myrrhe le considere à mesure qu'il mon-  
te ;

Et s'enfonce dedans pour y cacher sa hon-  
te ,

( venir  
Et pour y mieux pleurer un crime , à l'a-  
Que la Terre & le Ciel ne pouvoient trop  
punir.

Quoi que Myrrhe en effet en perdant la  
lumiere ,

Perdit le sentiment , & sa forme premiere ;  
Elle ne perdit point cette secrette horreur  
Que son étrange crime avoit mis en son  
cœur :

Des pleurs qu'on voit répandre à cette mi-  
serable ,  
Il s'en fait tous les jours une gomme ad-  
mirable ,  
Qu'on nomme encore MYRRHE, &  
dont les Immortels  
Souffrent que les Humains parfument  
leurs Autels.

---

*A Monsieur le Fevre.*

**V**ous avez bien crû, Monsieur, que nô-  
tre Malherbe avoit écrit infailible-  
ment ,

*Et rangé l'Insolence aux piez de la Rai-  
son.*

au lieu que dans la plûpart des Editions il  
y a ,

*Et rangé l'Innocence aux piez de la Rai-  
son.*

parce que l'*Innocence* dit le contraire de ce  
qu'il veut dire : & Mr. Peliffon l'a re-  
marqué dans son Histoire de l'Academie.  
Ce n'est pas sans doute la premiere fois  
que les Copistes & les Imprimeurs ont  
embarrassé les Grammairiens : & vous  
sçavez que le changement ou la transposi-  
tion

tion d'une seule lettre , peut rompre le sens, l'ordre & la beauté d'un discours : qu'une virgule hors de sa place , peut faire souvent la même chose. Vous l'avez heureusement justifié dans vos lettres belles & sçavantes ; & je vais encore le confirmer par deux exemples , qui pourroient bien avoir échappé à vôtre critique. Le premier est de Petrone, *protracto vasculo tam rudi, hoc, inquit, cras in promulsi- de libidinis nostræ militabit.* Le verbe *militare* avec le nom *Vasculum*, ne sçau- roit être du goût des Rheteurs : & vous m'entendez à demi mot, de sorte que pour lui donner un bon sens , comme je le croy, on doit restituer, *mihî, ou mî litabit ; il m'en fera un sacrifice* : & je ne veux pas appuyer sur ce passage qui n'est pas honnête. L'autre, est de Petrarque, & le voici.

*Voi, ch' ascoltate in rime sparse il suono  
Di quei sospiri, ond'io nutriva il core  
In su'l mio giovenil errore  
Quand'era in parte, altr'huom di quel  
ch'i sono.*

*Del vario stile in ch'io piango, e raggiono  
Fra le vane speranze, e'l van dolore  
Ove sia chi per prova intenda amore,  
Spero trovar pietà, non che perdono.*

J'ai lû sur le vers de ce premier Sonnet de Petrarque, tout ce qu'ont dit les Commentateurs. J'ai vû trois leçons sur ce sujet, & je n'ai vû que des bagatelles, car qui pourroit jamais accorder cette monstrueuse correction, *Voi ch'ascoltate, spero trovar pietà*. Ce que je n'ai pû trouver dans les livres, je l'ai trouvé dans les conversations que j'ai euës à Rome avec Mr. Colomera, qui m'a dit souvent que dans la Bibliotheque des R. P. Jesuites de la même ville, & il avoit été assez longtems de leur Compagnie, il y avoit un fort ancien manuscrit dans lequel il avoit lû, & avoit fait lire à beaucoup de gens,

*Poi ch'ascoltate, &c.*

*Spero trovar pietà, &c.*

Il n'y a personne qui après cela n'entende Petrarque: & si vous demandez comment le *Voi ch'ascoltate* s'est rencontré en tant de copies, je n'ai qu'à vous dire ce que vous autres sçavans ne cessez jamais de repeter, Qu'une seule faute a donné lieu à toutes les autres. Ceux qui ont lû les anciens manuscrits, ont pû remarquer que les premières lettres des Chapitres, des Elegies, des Sonnets, &c. étoient ordinairement laissées en blanc, ou pour être enluminées,

nées, ou enrichies de quelque ornement :  
Que ceux qui achettoient ces manuscrits,  
substitutoient souvent des lettres à d'au-  
ties, sans y prendre garde. J'ai des édi-  
tions d'Alde Manuce où cette première  
lettre n'est jamais marquée. Vous en  
avez aussi bien que moi ; & il n'en faut pas  
davantage pour vous, Monsieur, qui êtes  
plus sçavant que je ne le suis sur ces ma-  
tieres. Mon étonnement est que le Tas-  
son qui a fait de très-belles Observations  
sur Petrarque n'ait point fait celle dont je  
viens de vous parler : & comme il a repris  
souvent cet Auteur, un grand admirateur  
de Petrarque ne pût souffrir cette hardies-  
se ; & fut lui-même assez hardi pour écri-  
re contre un homme qui étoit d'une mer-  
veilleuse reputation en Italie. Voici les  
Sonnets de l'un & de l'autre.

Del Padre Lino d'Imola contro  
Alessandro Tassoni.

S O N E T T O.

**U**N cassin d'ignoranza , un pozzo, un'  
arca

*Di van'ambition, dunque presume  
Con temerario ardir spengere il lume  
Del Poetar Toscan il gran Petrarca ?  
Di quel spirto Divin , di quel Monarca  
Ch'è*

*Ch'è di sublim' ingegno Idolo e Nume ;  
 Osa indegno scrittor d'empio volume  
 L'alta fama oscurar di merto carca !  
 Del bel cantar che in amoroso stile  
 Lodò beltà celeste , il cui valore  
 Si noma di Stupor da Battro à Tile ,  
 Potr' d'invida lingua un detrattore  
 Della Città del Pottà anima vile  
 Torre al Sol de Poeti , il suo splendore.*

**Risposta del Tassoni à Frà Lino  
 animal bigio incapestrato.**

**D** *Unque un Scannapidocchi, e Patriarca  
 De gl'asini da basto, anch'ei presume  
 Con la sua Musa succida d'untume  
 Di far l'Archimandrita del Petrarca ?  
 Cigno orecchiuto, bestia della Marca,  
 S'io posso haver di te notizia, e lume,  
 Ti farò ben mutar faccia e costume  
 Con una trippa di sua merce carca.  
 Un tuo pari nutrito in un porcile  
 Senza stil di creanza, e senz'honore  
 Merta d'esser chiamato anima vile.  
 Io vivo della Cortè allo splendore,  
 Tu ti ricoverasti al Campanile  
 Per esser un poltron, un mangiatore;  
 E ti fù per errore,  
 Da un ignorante quel capestro avvinto  
 Ch'al collo, e non al cul andava cinto.*

Com-



Comme du tems de Mr. Coeffeteau, on disoit *reverence*, pour *veneration*, aprouveriez-vous que l'on eût écrit en ce tems-là ? *Je ne lui ai jamais fait la reverence, depuis que j'ai sçû qu'il n'en avoit point pour les Saints. Il est devot, à ce que l'on dit, tous les matins, il entend la Messe. Il ne manque point tous les soirs d'aller au Salut; mais il est si orgueilleux qu'il le rend toujours de mauvaise grace à ceux qui lui ôtent le chapeau. Le Roi lui a donné l'Ordre du Saint Esprit; & en même tems celui d'aller commander l'Armée de Flandres. La delicatesse des Italiens est-elle plus grande? quand ils disent, ou qu'ils écrivent, Forze che la Fortuna mi darà quella di servir V. S. Vous me direz que toutes ces fautes sont inexcusables. Mais que direz-vous de ce qu'a écrit un de vos amis, & de ce qu'écrivent encore de fort bons Auteurs? Je vous rends de très-humbles graces de toutes celles que vous me faites. Faire des graces, c'est faire du bien: & rendre graces, c'est faire des remerciemens. Ainsi, lors qu'on dit, je vous rends graces de celles que vous me faites; on donne à graces la même signification: & dans ce jeu de mots, la pensée est fausse, & ce n'est pas ce que l'on veut dire. Je vous fis cette remarque, il y a deux*

deux ans; & vous la trouvâtes si juste & si belle, que vous avouâtes que jamais personne ne l'avoit faite avant moi. Si quelqu'un s'en est servi depuis ce tems-là, il m'a fait honneur. Un Maréchal de France a écrit dans le Journal de sa vie : *Le Mercredi 19. les Deputez se vindrent mettre à genoux devant le Roi, au nom desquels Mr. de Colonges parla, & ayant demandé pardon de leur rebellion passée rendirent graces au Roi de celle qu'il leur faisoit de leur donner la paix avec la confirmation de leurs Edits.* C'est à la page 372. & 373. du 2. Volume de l'édition de Hollande. L'Auteur de la dernière version de Joseph n'étoit pas plus scrupuleux, quand il faisoit parler Abigaïl à David, *Je vous conjure de nous pardonner à tous deux, & le sujet que vous aurez de rendre graces à Dieu de celle qu'il vous fera de n'avoir point trempé vos mains dans le sang.* Voiture n'avoit pas fait ces réflexions, quand il écrivoit à Mademoiselle de Ramboüillet, *Puis que l'honneur que vous me faites de m'aimer est la première considération qui m'a donné quelque part en ses bonnes graces, je vous supplie très-humblement, Mademoiselle, de m'aider à lui rendre celles que je lui dois, &c.* Dans une lettre à Monsieur de Chaudbonne :

bonne : Je pense , Monsieur , que vous me croirez , & que vous vous persuaderez aisément qu'un homme à qui vous avez fait tant de biens , & à qui vous en avez enseigné encore davantage ne peut manquer d'en avoir le ressentiment qu'il doit. Dans une autre qui est la treizième de ses Lettres Nouvelles , Pour ce qui est de Monsieur de Pyloreus , je vous répons de son affection ; & je suis assuré qu'il sera bien aise d'avoir moyen de faire du bien à une personne en qui il croit qu'il y en a un peu.

Mais que dirons-nous de Cicéron qui a écrit ? *De benevolentia autem quam quisque habeat erga nos , primum illud est in officio , ut ei plurimum tribuamus à quo plurimum diligimur : sed benevolentiam non adolescentulorum more , ardore quodam amoris , sed stabilitate potius , & constantia judicemus. Sin erunt merita ut non ineunda sed referenda sit gratia , major quidem cura adhibenda est. Ici, Gratiam inire , c'est gagner l'amitié , ou les bonnes grâces de quelqu'un ; referre gratiam , c'est proprement , rendre la pareille : & la signification différente de gratia est marquée par les deux verbes , inire & referre , comme la différence de grâces est marquée par faire & rendre. Tout ce qu'on peut dire , c'est que Cicéron avec ceux de son*

fie-

siecle, s'est expliqué comme il lui a plû : qu'il ne dit pas ce que lui fait dire son traducteur, *Que si l'on veut faire du bien à quelqu'un non pas à cause de son merite : mais sa pensée est que si l'on a obligation à quelqu'un, car c'est ce que signifie ici merita, & qu'on ait aquis son amitié. il faut avoir aussi plus de soin de reconnoître les graces qu'on en a reçues.* Selon ma remarque, vous voyez bien que cette construction est monstrueuse, *Quand on a gagné les bonnes graces de quelqu'un, & qu'il nous en fait, il faut avoir soin de les lui rendre.*

Pour vous rendre compte de mon dernier doute, il faut transcrire la stance entière.

*De leur mollesse letargique  
Le Discord sortant des Enfers,  
Des maux que nous avons soufferts.  
Nous ourdit la toile tragique.  
La justice n'ent plus de poids,  
L'impunité chassa les Loix ;  
Et le taon des Guerres Civiles  
Piqua les ames des mechans,  
Qui firent avoir à nos villes  
La face déserte des champs.*

Vous avez lû ce qu'a écrit Cunæus sur ce vers du troisième Livre des Dyonyssi-ques de Nonnus,

ὁμοσόγω δὲ μενοινῆ  
 Δικθαίνειν θρεπῆται γονὴν κἀφίζεν  
 ἀγοσῶ.

& sçavez encore que Demetrius veut comme Aristote, que l'on observe une juste proportion entre l'idée que nous nous formons des choses, & les choses memes: que nous disions simplement, les choses simples & petites; & noblement celles qui sont grandes: Τὰ μὲν μικρὰ, μικρῶς, τὰ μέγιστα δὲ μεγάλως: & il condamne Theopompe de Chio pour en avoir usé d'une autre maniere. C'est sur cette loi, comme l'a remarqué Victorius dans ses Commentaires sur ce Rheteur, que certains Critiques ont fait le procès au Dante pour avoir nommé le Soleil, *la lampe du monde*, parce qu'une lampe est quelque chose de trop sale & de trop petit pour le Soleil qui n'est que lumiere, & qui est environ quatre cens trente quatre fois plus grand que la terre. Tomaso Stigliani pour ce sujet même, s'est moqué de ce vers de l'Adone,

*Dal Cielo onde esce il gran fanal di Delo.*

Sapricio Sapricci, Nicolao Villani, sous le nom de Fagiano, approuve la critique du

du Stigliani : & le dernier dit , *Fanal di Delo farà pigliato da chi che sia , per lo vero Lanternone di quell' Isola*. Mais je reviens à Demetrius qui trouve mauvais qu'Homere ayant à décrire la querelle & l'effroyable combat des Dieux , ait dit *que toute la Terre en trembla , & que tout le Ciel fit entendre un bruit pareil à celui d'une Trompette*. Après cet horrible tremblement de terre , ce bruit de trompette est trop petit pour le Ciel : & ce n'est pas agrandir les choses , ni les éгалer ; c'est les diminuer , & les affoiblir. C'est nous dire que le bruit du Ciel ne fut pas fort grand ; & quoi qu'Eustathe & Victorius puissent alleguer ; ce n'est pas vrai-semblablement ce qu'Homere avoit dessein de nous faire croire.

Theopompe ; dans la Descente du Roi de Perse en Egypte , dit qu'il n'y eut ni Ville , ni Peuple en Asie , qui n'envoyât au Roi des Ambassadeurs. Qu'il fut regalé de tout ce que l'art & la nature pouvoient fournir de plus précieux en ce pays-là. Que parmi les riches présens qu'on lui fit , il y eut des tapis rares , des vestes superbes ; des tentes dorées ; des lits magnifiques ; des vases d'or & d'argent , ou garnis de pierres , ou travaillez avec une industrie merveilleuse. Un  
nom-

nombre incroyable de bêtes de charge; d'autres destinées pour les sacrifices; des boisseaux de tout ce qui pouvoit contenir le goût; des armoires, des sacs, une quantité de viandes salées, &c. Longin remarque dans son *Traité du Sublime*, que ces viandes salées, ces boisseaux, ces sacs, & ces papiers developpez ne peuvent faire qu'un mauvais effet parmi tant de choses inestimables; parmi tant de vases d'or & d'argent: Que ces derniers mots pour être trop bas, gâtent le reste qui est admirable; & que l'Historien est tombé dans le même endroit où il devoit le plus s'élever.

Cela supposé, le commencement de la stance de Malherbe est grand & beau. Mais après avoir écrit, que la Discorde sortit des Enfers: Que la Justice n'eut plus de force, ni de pouvoir: Que l'impunité des crimes rendit les Loix inutiles; il devoit conclurre selon sa pensée, *Que le Demon des Guerres Civiles s'empara de l'ame des mechans.* Commencer par la Discorde qui sort des Enfers, par la Justice bannie, par toutes les Loix violées, & non pas *chassées*, car on ne dit point *chasser les Loix*, c'est mal finir, que de finir par une mouche. L'image de ce *Taon*, & le *Taon des Guerres Civiles*, est trop petite pour celles qui la précédent,

&

& l'est encore pour cette autre qui la fuit ,  
& qui nous represente des Villes aussi de-  
fertes que la campagne. C'est à peu près,  
le *parturient Montes* d'Horace, & le

*Desinit in piscem mulier formosa superne.*

du même Poëte , ou *in pristinis* selon la  
conjecture de Gronovius.

Je vous envoie mes Remarques sur cel-  
les de Vaugelas , & je les croy sûres , si  
on les examine par la Grammaire , par  
l'autorité des bons Ecrivains , & par l'U-  
sage. Mais ce qui peut être aujourd'hui  
reçu , peut ne l'être pas dans vingt ou  
trente ans : & d'ailleurs , je ne suis pas  
trop persuadé que les quarante hommes  
qui travaillent au Dictionnaire que l'on  
attend depuis si long-tems , imposent des  
loix à cinquante mille , & à une infinité  
de Dames qui écrivent bien sans Diction-  
naire. Pourroit-on bien fixer la Langue  
d'un Peuple qui nomme une espece de jar-  
gon , les Expressions du Regne de Henri  
Troisième ? Qui fait son occupation &  
son plaisir de changer de mode , dans ses  
ameublemens , dans ses habits , & dans ses  
ragouts ? & qui regarde , comme ridicule,  
tout ce qui n'a point l'air & la grace de la  
nouveauté ?



*A Monsieur Dacier.*

Vous ne pouviez mieux rendre l'*Atrox*  
d'Horace, que par *inflexible*,

*Et cuncta terrarum subacta*

*Præter atrocem animum Catonis.*

Le *magnanime* des Commentaires est trop étendu ; & nôtre *fier* ne remplit pas toute l'idée du mot Latin. Vous avez, Monsieur, expliqué Horace par Horace même : & comme il a dit en quelque endroit,

*Si metit Orcus*

*Grandia cum parvis non exorabilis auro.*

qu'on ne peut fléchir par les presens, il est certain que Caton ne pût être flechi ni par les raisons ni par les prieres de ses amis. *Inflexible* signifie ici tout ce qu'*atrox* peut signifier ; & fait connoître à ceux qui ont lû la vie de Caton, la fermeté de son cœur, par la maniere dont il soutint contre Cesar, les intérêts de la République, & par la maniere dont il mourut pour ne point survivre à sa liberté. A la verité, *atrox* est nouveau en cet endroit : & je ne croy pas qu'avant le siecle d'Auguste il y ait eu jamais un Auteur Latin qui l'ait

employé dans le sens d'Horace. Mais cette épithète pour être nouvelle , n'en est pas moins belle : & l'on pourroit mettre cette hardiesse au nombre de celles que lui reproche Quintilien , & qu'il ne laisse pas de nommer *Heureuses*.

Vous m'avez fait un fort grand plaisir de remarquer sur *l'Ode* du troisième livre,

*Si fractus illabatur orbis  
Impavidum ferient ruinae.*

que *ferient* vous semble trop foible pour un homme juste & resolu ; que les seditions du peuple , les Orages de la mer , les coups de foudre ne sont pas capables d'ébranler , & qui verroit sans émotion la chute du Ciel dont il seroit prêt d'être accablé. Jugez si Malherbe a mieux réussi quand il a écrit parlant des Titans ,

*Ces colosses d'orgueil furent tous mis en  
poudre ,  
Et tout couverts des monts qu'ils avoient  
arrachez ;  
Phlegre qui les reçut , put encore la foudre  
Dont ils furent touchez.*

Après avoir dit , qu'ils furent tous mis en poussière , *toucher* diminuë l'idée qu'il nous donne de leur chatiment.

Voici

Voici un passage qui n'est peut-être pas si aisé qu'on se l'imagine, & je vous prie de l'examiner.

*Nam si quid in Flacco viri est,  
Non feret assiduas potiori te dare noctes,  
Et quæret iratus parem.  
Nec semel offensæ cedit constantia formæ,  
Si certus intravit dolor.*

Voici le sens : *Après les Sermons solennels que vous m'aviez faits de m'aimer toujours, je ne serai jamais assez lâche pour souffrir qu'un autre jouisse de cette promesse, & que vous fassiez beaucoup moins d'état de moi, que de mon rival. Dans ma colere je chercherai une autre maîtresse qui m'aimera de la maniere que je l'aimerai : & si j'en ai véritablement de la douleur, vôtre beauté, pour m'avoir trahi une seule fois, ne l'emportera point sur la resolution que j'aurai prise de ne vous plus voir. Horace dit, Dans ma colere je chercherai une autre maîtresse. Peut-il ajouter ? & si j'en ai véritablement de la douleur : comme s'il ne marquoit pas qu'il en aura de la douleur, après avoir dit, que dans sa colere, & dans le ressentiment qu'il aura de l'infidelité de sa maîtresse, il ne manquera pas d'en chercher*

une autre qui l'aimera. Diriez-vous ?  
*Si je sçai que vous m'avez été infidèle , je vous changerai dans ma colère , & si vôtre infidélité me touche , quelque belle que vous puissiez être , je ne reviendrai jamais à vous , &c.* Ce langage n'est pas sans doute , celui d'un galant ; & moins encore celui d'Horace, qui n'est pas trop sujet aux redites , & qui serre autant qu'il peut toutes ses pensées. Il me semble donc que les interpretes qui ont vû qu'ici *offensæ* étoit dans une signification active , n'ont pas pris garde que *si certus intravit dolor* , ne regarde point Horace , mais Néere ; & qu'il falloit expliquer le *si* , par *etsi* , *etiamsi* , &c. de cette maniere : *Il étoit nuit , quand vous me juriez solennellement , que vôtre amour seroit éternelle , &c. Si mon rival est , comme on le dit , plus heureux que moi , je ne serai ni assez lâche , ni assez patient pour le souffrir. Dans le ressentiment que j'en aurai , je chercherai une autre maîtresse qui me sera plus fidelle que vous ne l'êtes ; & dans la résolution que j'aurai prise de ne vous aimer de toute ma vie , quand vous m'aurez une fois trahi , n'attendez pas que je revienne jamais à vous , quelque belle que vous puissiez être , & quelque repentir que vous ayez d'avoir manqué à vôtre promesse.*

se. C'est un avis , & une menace : & l'explication est si naturelle , que le bon sens y mene tout droit.

Pour l'expression ,

*Quamvis Pontica Pinus  
Silvæ filia nobilis.*

je la regarde comme un Hebraïsme : & je vous le dis , quand vous m'en parlâtes. Rien n'est plus commun dans l'Écriture que les *Enfans de la chair , du siècle , du monde , de perdition , de mensonge , de tenebres , &c.* Les Rabbins ont nommé les Villages , les *enfans des Villes* ; les fleches , les *filles de l'arc* ; le blé , le *fil de la grange* ; la prunelle , la *fille de l'œil* ; les étincelles , les *filles du charbon* ; une terre grasse , la *fille de l'huile* , l'Echo , la *fille de la voix* , un peu mieux que les Grecs & les Latins qui l'ont nommée la *fille de l'air*. Je croy même avoir lû autrefois dans Philon Juif , que la parole étoit la *fille de la pensée*. Ces manieres de parler sont très-frequentes dans les livres des Orientaux : & les Arabes pour faire connoître qu'un fils a dégénéré de son pere , disent , *Que le vinaigre est le fils du vin*. C'est à leur imitation , si je ne me trompe , que Pindare a nommé le vin , le *fil*

de la vigne ; le jour , le fils du Soleil ; que la Rosée est dans Alcman , la fille de l'air & de la Lune ; & que dans Varron , les vents froids , sont les fils du Septentrion. Vous vous souvenez , Monsieur , de l'*amphora Muria* de Martial ,

*Antipolitani , fateor , sum filia Thymni.*

& il n'est pas étonnant qu'il ait nommé une Saumure , la fille du Thon ; lui qui apelle une Saucisse , fille de Truye.

*Filia Poycena venio Lucanica Porca.*

Toutes ces expressions sont originaires du Levant où l'on a dit , le fils de l'Homme , pour l'Homme ; le fils de la Campagne , pour un Campagnard ; le fils du Desert , pour un Solitaire. J'ai même oublié que les Rabbins , nomment les branches , les filles des arbres. C'est sur le même pié qu'Horace a nommé le Pin , le fils d'une forêt , pour le Pin d'une forêt : & vous ne pouvez avoir oublié qu'Aristophane nomme les Grenouïlles *Λιμναῖα κρυῶν πέπλα*. Mais comment ne vous êtes vous point souvenu de la remarque de Meursius sur le 24. vers du Poëme de Lycophron ?

*Πελαργοχρῶπις αἰ φαλακρῶν κόρα.*

*ele-*

*eleganter admodum naves à Phalacriæ arboribus fabricatas Φαλακραιας κώρας appellat, quod Horatius imitatus*

*Quamvis Pontica Pinus  
Silvæ filia nobilis.*

*atque eum Cælius Firmianus Symphosius in ænigmate de navi, quod ita interpretandum, & emendandum.*

*Longa feror velox, frondosæ filia silvæ.  
nam ante malè,*

*Longa feror velox, formosæ filia silvæ.*

*& in ænigmate veteris Poetæ Græci*

*Υλογενής, ἀνάκωνθ, ἀνάματ,  
ὕγροκέλευθ.*

*vocat ὕλογενῆ, ut illi, Silvæ filiam. Mais je ne sçai si nôtre Tristan n'a point été trop hardi quand il apelle un Baïser, l'enfant d'une bouche. C'est dans un Sonnet que l'on peut voir parmi ses vers Heroïques.*

*Au point que j'expirois, tu m'as rendu  
le jour,*

*Baiser dont jusqu'au cœur le sentiment  
me touche,*

*Enfant délicieux de la plus belle bouche  
 Qui jamais prononça les Oracles d'a-  
 mour.*

Monseigneur le Duc du Maine m'ayant témoigné qu'il voudroit bien voir dans nôtre Langue la version de l'Ode neuvième du troisième Livre d'Horace, je me suis mis en état de le satisfaire, mais sans m'attacher scrupuleusement à quelques expressions de l'Original. J'ai trouvé trop bas, *tant qu'un rival n'embrassa point votre cou*; & n'ai point traduit litteralement, *j'étois plus heureux qu'un Roi de Perse*; ni, *ma gloire a été plus grande que celle d'Ilie*. Le bonheur des Rois de Perse passoit anciennement en Proverbe; la gloire d'*Ilie* femme de *Mars* & mere de *Romulus*, sont à mon avis des comparaisons trop éloignées qui n'ont rien de commun avec les nôtres. J'ai laissé même *Chloé* qui chante si agreablement, & qui joüe si bien du Luth; *Horace plus colere que la Mer Adriatique*, & *plus leger que le liege*. Nous disons bien avec les Anciens, des armes legeres, une legere douleur; un fardeau, un esprit, & un vin leger, pour un vin qui ne pese point à l'estomach, pour un esprit inconstant, pour une petite douleur, pour des armes & pour un fardeau qui



qui ne pese point , ou qui pese peu. Mais en quelque Langue que ce soit , on ne peut attribuer à une personne la legereté ou l'inconstance du liege , puis qu'on ne s'est jamais avisé de dire que le liege fût léger pour inconstant ; & je doute fort que vous sauviez la comparaison. Quoi qu'il en soit , ma version n'est ni literale, ni paraphrase : ce sera une imitation, si vous le voulez , que j'ai accommodée à nos manieres , dans laquelle je n'ai pas laissé de prendre le sens & le tour d'Horace.

O D E.

*Donec gratus eram tibi.*

T I R S I S.

**T**ant que j'eus le bonheur de ne te pas  
déplaire ,  
Qu'aucun ne partagea tes faveurs avec moi,  
Je n'eus point de souhait à faire,  
Et je fus plus heureux qu'un Roi.

P H I L I S.

Tant que l'Amour souffrit nôtre ardeur  
mutuelle ,  
Et que d'un nouveau feu ton cœur ne put  
brûler ; ( telle,  
Mon nom devint celebre ; & ma gloire fut  
Que je ne trouvai rien qui la pût égaler.

## T I R S I S.

Je brûle pour Isis, & brûle sans me plain-  
dre,  
Quand on souffre pour elle, on ne peut trop  
souffrir ;  
Et j'irai de moi-même à la mort sans la  
craindre,  
Si je puis par ma mort l'empêcher de mourir.

## P H I L I S.

Je trouve doux mes fers, & j'en aime les  
marques ;  
Lydas fait mes soucis comme je fais les siens ;  
Et je mourrai cent fois, quand à ce prix, les  
Parques,  
Pour alonger ses jours, acourciront les miens.

## T I R S I S.

Mais si je renonçois à ma nouvelle flamme ;  
Si tous les traits d'Isis ne pouvoient me blef-  
ser ;  
Que l'Amour rappellât ton image en mon  
ame,  
Et que jamais le Temps ne la pût effacer.

## P H I L I S.

Quoi que Lydas soit beau jusqu'à charmer  
l'Envie ;

Qu'il

*Qu'il ne soit point de vent plus leger que ta  
foi;*

*Pour toi seul j'aimerois la vie,  
Et voudrois mourir avec toi.*

---

*A Monseigneur le Duc de Richelieu  
Duc & Pair de France.*

*S* Pretus amor falsas non raro concipit  
iras,

*Nec sine amore novo vindictam cogitat  
ullam.*

Je croy, Monseigneur, que ces deux vers, anciens ou modernes, peuvent avoir deux significations differentes, & même contraires. Le premier sens qui s'offre à l'esprit, est celui-ci : *L'amant qu'on méprise, feint d'être en colere quelquefois, & ne songe à se vanger de ce mépris, que par de nouvelles marques d'amour.* En effet, la colere des amans est un renouvellement d'amour, comme dit Terence,

*Amantium ira amoris integratio est.*

La même chose est dans une des lettres d'Aristenet qui nous assure que leurs plaisirs ne sont ni plus doux, ni plus sensibles qu'après leurs querelles dont ils re-

viennent en très-peu de tems, selon Me-  
nandre.

Ὁργὴ φιλῶντων ὀλίγον ἰσχύει κρό-  
νον.

*Le courroux des amans est de courte du-  
rée.*

Et la colere est même souvent un reste  
d'amour, si l'on s'en rapporte à cet ancien  
qui disoit; *Elle est en colére contre moi,  
c'est un témoignage qu'elle m'aime encore.*  
En ce cas l'auteur des deux vers auroit eu  
en vuë celui de Publius Syrus,

*In amore semper mendax iracundia est.*

Mais tout cela, Monseigneur, ne peut  
convenir qu'à ceux qui s'aiment, & qui  
se broüillent quelquefois ensemble: &  
*spretus amor*, ne souffre point une expli-  
cation si peu naturelle. Tous les Auteurs  
generalement demeurent d'accord qu'il  
n'est rien de plus insupportable que le mé-  
pris, qui selon eux, ne merite point d'é-  
tre pardonné, quand il est injuste: & il  
n'y a point d'homme de cœur, qui n'ai-  
mât mieux être haï, que méprisé.

Sur ce pié-là, il faut nécessairement  
accommoder ce *spretus amor*, avec *falsas*  
*iras*;

*iras* ; & recourir à la Langue Grecque. Il est donc certain que *fallere* qui signifie ordinairement *tromper*, est en cet endroit, le *λανθάειν* des Grecs, *LATERE*, être caché, inconnu : & *fallere* vient même en ce sens, de l'Hebreu *אָלַד* qui a la même signification ; de sorte que *hoc me fallit*, *hoc me latet* ne sont quelquefois qu'une même chose. C'est ainsi qu'Ovide a écrit à Mecenas, dans une Elegie des Tristes,

*Nos procul expulsos communia gaudia fallunt,*

*Famaque tam longe non nisi parva venit.*

Les rejouïssances publiques nous sont inconnues, à nous qui sommes chassés en des terres éloignées ( de Rome ) & la Renommée ne nous en raporte que très-peu de chose. Horace a dit dans une Ode du troisième livre.

*Pura rivus aquæ, Silvaque jugerum  
Paucorum, & segetis certa fides meæ.  
Fulgentem imperio fertilis Africa  
Fallit sorte beator.*

Il veut dire, qu'avec son petit heritage qui est dans la Terre des Sabins, il est plus content que le Roi d'Afrique, tout puissant

fant qu'il est ; qui ne sçait pas que celui-là n'est pas véritablement heureux qui possède beaucoup de choses, mais celui qui est en état de n'en souhaiter aucune, & qui fait un bon usage du peu qu'il a. *C'est un secret pour le Roi d'Afrique ;* ou comme l'a traduit parfaitement bien à son ordinaire, Mr. Dacier, *Le plus puissant Roi d'Afrique aura de la peine à s'apercevoir qu'avec une fontaine d'eau claire, un bois de peu d'arpens, & une petite moisson qui ne trompe point mes esperances, je sois mieux partagé que lui.* Tite Live a dit, qu'un espion de Carthage qui avoit été inconnu ou caché deux ans, ayant été pris à Rome, fut renvoyé après qu'on lui eut coupé les mains : *Speculator Carthaginensis qui per biennium fefellerat, Romæ deprehensus, præcisus manibus dimittitur.* Tacite dans le 2. de ses Histoires, *plures fefellerè fide amicorum, aut suomet astu, occultati : & ailleurs, conjuratio falsa, pour une conjuration secrète :* Donat, sur ce vers de l'Eunuque de Terence,

*Sin falsum, aut vanum, aut fictum est, palam est.*

en faisant voir la difference de *falsus*, *vannus* & *fictus*, remarque fort bien, *falsum*

*sum est quo tegitur id quod factum est :*  
& je me trompe , si quelqu'un n'a dit ,  
*fallere mentem* pour cacher ou deguifer sa  
pensée. Le veritable sens de ces deux vers ,

*Spretus amor falsas , non raro , concipit*  
*iras ,*

*Nec sine amore novo , vindictam cogitat*  
*ullam.*

est connu par là. L'Amant méprisé de  
celle qu'il aime , conçoit quelquefois un de-  
pit secret du mépris que l'on fait de son  
amour , & ne pense à s'en venger qu'en  
faisant une inclination nouvelle. Cette  
explication peut être appuyée par un passa-  
ge du quatrième Livre des Tusculanes de  
Ciceron : *etiam novo quodam amore , ve-*  
*terem amorem tanquam clavum clavo eji-*  
*ciendum putant ;* & par un vers du Reme-  
de d'Amour ,

*Sucessore novo vincitur omnis amor.*

C'est un conseil qu'a donné Moschus dans  
l'Idille ,

Ἡ ἐὰν Πᾶν Ἀχῶς τὰς γείτων , &c.

Pour Echo , le Dieu Pan soupire ;  
Echo brûle pour un Satyre.

Que les yeux de Lydas consomment jour &  
nuit: Et

*Et dans le feu qui les devore,  
 Chacun hait l'objet qui le suit,  
 Autant qu'il est haï de l'objet qu'il adore.  
 Toi, qui des feux d'amour sens ton cœur en-  
 flammé,  
 Pour éviter ce mal extrême,  
 Aime toujours l'objet qui t'aime,  
 Et n'aime point celui dont tu n'es point aimé.*

Je ne sçai, Monseigneur, si j'ai satisfait à vôtre demande : & ce seroit un malheur pour moi, que d'être ici & par tout ailleurs, d'une opinion qui ne fût pas conforme à la vôtre. Du premier coup, vous touchez le but dont les autres se contentent d'aprocher : & dans les choses bien plus difficiles & plus importantes que les bagatelles des Grammairiens, il n'y a rien dont il ne vous soit aisé de venir à bout par vôtre bon sens, & par vos lumieres. Ainsi j'obeïs sans rien décider : & la seule vûë que j'ai dans l'explication de ces deux vers, est de vous marquer que je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble & très-obeïssant serviteur,

CHEVREAU.

A Loudun le 3. de Dec. 1690.

A



*A Monseigneur le Duc de Richelieu  
Duc & Pair de France.*

**V**Oici , Monseigneur , la difficulté que j'eus l'honneur de vous proposer : & vous me ferez , s'il vous plaît , celui de m'en dire vôtre sentiment. *En verité, en verité je vous dis que l'un de vous me trahira. Les Disciples se regardoient l'un & l'autre, étant en doute de qui il parloit. Mais l'un d'eux que Jesus aimoit , étant couché sur le sein de Jesus, Simon Pierre lui fit signe de s'enquerir de Jesus, qui étoit celui dont il parloit. Ce Disciple donc qui se reposoit sur le sein de Jesus, lui dit, Seigneur, qui est-ce? Il y a dans le Grec, ἀνακείμεν & ἐν τῷ κοιλῶν ἔῃ ἰησοῦ :* & dans le Latin, *erat autem quidam ex Discipulis Jesu, recumbens in sinu ipsius, is quem diligebat Jesus.* Il me semble donc que l'ignorance du mot *Sinus* a donné lieu presque à tous les Peintres de représenter ce Disciple dans une posture assez indecente, lors qu'ils le peignent dans la Sainte Cene , couché sur l'estomach de son Maître , comme s'il eut été surpris du sommeil. La plûpart des gens n'en sont pas moins persuadés que les Peintres ; sans réfléchir si Saint Jean pouvoit avec quel-

quelque sorte de bienfaisance être couché à table sur le *sein* ou sur l'estomach du Sauveur du monde, sans prendre garde que *sein* fait une équivoque dans nôtre langue; qu'il n'est pas François en cet endroit, parce qu'il n'exprime ni le mot Grec, ni le mot Latin, qui marquent *la place* toujours réservée au favori ou bien aimé. C'est pour cela même que Saint Jean parlant de lui-même fort modestement, dit que l'un des Disciples que *Jesus aimoit*, étoit *in Sinu*, au dessous de lui. Le κόλπῳ des Grecs & le *Sinus* des Latins, pour n'être pas la place la plus honorable, étoit réservée pour ceux qui étoient les amis du cœur, parmi les Romains; & parmi les Juifs qui retinrent d'eux cette coutume, depuis qu'ils furent assujettis la première fois par Cneius Pompée. *Qui autem proximi in mensa accumbunt, ἐν τῷ κόλπῳ ἀνακλίεσθαι*, dit Heinsius dans son Aristarque Saint à la page 181. *recumbere in sinu, etiam in sacris dici, nemo nescit. Unde Evangelista, quartus ordine, argumenti ac dicendi sublimitate maximus, ἐγκόλπῳ κυρίῳ dicitur.*

Cela est si vrai, que les favoris & les favorites étoient *au dessous* du Maître, *infra ipsum, in sinu ipso*: & par là on peut  
entend-

entendre le passage de Suetone qui dit de Caligula , Qu'il entretenoit un honteux commerce avec ses trois sœurs ; qu'en plein festin il les faisoit mettre *au dessous de lui*, c'est-à-dire , *in sinu ipso* ; & que l'Imperatrice étoit *au dessus*, comme dans le lieu le plus honorable , si on a égard à la dignité , mais qui devoit être moins considerable par raport à la passion violente & criminelle qu'il avoit pour ses trois sœurs, Agrippine, Drufille, & Liville. *Cum omnibus sororibus stupri consuetudinem fecit, plenoque convivio singulas infra se, vicissim collocabat, uxore supra se cubante.*

Voici le passage suivant de Saint Jean. *Ce Disciple donc qui se reposoit sur le sein de Jesus, lui dit, Seigneur, qui est-ce.* Dans le Persien, il y a, *Ce Disciple tomba donc sur l'estomach de Jesus* ; dans le Syriaque, *s'étant apuyé sur l'estomach de Jesus*, dans le Grec, ἐπιπεσὼν δὲ ἐκείνῳ ἐπὶ τὸ σῆθος Ἰησοῦ ; dans la Vulgate, *Itaque cum recubisset supra pectus Jesu* : & il ne s'agit plus ici du κόλπος des Grecs, ni du Sinus des Latins dans la premiere signification que j'ai marquée, ἐπιπεσὼν, *discumbens*, n'est autre chose que *inclinans sese in pectus Jesu*, ce qui expri-

exprime l'action de Saint Jean qui se pencha pour s'approcher plus près de Jesus; & pour lui demander tout bas, *Qui est-ce qui vous trahira ?* & Jesus lui répondit aussi tout bas, *Que c'étoit celui à qui il donneroit un morceau trempé: & quand Judas eut pris ce morceau, continuë l'Evangéliste, Sathan entra dans lui. Jesus donc lui dit faites au plutôt ce que vous faites. Nul de ceux qui étoient à table, ne comprit pourquoi il avoit dit cela: d'où l'on peut tirer une conséquence, que la demande de Saint Jean, & la réponse de Jesus Christ avoient été faites tout bas, parce qu'autrement les Apôtres l'eussent entendu.*

L'autre passage est du verset 18. du premier chapitre de Saint Jean: *Nul homme n'a jamais vû Dieu: C'est le fils unique qui est dans le Sein du Pere, qui l'a fait connoître.* Dans le Grec; *ὁ ὢν ἐν τῷ κόλπῳ τοῦ πατρὸς;* & les Interpretes à la reserve des Ariens, conviennent tous que *in Sinu Patris*, n'est autre chose, que consubstantiel, de même essence, & de même éternité que le Pere; car si jamais personne n'a vû Dieu, le fils ne peut pas l'avoir vû, sans être Dieu.

Avant que de vous parler des passages de

de Saint Paul, permettez-moi, s'il vous plait, Monseigneur, de vous faire souvenir, qu'il y avoit trois sortes d'Excommunications parmi les Hebreux, l'une qu'ils nommoient *NIDDUI*, par laquelle celui qui étoit maudit, étoit retrenché pour trente jours, des Assemblées de la Synagogue, & de la commune Société des Israélites. C'étoit la moindre, quoi que l'on fut jugé digne d'être lapidé, si l'on mouroit sans aucune marque de repentir. L'autre étoit nommée, *CHE-REM*, anatheme dont ils frappoient ceux qui ne rentroient point dans leur devoir après la premiere malediction: & si après l'une & l'autre ils continuoient leur vie scandaleuse, on les assignoit sans nulle esperance de pardon, au dernier & terrible jugement de Dieu. Cet Anatheme étoit nommé *SUMMATHA*, ou en Syriaque, *MARAN-ATHA*, c'est-à-dire, *notre Seigneur est venu*: où le preterit est pour le futur, & quoi qu'un sçavant Anglois ne soit pas pour ces trois formules de malediction, de separation, ou Anatheme, je ne laisserai pas de m'en servir pour l'explication des deux passages dont j'eus l'honneur de vous entretenir à Richelieu.

Le premier est du 22. verset du 16. chapitre de la premiere épître aux Corinthiens:

thiens : *Si quelqu'un n'aime point notre Seigneur, qu'il soit anathème*, MARANATHA : & vous voyez bien d'abord, Monseigneur, à quelle sorte de malediction, l'Apôtre renvoye celui qui n'aime point Jesus Christ. L'autre passage est du chapitre 9. de son Epître aux Romains, au verset troisiéme, où il dit *Qu'il eut désiré de devenir lui-même Anathème, & d'être séparé de Jesus Christ pour ses freres.* Quelques interpretes ont soutenu, qu'il avoit souhaitté d'être damné véritablement; d'être privé de la vûë de Dieu, & de la gloire des Bien-heureux, à condition de pouvoir sauver les Israélites. Mais comment auroit-il pû faire un souhait aussi terrible que celui-là? lui qui avoit dit auparavant, que l'affliction, les déplaisirs, la persecution, la faim, la nudité, les perils, le fer, la violence, la mort, la vie, les Anges, les Principautez, les Puissances, le present, l'avenir, ce qu'il y a au plus haut des Cieux, ou au plus profond des Enfers, ni toute autre creature ne pourroit jamais le separer de l'amour de Dieu en Jesus-Christ. Je suis persuadé qu'il avoit égard à la premiere espece d'Anathème : que pour reconcilier ses freres selon la chair, il eut souhaité d'être retranché de Jesus Christ, c'est-à-dire, de

son Eglise, de ses Assemblées; d'être lapidé; d'être dans un mépris aussi grand parmi les Chrétiens, que l'étoient les Excommuniez parmi les Juifs. Cette explication qui n'est ni forcée, ni tirée de loin, peut être prouvée par les passages du même Apôtre aux Corinthiens, chapitre 12. vers. 12. *Comme nôtre corps n'étant qu'un, est composé de plusieurs membres; & qu'encore qu'il y ait plusieurs membres, ils ne sont tous qu'un même corps; il en est de même de Jesus Christ, (c'est-à-dire de son Eglise:)* & au verset 27. du même chapitre, *Or vous êtes tous le corps de Jesus Christ (c'est-à-dire de l'Eglise dont Jesus Christ est le Chef mystique) & chacun de vous en particulier, en est un des membres. (c'est-à-dire de son Eglise.)* Il y a d'autres passages dans l'Ecriture qui marquent incontestablement, selon les Savans de l'une & de l'autre Religion, que Jesus Christ est pris souvent pour l'Eglise: & par cette explication l'on en sauve d'autres qui sont douteuses, ou qui sont outrées.

Quoi qu'il semble, Monseigneur, que les deux passages suivans se contredisent, il n'est pas moins vrai qu'il est aisé de les accorder, pour peu d'attention que l'on y apporte, & qu'une legere connoissance du  
stile

stile de l'Écriture pourroit suffire à les dé-  
 mêler. Le premier est de l'Épître aux  
 Galates chap. 1. vers. 8. & 9. *Quand*  
*nous vous annoncerions nous-mêmes, ou*  
*quand un Ange du Ciel vous annonceroit*  
*un Evangile différent de celui que nous*  
*vous avons annoncé ; qu'il soit anathème.*  
*Je vous l'ai dit, & vous le redis encore*  
*une fois. Si quelqu'un vous annonce un*  
*Evangile différent de celui que nous vous*  
*avons annoncé, ou selon l'Arabe, qui soit*  
*contraire aux choses que nous vous avons*  
*annoncées, qu'il soit anathème.* L'autre  
 passage est du chap. onzième de la 2. Epî-  
 tre aux Corinthiens, v. 5. & 6. *Si celui*  
*qui vient vous prêcher, vous annonçoit un*  
*autre Jesus Christ que celui que nous vous*  
*avons annoncé, ou s'il vous faisoit recevoir*  
*un autre esprit que celui que vous avez re-*  
*çu ; ou s'il vous prêchoit un autre Evan-*  
*gile que celui que vous avez embrassé, vous*  
*auriez raison de le souffrir. Mais je ne*  
*pense pas avoir été inferieur en rien, aux*  
*plus grands d'entre les Apôtres. Que si je*  
*suis grossier & peu instruit pour la parole,*  
*il n'en est pas de même pour la science : mais*  
*nous nous sommes fait assez connoître parmi*  
*vous en toutes choses.*

Dans le premier passage aux Galates,  
 Saint Paul suppose comme une chose im-  
 possible



possible en toutes manieres , qu'il veut bien passer pour Anatheme , & qu'un Ange du Ciel devoit passer pour maudit & pour excommunié , s'il leur annonçoit un autre Evangile , c'est-à-dire , une autre doctrine que celle qu'il leur a prêchée , parce que c'étoit la seule qui étoit indubitable ; & que les Anges du Ciel ne peuvent dire que la verité.

Le sens naturel du passage aux Corinthiens , est celui-ci , en expliquant le nom *autre* par l'adverbe *autrement* aussi bien dans le Grec que dans le Latin : & voici de quelle maniere il faut entendre Saint Paul , par lui-même. *Si quelqu'un des freres de l'Asie qui vient vous prêcher, vous annonçoit Christ autrement* , c'est-à-dire , avec plus de force , plus d'efficace , & plus de succes pour vous. *S'il vous prêchoit un autre Esprit* , c'est-à-dire , qu'il vous conférât de plus grands dons que ceux que vous avez reçûs de nous , par l'imposition des mains. *S'il vous prêchoit un autre Evangile* , c'est-à-dire , s'il vous donnoit une explication plus claire & plus relevée de l'Évangile , ou de la doctrine Celeste que je vous ai prêchée , & que vous avez embrassée , *vous feriez bien de le recevoir , & de le garder. Mais je ne croy pas être inferieur aux plus grands d'entre*

les Apôtres, Pierre, Jaques, & Jean, quoi que j'aye été reçu le dernier dans l'Apostolat. Supposé même que je sois idiot, parce que je me fers de l'idiôme de Cilicie dont la Capitale est Tarse qui est la Ville de ma naissance; que par conséquent mon langage soit grossier, & du menu peuple; & qu'on ait raison de dire, que les lettres de Paul sont graves & fortes, mais que quand il est présent, il paroît bas en sa personne, & méprisable en son discours, comme il le raporte dans la 2. Epître aux Corinthiens chap. x. vers. 10. il est pourtant vrai que l'on ne doit pas juger de ma science par la maniere dont je m'exprime, ce que je vous ay fait connoître en toutes choses. J'évite tous les ornemens que les autres cherchent pour persuader tout ce qu'ils veulent. Je ne me suis point servi en vous parlant, & en vous prêchant, des discours persuasifs de la sagesse humaine, mais des effets sensibles de l'Esprit & de la vertu de Dieu. Dans le 12. verset du même chapitre. Nous n'avons point reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit de Dieu, afin que nous connoissions les dons que nous avons reçus de Dieu: & nous les annonçons, non pas avec les discours de la Sagesse humaine, mais avec ceux qu'enseigne le Saint Esprit, traitant spirituellement les choses spirituelles. Bi-

Bigot dit quelque chose de plus dans nôtre Langue , que *Superstitieux* ; & je n'en voy point après l'Athée , si l'on regarde l'intention de l'un & de l'autre , qui lui soit plus opposé que l'*Hypocrite*. Celui-ci , comme le remarque un fameux Evêque d'Angleterre , bâtit quelquefois un Hôpital de la superfluité de ses usures , y loge ceux qu'il a dépouillez par son avarice , adore en public le Dieu dont il se moque quand il est seul ; & veut des témoins de ses aumônes & de ses prieres. Il est le nouveau Saint des étrangers ; l'incommodité de ses voisins ; le corrupteur de la Bonté même : un Diable quand il est chez lui ; un Ange par tout ailleurs ; & plus dangereux quand il est Ange , que quand il est Diable. Le Bigot qui ne fonde sa créance que sur une fausse Religion , & sur une impiété devote , proportionne son culte à ses visions : & comme il sert Dieu , selon son caprice , il lui donne toujours plus qu'il ne faut , & toute autre chose qu'il ne lui demande. Il peut être comparé à l'Agneau ; & l'Hypocrite , au loup ravissant ; le premier , à un homme qui se trompe ; & l'Hypocrite à un homme qui ne s'étudie qu'à tromper les autres. Le Bigot a plusieurs Dieux ; l'autre n'en a point : l'un a le cœur simple ;

ple; & l'autre l'a double. L'un est Agnés; & l'autre Tartuffe. Ce qu'il y a de plus dangereux dans le Bigot, c'est qu'il est presque toujours temeraire dans ses jugemens, qu'il condamne tout ce qui ne peut avoir de rapport à la fausse idée qu'il s'est faite de la piété; que bien souvent il croit servir Dieu, quand il parle mal de son prochain. Au contraire, l'Hypocrite a de la complaisance pour tout le monde; flatte & caresse le premier venu; accommode sa gayeté, ou sa tristesse à l'humeur des autres; approuve & louë tout ce qu'ils font, & tout ce qu'ils disent: & son cœur n'a point de plus infidèle interprète que sa langue. Voilà, Monseigneur, les deux caractères que vous demandez; & je ne crains point que l'on me soupçonne d'hypocrisie, quand je vous dirai que je me fais une grande joye & un grand honneur de vous obéir, & que je suis avec un profond respect,

Vôtre très-humble & très-obeissant serviteur,

CHEVREAU.

*A Loudun le 5. de Fevrier  
1691.*

*Au*

*Au très - Reverend Pere Henry de  
Bourges Predicateur Capu-  
cin.*

**J**E tiens, mon Reverend Pere, à un grand honneur de vous obeir, & comme vôtre Bibliotheque se sent un peu de la pauvreté dont vous avez fait profession, vous pourrez juger par ma réponse, si je fais quelque bon usage de mes livres; si j'y ai trouvé heureusement ce que vous auriez inutilement cherché dans les vôtres. Vous me demandez ici mes heures perduës; & il n'y en a point de mieux employées que celles qu'on donne à bien entendre les Oracles du Sauveur du monde. Quand j'étois jeune, je passois les jours & les nuits entières à découvrir autant que mes forces le pouvoient permettre, le sens d'un Auteur Payen, dont la plûpart des Commentateurs n'avoient laissé qu'une idée ou fausse, ou confuse dans mon esprit: & à mon âge pourrois-je bien ne donner à l'intelligence de nos misteres, que ce que j'ai de loisir de reste? Vôtre demande, mon Reverend Pere, est un conseil dont je tâcherai de profiter; & par avance, voici les endroits que vous me marquez; & sur lesquels j'ai consul-

té, si je ne me trompe, les plus fidèles interprètes de l'Écriture.

*Je vous dis en vérité, qu'entre tous ceux qui sont nez de femmes, il n'y en a point eu de plus grand que Jean Baptiste: mais celui qui est le plus petit dans le Royaume du Ciel, est plus grand que lui. St. Mathieu Chapitre xj. verset xj.*

Quelques-uns veulent que Jesus Christ, en disant: *Qu'entre tous ceux qui sont nez de femmes, il n'y en a point eu de plus grand que Jean Baptiste*, se soit excepté tacitement, parce qu'il étoit né d'une Vierge, & que Jean Baptiste étoit fils de Zacharie & d'Elizabeth. Mais ces interprètes ont été subtils à contre-tems; & leur explication n'est point naturelle. Dans le chapitre premier de Saint Luc, l'Angé Gabriel dit même à la Vierge, en la salüant, *Vous êtes benie entre les femmes*; dans le verset 28. Elizabeth repete la même chose, ayant entendu la voix de Marie. Dans le Chapitre 2. de St. Jean, la Vierge ayant dit à Jesus Christ, dans les Nôces de Cana; *Ils n'ont point de vin*, il lui répondit, *Femme qu'y a-t-il entre vous & moi?* Dans le chapitre 19. *Jesus voyant sa mere, & près d'elle le Disciple qu'il aimoit, dit à sa mere: Femme voila vôtre fils; & au Disciple: voila vôtre mere.* Saint Paul, dans le chapitre quatrième de son Epître

aux Galates: lors que les tems ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils né d'une femme, sujet à la loy. Cette expression, *Entre tous ceux qui sont nez de femmes*, signifie donc qu'entre tous les hommes généralement, il n'est point né de plus grand Prophete, que Jean Baptiste, si on le regarde par son ministere, & par l'austerité de sa vie. Les autres Prophetes n'avoient fait que predire le Messie: Jean Baptiste qui en avoit été le Precurfeur, l'a vû; l'a baptisé; l'a marqué au doigt, en disant: *Voici l'Agneau de Dieu; voici celui qui a ôté le peché du monde.* Mais celui qui est le plus petit dans le Royaume du Ciel est plus grand que lui: c'est-à-dire, *Que dans le Royaume du Messie, qui est son Eglise*, tous les Apôtres & les Disciples ont été plus grands, parce que non seulement ils l'ont vû; qu'ils ont tout abandonné pour le suivre; qu'ils ont été les témoins fidelles de ses miracles, de sa mort, & de sa resurrection. Que ces hommes qui sembloient petits aux yeux du monde, ont eu, sans doute, une connoissance plus étendue & plus évidente de son Evangile; qu'ils ont prêché le Royaume du Ciel plus clairement aux Gentils aussi-bien qu'aux Juifs; que la faim, la soif, les menaces, les persecu-

tions & la mort même n'ont pas été capables d'ébranler leur fermeté dans la foi, ni leur esperance dans les promesses de Jesus Christ. Ils ont été encore plus *grands* que lui par le prodigieux nombre de Nations qu'ils ont converties à Jesus Christ; par le grand nombre de leurs miracles, & que Jean Baptiste n'en a point fait; comme Saint Jean l'a remarqué à la fin du chapitre dixième de son Evangile. *Plusieurs venoient à lui, en parlant de Jesus Christ, & disoient: Jean n'a fait aucun miracle; & il se trouve que tout ce qu'a dit Jean de celui-ci, est veritable.* Un sçavant Anglois ajoute ici, Que Saint Jean Baptiste nâquit à Hebron; que du côté de son pere & de sa mere, il étoit de la posterité d'Aaron; & que le Desert de Judée où il vivoit étoit fertile en miel de Figuiers, & de Palmiers, dans ses Campagnes & dans ses Vallées. Qu'il arriva par le Sort, ce qui étoit pratiqué entre les Prêtres, que Zacharie de la Classe d'*Abia* l'une des Familles Sacerdotales qui servoient dans le Temple, chacune en son rang, entrât dans le Temple pour y offrir les parfums, comme dit Saint Luc. Par là, vous pouvez conclurre certainement que ceux qui ont fait un Souverain Pontife de Zacharie, se sont trompez, puis qu'il



qu'il étoit de la classe d'*Abia*, qui n'étoit que la huitième.

*Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens, vous ne tuerez point, & que quiconque tuera méritera d'être puni par le Jugement. Mais moi, je vous dis, que qui se mettra en colere, sans sujet, contre son frere, méritera d'être condamné par le Jugement. Que celui qui dira raca à son frere, méritera d'être condamné par le Conseil: & que celui qui lui dira raca, méritera d'être condamné à la geine du feu. Saint Matthieu chap. 5. vers. 21. & 22.*

J'ai déjà dit en quelque autre endroit, que parmi les Juifs, il y avoit trois *Sanhedrins* ou Consistoires; le premier de soixante & onze Anciens ou Senateurs; le deuxième, de vingt trois; & le dernier de trois seulement. Celui-ci étoit établi dans tous les Villages peu considérables; & même à Jerusalem; & ne connoissoit que des moindres causes. Le Conseil ou la Chambre de vingt-trois étoit à Jerusalem, & dans tous les lieux où il y avoit six vingt Familles, & plus: & l'on faisoit assigner à cette chambre, celui qui avoit dit *raca* à son frere, ou à son prochain, car c'est ainsi qu'on le doit entendre. Les Jugemens du Grand Sanhedrin étoient des Arrêts irrevocables, & les Jugemens des deux autres étoient des Sentences dont il étoit toujours permis d'appeller. Vous deman-

dez ce que signifie proprement *RACA*, *reca*, ou *rica*; car selon Drusus, il n'importe pas qu'on l'écrive ainsi, non plus que *Rabbi*, *Ribbi*, *Bar* & *Bir*.

Ceux qui disent que cette parole ne signifie rien, ne prennent pas garde, que si elle n'étoit d'aucune signification, l'on n'auroit pas été en droit d'intenter un procez à la personne qui auroit dit à son frere, ou à son prochain, *raca*; & que sur une chose qui ne veut rien dire, la Chambre des vingt-trois, n'avoit point de jugement à prononcer. Il y a pourtant beaucoup d'aparence que l'on ajoutoit toujours à ce mot quelque marque extérieure de menace, de colere, d'indignation: & c'est le sentiment de Saint Augustin. Le mot *Fi* qui ne signifie rien dans nôtre Langue, fait le même effet, parce que l'on y a attaché la même idée, & la plupart le prononcent rarement sans cracher à terre. Je me souviens à ce sujet de l'Epigramme d'un Poëte Anglois, sur le nom de *Philippe*:

*Phi, nota fœtoris: lippus, malus omnibus  
oris:*

*Phi, malus, & lippus: totus malus ergo  
Philippus.*

C'est

C'est pour cela même que quelques-uns ont fait venir ce mot de RACA, *cracher*, d'où a été formé le Chaldaïque, ROKA, & le Syriaque, RUKO *crachat*, comme si l'on disoit à son prochain, qu'il méritoit bien qu'on crachât sur lui : & j'ai remarqué en Allemagne, que les Juifs entroient rarement dans la maison d'un Chrétien, sans cracher à terre, par cette raison. Vous vous souvenez du chapitre 25. du Deuteronome, où il est dit : Que quand le frere refusoit de se marier avec la veuve de son frere, cette veuve s'approchoit de lui, devant les Anciens, & pour lui rendre son mépris sensible, lui crachoit au visage, selon la loi, en lui disant : *C'est ainsi que l'on en use à l'égard de l'homme qui n'édifie point la maison de son frere ; c'est-à-dire, qui ne la veut point augmenter de biens, ni d'enfans.* *Raca*, selon quelques-uns, signifie une *meule de moulin* que l'on faisoit tourner par les Bêtes, & à laquelle on condamnoit quelquefois les derniers esclaves, de sorte que c'étoit une injure atroce que de dire à un homme, par mépris, *au moulin, Raca.* D'autres le tirent du Chaldaïque, REK, *Vuide* ; être sans bien, gueux, de la lie du peuple, homme de rien ; & ceux qui ont plus de hardiesse que je n'en ai, pour-

ront decider si c'est de ce mot que nous est venu *racaille*. Il peut encore signifier *Vuide*, de cervelle, étourdi, fou: & si cette origine est veritable, il faut l'entendre par *μάταιος* qui dit beaucoup moins que *μωρός*, & dans l'Attique, *μῶρος*, *fatuus*. *Stultus est hebetior corde*, dit Isidore, *sicut quidam ait: ego me ipsum stultum esse existimo; fatuum esse non opinor; id est obtusis quidem sensibus, non tamen nullis*. Dans le même Livre; *fatuus ideo existimatur dictus, quia nempe quod fatuus ipse, neque, quod alii dicunt, intelligit*. Mais si *raca* signifie *fou*, sans recourir aux origines des Grammairiens, *μωρός* doit être d'une signification plus étendue & plus outrageante, puis que Salomon, selon Lightfoot, a compris presque par tout, sous le nom de *fous*, les mechans, les impies, & les reprouvez: & c'est ainsi que David témoigne que le *fou*, NABAL, a dit dans son cœur, *Il n'y a point de Dieu*.

Voici donc le sens de ce que dit Jésus Christ dans l'Evangeliste. Vous avez appris qu'il a été dit aux Anciens, Vous ne tuerez point; & vous sçavez que tout homme qui en tuë un autre, doit être condamné à la mort, par votre Grand  
San-

Sanhedrin qui ne laisse pourtant pas d'y mettre quelques exceptions. Et moi, qui ne suis pas venu détruire la Loi ou les Prophetes, mais les accomplir; qui demande une justice beaucoup plus exacte & plus parfaite que celle des Pharisiens & de vos Docteurs, je vous declare que non seulement je me vengerai de tout homicide; mais que je punirai encore celui qui se fera mis en colere *sans aucun sujet* contre son prochain. Quoi que vôtre Deuxième Chambre du Conseil châtie celui qui a usé de quelque mépris ou de quelque injure, contre son frere, il en répondra encore devant moi. Et si quelqu'un le traite de fou, de mechant, d'impie, ou de reprové, je me servirai de la mesure dont il se sera servi à son égard, & le jugerai de la même sorte qu'il aura jugé son frere. Pour le *ἔνοχθός ἐστὶ τῷ γέενναν τῆς πυρῆς*, *tenebitur gehenna ignis*, vous connoissez la vallée de *Ge-Hinnom*, où l'on jettoit toutes les ordures de Jerusalem, où l'on sacrifioit à *Moloc*, & où il y avoit toujours un feu pour y consumer ces immondices, & les cadavres, qui autrement n'eussent pas manqué d'être d'une odeur insupportable. Jesus Christ fait allusion à cette Vallée: & dans le Syriaque, *Geine* signifie l'Enfer où il y a un

feu beaucoup plus ardent & plus durable ;  
& pour me servir du mot de Tertullien ,  
*ignis qui nunquam decinerefcit.*

*Si quelqu'un parle contre le fils de l'Homme, il lui  
sera remis ; mais s'il parle contre le Saint Es-  
prit, il ne lui sera remis, ni en ce monde, ni  
en l'autre. Saint Mathieu Chapitre 12. Ver-  
set 32.*

Ce passage ne me paroît pas fort difficile ;  
puis qu'à regarder Jesus Christ, d'une  
seule veuë, par son humiliation, par sa  
pauvreté, par les foibleses qu'il avoit pri-  
ses avec la nature humaine, les Scribes &  
les Phariséens qui ne jugeoient des choses  
que par l'apparence, pouvoient ne pas  
croire qu'il fût Dieu : & leur première  
incredulité, par conséquent, étoit pardon-  
nable. Mais ceux qui le connoissoient  
par la sainteté de sa vie, par la pureté de sa  
doctrine, & par l'évidence de ses mira-  
cles qui marquoient visiblement qu'il  
étoit Dieu ; qui résistoient au sentiment  
intérieur de leur conscience & de leur es-  
prit ; & s'opiniatroient à ne se pas rendre  
à la Verité qui frappoit leurs yeux, ne  
meritoient d'être pardonnés ni dans ce  
monde, ni en l'autre. Il y a plus : c'est  
que selon Abarbanel, il y a trois siècles ;  
le premier, celui du Messie ; le second,  
après la mort ; le troisième, après la re-  
surrec-

ſurrection. Et comme les anciens Juifs croyoient que généralement tous les pechez, quelque grands qu'ils fuſſent, leur ſeroient remis à l'avenement du Meſſie, Jeſus Chriſt les aſſure pour les détromper, qu'il y a des pechez qui ne ſont remis ni dans ce monde, ni dans l'autre. Ainſi, la conſequence ne peut être juſte pour prouver le Purgatoire, que puis qu'il y a des pechez qui ne ſont pardonnez ni dans ce monde, ni dans l'autre, il y en a qui ſont pardonnez dans l'autre monde, & dans celui-ci, parce que c'eſt un Hebraïſme pour exprimer qu'il y a des pechez qui ne ſont *jamais* remis. On pourroit conclurre plus apparemment, qu'il y a des pechez qui ſont punis & dans ce monde & dans l'autre.

Avant que d'en venir aux paſſages des Evangeliſtes, qui vous embarrasſent, & qui ont donné la torture à beaucoup d'autres, il eſt neceſſaire d'être informé que les Hebreux partageoient le jour en quatre heures, dont chacune, c'eſt-à-dire, la première, la troiſième, la fixième, & la neuvième, en comprenoit trois des nôtres. Ainſi, la *premiere* qui commençoit au Soleil levant, duroit trois heures: & quand la troiſième qui commençoit à neuf heures, étoit finie, il étoit

étoit midi. Après celle-ci qui duroit trois heures, on comptoit la *sixième*; & il étoit trois heures alors. Après la *sixième*, la *neuvième* commençoit; & il étoit six heures après midi. Ce partage est venu de la Coutume que l'on observoit à ces heures-là, d'aller dans le Temple, pour y offrir ses prieres & ses sacrifices. Le son de la trompette les faisoit connoître principalement dans les jours de Fête: & les autres heures qui étoient entre celles-là, n'étoient point nommées.

Il est marqué dans le verset 27. du premier chapitre de Saint Mathieu: *Le matin étant venu, tous les Princes des Prêtres & les Senateurs du peuple tinrent conseil contre Jesus Christ pour le faire mourir; dans le verset 45. Depuis la sixième heure du jour, toute la terre fut couverte de ténèbres: dans le verset 46. Sur la neuvième heure Jesus jeta un grand cri; & dans le 50. il rendit l'esprit.* Saint Marc qui à quelques circonstances près, & à quelques histoires plus étendues, n'a fait que suivre & abréger Saint Mathieu, dit la même chose dans le chapitre 15. si ce n'est que dans le verset 25. il témoigne: *Qu'il étoit la troisième heure du jour, quand ils le crucifièrent: & Saint Luc convient du reste dans*  
le



le chapitre 23. Dans le chapitre 19. de Saint Jean : *Pilate ayant oui ce discours, mena Jesus hors du Palais, &c.* Dans le verset 14. *C'étoit le jour de la Preparation de la Pâque : & il étoit environ la sixième heure, &c.* & dans le verset 23. *Les soldats ayant crucifié Jesus, prirent ses vêtements, & les diviserent en quatre parts.* Saint Mathieu & Saint Luc conviennent ici : & Saint Marc qui dit : *il étoit la troisième heure du jour*, ne s'accorde pas avec Saint Jean qui dit : *il étoit environ la sixième heure.*

Dans Theophylacte, quelques-uns ont crû que l'on devoit corriger Saint Jean, par Saint Marc : & Saint Jérôme veut que l'on corrige Saint Marc par Saint Jean. Il étoit la troisième heure, dit Saint Augustin, quand les Juifs crièrent que l'on crucifiât Jesus ; mais elle est appellée la sixième, par Saint Jean, à compter du commencement que Jesus Christ se prepara à la mort, qui fut à neuf heures de la nuit precedente, quand il fut condamné par Caïphe, car depuis la dernière heure de cette nuit, jusqu'à la troisième heure du jour, il y a six heures. Le Pere Corneille de la Pierre avouë franchement que cette supputation est violente ou forcée. Mais pourquoi vouloir corriger  
Saint

Saint Marc qui pour n'avoir été que le Disciple de Saint Pierre , comme Saint Luc l'avoit été de Saint Paul, ne laissoit pas d'être inspiré de l'Esprit de Dieu, aussi bien que Saint Pierre & tous les Apôtres? Pourquoi substituer au passage de Saint Marc , celui de Saint Jean? & rejeter sur la negligence des Copistes, la faute prétenduë dans l'un ou dans l'autre qu'on peut accorder quand on les accuse de se contredire?

Quelques Interpretes ne sont pas surpris que Saint Marc ne convienne pas avec Saint Jean à l'égard de l'heure, puis que le premier compte les heures à la Judaïque; & Saint Jean à la maniere des Romains, qui commencent comme nous à compter les heures depuis la minuit. Saint Marc dit au premier verset du chapitre 15. *aussi-tôt que le matin fut venu, les Princes des Prêtres, avec les Senateurs & les Docteurs de la Loi, emmenerent Jesus, le livrerent à Pilate: & ce matin étoit à la premiere heure du jour, ou à six heures.* Saint Jean marque aussi dans le chapitre 18. *Ils menerent Jesus de la maison de Caïphe dans le Pretoire, qui étoit le Palais du Gouverneur. C'étoit le matin; & ils n'entrèrent point dans le Pretoire, de peur qu'étant devenus impurs, ils ne pussent man-*

*manger de la Pâque.* Il est vrai-semblable que ce matin étoit à six heures; & dans cette saison de l'année, après le Soleil levé. Quand Pilate eut cherché inutilement les moyens de le délivrer, les Juifs le menerent dans le Pretoire; & de là, ils le conduisirent sur le Calvaire. Trois heures se passerent dans cet intervalle, depuis l'instruction de son procez, sa flagellation, toutes les particularitez qui sont marquées dans les insultes & dans les outrages qu'il souffrit, jusqu'à ce qu'il fut conduit au lieu du supplice, où il fut crucifié à la troisième heure, comme dit Saint Marc, ou à la sixième, comme dit Saint Jean, après le Soleil levé. Quoique Saint Jean rapportant les paroles de Jesus Christ, ou des autres Juifs, retienne en effet le compte & l'ordre des heures Judaïques, dans son recit, il semble quand il parle de lui-même, s'attacher à l'ordre de compter les heures, observé par les Romains de Jerusalem, ce qui peut être justifié par le verset 19. du chapitre 20. de son Evangile. *Sur le soir du même jour qui étoit le premier de la Semaine, les portes du lieu où les Disciples étoient assemblez, étant fermées par la peur qu'ils avoient des Juifs, Jesus vint, & se tint au milieu d'eux; & leur dit: La paix soit*

*soit avec vous.* On ne peut pas dire qu'en cet endroit il conte les heures à la Judaïque, parce que selon les Juifs, le soir commençoit le second jour de la semaine; que selon le stile des Romains, & même aujourd'hui, selon le nôtre, le premier jour continuë jusqu'à la minuit. Il est encore assez vrai-semblable que lors qu'il écrivit son Evangile à Epheze, après la mort de Domitien, il ne s'arrêtoit point à la supputation des Juifs qui n'avoient plus de Province à eux, & qui ne composoient plus de peuple; qui étoient vagabonds, & dispersez en plusieurs endroits; & qu'il y avoit plus de vingt-six ans, que leur Capitale étoit détruite.

Voilà donc Saint Jean conforme à Saint Marc qui ne dit pas ὥρα ἦν τρίτη ὅτε, mais Ἦν δὲ ὥρα τρίτη, καὶ ἐσαύρωσαν αὐτὸν: & le καὶ des Grecs a ici la même force que le *vau* des Hebreux, qui bien souvent dans le Syriaque, & très-souvent même dans l'Arabe, signifie *quand*. C'est pour cela que des interpretes ont lié le verbe précédent avec celui-ci: *Et après l'avoir crucifié, ils partagerent ses vêtements, jettant au sort, ce que chacun en auroit: Il étoit la troisième heure du jour, quand ils le crucifierent.* Le plus-que-parfait  
ἐσαύρω-

ἑσάωρσσαν le marque sans doute ; c'est-à-dire, qu'il étoit la troisième heure du jour quand ils l'eurent attaché sur la croix. Il y fut environ trois heures ; & c'est justement la sixième heure des Evangelistes, quand toute la terre ou toute la contrée voisine de Jerusalem, fut couverte de ténèbres, jusqu'à la neuvième heure qui répond à nos six heures, qu'il rendit l'esprit. La troisième heure du jour qui apparemment n'étoit pas finie convient fort bien avec environ la sixième heure de Saint Jean, parce qu'il étoit midi selon Saint Marc, & environ midi selon Saint Jean, après le Soleil levé. Outre qu'on peut dire qu'une chose est arrivée à la troisième heure, ou à la sixième des Hebreux, selon qu'elle approche de la fin de l'une, ou de l'autre ; & la version Ethiopique du passage de Saint Jean, le confirme assez : *la preparation de la Pâque fut à midi, à la sixième heure.* A ces conjectures, ou à ces raisons, ajoutez pourtant qu'il y a dans quelques exemplaires Grecs de Saint Jean : *Il étoit la troisième heure*, si l'on s'en rapporte à quelques sçavans : & le Pere Denys Petau dit dans le chapitre dix-neuvième du Livre douzième de sa Chronologie, que ses confreres ont un manuscrit de Pierre d'Alexandrie, tiré de l'Original

riginal de Saint Jean , qui avoit été gardé à Ephese , ou pour ὥρα ἦν ὡσεὶ ἑκτη , il étoit environ la sixième heure , on trouve τρίτη , la troisième.

Dans la dernière question que vous me faites , vous demandez ce qu'ont écrit les Commentateurs sur le miracle de Vespasien qui de sa salive guérit un aveugle , comme le témoignent Suetone dans le 7. chapitre de la Vie de cet Empereur ; & Tacite dans le 81. chapitre du quatrième Livre de ses Histoires. Tout ce que j'ai appris des Commentateurs , est que la salive est admirable pour beaucoup de maladies ; que le Diable , autant qu'il le peut , est le Singe de Dieu ; & en cela , ils ne m'ont rien dit que ce que j'avois déjà sçu d'ailleurs. Le Diable n'est en effet dans cette rencontre , que le malheureux Singe de Dieu , par rapport à l'aveugle né du chapitre neuvième de Saint Jean , dont il s'agit , si l'on en croit quelques anciens Peres qui veulent que Dieu lui forma des yeux , de la même poudre , dont il avoit formé le premier homme. Asterius n'a point d'autre sentiment , comme le témoigne Daniel Heinfius dans son Aristarque Saint à la page 782. & il dit que Saint Jean Chrysostome nomme ce miracle

δημι-

δημιουργίαν ὀφθαλμῶ, *creationem oculi*: & sur ces mots de Saint Cyprien, de *Bono Patientia*, *qui sputo suo oculos paulo ante formasset*, j'ai lu à la page de ce Pere, de l'édition d'Oxford, 1682. *ac si non aperuisset oculos, sed formasset*. Vous voyez par là, que c'est de quoi le Diable n'est pas capable. Mais ceci demande un plus grand loisir; & quand vous me ferez l'honneur de me visiter, nous pourrons conferer ensemble tous ces passages. Si par bonheur vous étiez content de cette réponse, ne vous faites pas, mon Reverend Pere, le moindre scrupule de m'occuper, puis que je m'instruirai par ce moyen; & qu'en même tems j'aurai la joye de vous témoigner que je suis avec beaucoup de respect, Vôtre &c.

*A Loudun le 26. de May, 1693.*

---

*A Monsieur de Court, Secretaire des  
Commandemens de Son Altesse  
Serenissime; Monseigneur le Duc  
du Maine, & des États de Lan-  
guedoc.*

**J**E ne sçai, Monsieur, par quelle raison  
vous me demandez ce que je croy du  
passa-

passage de Longin ; & si je répondrai fort précisément à vôtre pensée ; ou s'il ne m'arrivera point d'aller au de là de vôtre demande. Le mot de Timée, ou de Xenophon, ne pouvoit être tourné plus honnêtement, qu'il l'a été par Mr. des Preaux : *Vous diriez qu'ils ont plus de pudeur, que ces parties de l'œil, que nous appellons en Grec, du nom de Vierges. Un peu plus bas : N'est-ce pas une chose étrange, qu'il ait ravi sa propre cousine qui venoit d'être mariée à un autre ; qu'il l'ait, dis-je, ravie le lendemain de ses nôces ? Car qui est-ce qui eût voulu faire cela ; S'il eût eu des Vierges aux yeux, & non pas des prunelles impudiques ?* Plutarque dans son Traité de la mauvaise Honte, a dit : ἔθεν ὁ μὲν ῥήτορ τὸν ἀναίχουντον ἐκ ἔφη κόρας ἐν τοῖς ὀμμασιν ἔχειν, ἀλλὰ πόννας : & nôtre Amyot ne l'a pas tourné si honnêtement selon nos manieres : *Voilà pourquoi l'Orateur Demosthene disoit, que l'Effronté n'a pas des prunelles, mais des put. aux yeux, se joüant en l'équivoque de ce nom Cora qui signifie une pucelle, & la prunelle de l'œil.* Bernard Martin à la page 95. de ses diverses Leçons, s'emporte beaucoup contre Longin qui aliquot bonos authores perstringit, ob ineptas quasdam locu-



locutiones, quarum eos tam audacter insimulat, quam frigide convincit, aut damnat. De quorum Authorum numero est Xenophon quem ille aggressus, ἀμφικράται δὲ, inquit, ἔξενοφῶντι ἔπεπεταὶ ἐν τοῖς ὀφθαλμοῖς ἡμῶν παρθένος λέγειν αἰδήμονας. Tum subdit, οἶον δὲ ἠράκλεις τὸ τὰς ἀπάντων ἐξῆς κόρας, &c. Deinde adhuc subjungit inurbanam eam urbanitatem, qua dicebat Timæus quemdam ἐν ὀφθαλμοῖς ἔχειν ἔ κόρας, ἀλλὰ πόνος, Xenophonti a Timæo subreptam fuisse. Quæ omnia quam inconsulte, quamque imprudenter Longinus dixerit, mirari satis non possum: nam ut ordine inverso ab ultimo ad primum deveniam, asseverare ausim, nullum plane esse, in toto Xenophonte, locum, ubi elegans ille, & non insulsus, ut Longinus autumat, jocus possit reperiri. Et vero Xenophontis non est sed Demosthenis cui eum adscribit Plutarchus. Velim etiam docuisset Longinus, quonam opere, aut loco, Xenophon dixerit in homine, nulla alia parte, melius quam in oculis imprudentiam denotari: id enim nusquam à Xenophonte dictum inveni, sed ab Aristotele, qui ut refert Athenæus &c.

Il rapporte ensuite, le passage de

Xenophon, de la Republique des Lacedemoniens : ἐκείνων γ' ἔν ἡπτον &c. αἰδημονεστέρως δ' ἂν αὐτῶς ἠγίσαιο κὴ αὐτῶν τῶν ἐν τοῖς θαλάμοις παρεθένων. *Ubi pulcherrima est & festivissima dilectia, tum in voce παρθένου, cui concinit vox κόρα, quæ pupillam significat, hoc est, medium oculi, & puel- lam, tum in voce θαλάμοις, quæ non solum pro cubili seu cubiculo sumitur, sed etiam pro concavo eo spatio, fronti proximo, in quo positi sunt oculi. Eat ergo Longinus, & obeliscum quo Xenophontem figere voluit, ipse patiatur.* Vous voyez, Monsieur, de quelle maniere il traite Longin : & sans m'arrêter au juste rapport qu'il s'est figuré entre κόρα & θαλάμου. je ne doute point que pour ἐν θαλάμοις, Monsieur des Preaux n'ait parfaitement bien restitué dans le passage de Xenophon, ἐν ὀφθαλμοῖς : & cette remarque est à la marge du Xenophon de Leunclaw, imprimé à Francfort, l'an 1596. à la page 679. Mais que cette pensée soit belle, comme le veut ce Maître Martin dont je vous ai transcrit les sentimens, ne croyant pas que vous eussiez ce Livre parmi les vôtres ; ou qu'elle soit froide, & même fautive,

fausse, selon Longin à qui je m'en fierois beaucoup plus qu'à l'autre, je vous en laisse la décision. Quoi qu'il en soit, ne trouvez-vous pas un peu plus fin & spirituel sur le jeu de κόρη, le mot du Cynique au Medecin Didymon d'une reputation fort décriée, & qui meritoit selon lui, d'être pendu ἐκ τῆς ὀνόματι, ἀπὸ τῶν διδύμων, après avoir été surpris dans un adultere ? Comme celui-ci traittoit une jeune fille, du mal des yeux, le Cynique qui apparemment le devoit connoître, l'avertit, *de prendre garde qu'en touchant à l'œil, il ne touchât point à la prunelle, ou à la vierge.* Il y a dans le Grec; ὄρα μὴ τὸν ὀφθαλμὸν τῆς παρθένου ἰατρύων, πλὴν κόρην φθείρης: *cave ne dum virginis oculum curas, pupillam, vel etiam, puellam corrumpas.* Rien n'est plus commun parmi les Grecs, que, ἐν ὀφθαλμοῖς εἶναι; parmi les Latins, que *habere cu ferre aliquem in oculis, esse in oculis:* & Saint Pierre a dit des Voluptueux & des Impurs qui mettent leur felicité dans les plaisirs: *Ils ont les yeux pleins d'adultere,* parce qu'en effet, *regarder une femme avec de mauvais desirs, c'est avoir déjà commis l'adultere.* Il vous est aisé de voir Gataker dans sa douzième Dissert-

tation du Stile du Nouveau Testament ; contre Pfochen sur *κέχη*. Vous n'avez pas oublié l'accord que Job avoit fait avec ses yeux , & avec son cœur, s'ils s'égareroient de ne les point suivre : & vous sçavez que sur ce passage d'un Prophete : *oculus meus deprædatus est cor meum*, Saint Jerôme, selon le Pere Jean Mariana, explique toujours le verbe *ήχη* par *piller*, ou *vendanger*, de sorte que dans l'amour, & dans la tristesse, nos yeux pillent nos cœurs, ou les vendangent, comme la grêle vendange nos vignes. Vous avez lû dans l'Original, le Proverbe des Rabbins, *l'œil & le cœur sont les entre-metteurs du péché*; le mot *Ἐκ τῶ ὀφθαλμοῦ καὶ τῆς καρδίας*; ce que témoigne dans Photius, un Syrien de Secte Stoique, *Ἀγάματα ἦσαν ὀφθαλμοῖς τῆς ψυχῆς ἀκεβῆ*. Ainsi, Monsieur, vous n'aurez plus pour des lieux communs, qu'une historiette d'Alcée & de Sappho, que l'on ne trouve selon Victorius & Vossius, que dans le premier Livre de la Rhetorique d'Aristote. C'est à la page 159. du Commentaire de Victorius sur la Rhetorique de ce Philosophe. Alcée qui en vouloit conter à Sappho, lui témoigna qu'il avoit à lui dire quelque chose, sans la honte qui l'en empêchoit :

&amp;

& Sappho qui ne manquoit pas d'esprit, comme vous sçavez, lui repartit, Que la Honte ne se feroit pas emparée de ses yeux, s'il eût eu à lui dire quelque chose d'honnête & de juste sur ce Vers d'Euripide,

Αἰδὼς ἐν ὀφθαλμοῖσι γίγνεται, τέκνον,

il me resteroit à vous parler en Physicien, des causes de la Honte & de l'Impudence; du commerce ordinaire du cœur & des yeux; & peut-être, que ce ne seroit pas pour moi une affaire. Mais on ne peut rien dire que vous ne sçachiez; & j'aurois mal profité des leçons d'Horace, si je m'avisois de porter du bois dans la forêt.

J'aurai moins de peine à vous répondre sur l'autre demande que vous me faites, si l'Arabe n'est pas la plus abondante & la plus belle de toutes les Langues? en vous disant que c'est de quoi je ne puis juger, parce que la connoissance que j'en ai, est si peu de chose, qu'on la peut compter pour rien, sans me faire tort. J'avois autrefois une merveilleuse passion pour toutes les Langues Orientales; & mon assiduité au travail sembloit m'y promettre quelque progres, si je ne me fusse enfin souvenu du mot, Qu'il est inutile de faire chez soi des pro-

visions , quand on se prepare à un long voyage. Le mien , à l'âge que j'ai , s'avance fort : & la Vieillesse doit m'avertir que je suis prêt de faire celui dont parle Catulle :

*per iter tenebricosum*

*Illuc , unde negant redire quœnquam.*

Cependant , comme je croy avant mon départ , vous pouvoir donner de mes nouvelles par ce Courrier , je vous dirai , sur la bonne foi d'Edouïard Pocock , que le Grammairien Ebn Chalawiah composa un Livre sur les cinq cens noms divers du Lion ; un autre sur le Serpent qui en a deux cens : que Mahommed Al Phiruzabad qui vivoit du tems de Bajafeth & de Tamerlan , fit un autre Livre sur les noms differens du miel , où après en avoir marqué plus de huit cens , il avoïa qu'il lui en restoit quelques-uns à dire ; & qu'il en avoit compté plus de mille dans un autre Livre , pour signifier une épée. S'il en est de même des autres choses , on peut assurer que cette Langue est également abondante & difficile ; & que pour l'entendre dans son étendue , il faudroit vivre aussi long-tems que les Patriarches.

Mais si les Arabes ont beaucoup de  
mots

mots pour signifier une même chose, ils en ont aussi dont un seul signifie souvent deux choses contraires. *Hamin*, par exemple, signifie de l'eau chaude, & de la froide. *A la hammo*, aussi bien que *Al Fanno*, noir, & blanc. *Al Fabero*, Roi & Esclave. *Al Baslo*, permis, & deffendu. *Al Gabero*, le passé, & l'avenir. *Al Maano*, long, & court. *Al Kashibo*, vieux, & nouveau. *Al Masjuro*, plein, & vuide. *Al Manato*, puissance & impuissance. *Al Najadato*, l'Avarice & la Liberalité. *Am'ana*, il a été riche, il a été pauvre. *Aclasa*, il a été hardi, il a été poltron. Il y en a un grand nombre d'autres de même nature, que vous aurez lûs dans le chapitre 2. des Remarques Mêlées de Pocock, qui font à la fin de sa version de la Porte de Rabbi Moyse. Je ne sçai pas même si vous y trouverez bonne & decisive la réponse d'Abu Becr Ebn ol Anbari, à ceux qui croiroient qu'une si grande confusion est une marque de la pauvreté de cette Langue. *Que le commencement & la fin font assez connoître le sens d'un discours*, puis qu'il est certain que les Equivoques en sont toujours le plus grand obstacle; & que l'on ne peut jamais s'exprimer assez clairement, quand on a dessein de se faire entendre.

A cela près, je croy que la beauté d'une Langue depend moins de la prodigieuse quantité de ses mots, que de ses expressions aisées, naturelles, propres; & figurées dans la plus parfaite ressemblance, & dans la plus juste proportion dont les Rheteurs Grecs, & les Latins nous ont laissé de si beaux preceptes, qu'ils ont confirmez par autant d'exemples. Je suis encore persuadé que la prononciation en doit être facile & douce, pour être belle; ce qui est impossible quand il faut tirer de certaines lettres du fond de l'estomach, ou du gozier. A la verité, on peut répondre, que ceux à qui cette Langue est naturelle, prononcent aussi bien que les Allemands, leurs lettres Gutturales, sans nulle peine: que les autres qui ne les ont point, & qui ne peuvent les prononcer, quelque effort qu'ils fassent, ont tort de conclurre, qu'elle en est moins belle. On peut dire encore que de pareilles difficultez se rencontrent dans de certains mots particuliers de toutes les Langues, témoin le *Cicero* qui dans les Vespres Siciliennes, devint si funeste à nos François, & le *Schibboleth* qui coûta la vie à plus de quarante mille Ephraïmites. Mais on répond que la beauté d'une Langue qui surpassé l'autre, ne consistant que dans leur

rap-



rapport , celle dont les expressions remplissent parfaitement toutes les idées que l'on a des choses , & dont la prononciation est reconnüe généralement pour la moins forcée & la plus douce , doit apparemment l'emporter sur l'autre. Je ne touche point à l'Alcoran , ni à l'éloquence de Mahommed qui répondit à ceux qui en étoient surpris & charmez , Qu'ils ne devoient point s'en étonner , puis qu'il avoit eu l'Ange Gabriel pour Maître : & comme le langage des Anges m'est inconnu , je n'en puis juger. Raillerie à part , je ne doute point que l'Arabe ne soit d'un usage merveilleux pour la parfaite connoissance de l'Hebreu ; & que l'on n'en tirât de grands secours dans la Médecine , dans la Géographie , dans la Chronologie , & dans les Sciences qui furent cultivées par les Sarasins près de six cens ans , quand toute l'Europe étoit barbare. Mais il me semble que la Nature n'a point fait l'Homme pour se faire entendre ou du gozier , ou de l'estomach : & l'on pourroit mettre au rang des Bêtes , ces Peuples d'Afrique , qui fissent tous , au lieu de parler , aussi bien que leurs voisins qui s'expriment avec une si grande confusion , que leur son de voix approche plus de celui des cloches , que des paroles

articulées. Enfin pour conclurre, je croy que la prononciation dans toutes les Langues doit être douce & harmonieuse, pour être belle: & Gataker, après avoir marqué dans le Chapitre 2. de sa Dissertation contre Pfoken, beaucoup de mots Grecs & de Latins, n'est pas trop persuadé que la Langue Latine le cede à la Grecque par cette raison. Il ajoute même; *Sed nec Gallus quispiam, quorum lingua nulla, opinor, confragosas illas consonantium commiffiones collisionesque religiosius devitat, suavitatis palmam, si cum sua simul in arenam descenderit, Græcæ concedere æxenti sustinuerit.* Voici l'épigramme que vous me pressez de vous envoyer, & le mérite de Mr. de Segrais vous est connu.

*Tanta, Segresius quod verterit arte,  
Maronem,*

*Non mirum: illis mens una eadem-  
que fuit.*

*Quippe, ita sunt similes, ut dici possit  
interque,*

*Et Maro, Segresius; Segresiusque,  
Maro.*

Trouvez bon que j'y ajoute un Epitaphe pour le Grand Corneille; & tout autre qui

qui fera moins Rabbi que vous, ne croira jamais que le Talmud Jerosolimitain m'en ait fourni la pensée. C'est au Traité des Sicles, chapitre 2. où il est dit: *Il ne faut point faire de monumens aux Justes (ou aux morts) leurs paroles sont leurs monumens.*

*En vain, les beaux Esprits, par de communs suffrages,  
Elevent à sa gloire un superbe tombeau;  
Il n'en peut avoir de plus beau,  
Que celui qu'il s'est fait dans ses divins ouvrages.*

A Loudun le 3. de Fevrier, 1694.

---

*Au très - Reverend Pere Henry de Bourges Predicateur Capucin.*

**V**OUS demandez, mon Reverend Pere, si je vous dirai quelques nouvelles de Gamaliel dont il est parlé dans le chapitre vingt - deuxième des Actes des Apôtres: *Pour ce qui regarde ma personne, dit Saint Paul, je suis né à Tarse en Cilicie. J'ai été élevé en cette ville, aux pieds de Gamaliel, & en la maniere la plus exacte d'observer la Loi de nos Peres, étant*

zélé pour la Loy comme vous êtes aujourd'hui. Avant que de vous répondre sur *Gamaliel*, il faut vous faire souvenir, s'il vous plaît, que les Juifs qui avoient quelques talens au dessus des autres qui en profitoient, s'aviserent par une vanité assez ordinaire à tous les Sçavans, de rechercher de certains honneurs qui pûssent marquer leur distinction; & ils prirent, ou on leur donna le titre de *Maitres*, ce qui arriva un peu avant, ou environ la naissance du Sauveur du monde. On appelloit *Rab*, ou *Mar*, celui qui n'enseignoit point dans la Judée; & quand il s'y étoit établi après avoir demeuré ailleurs, on l'appelloit *Rabbi* ou *Ribbi* qui étoit plus honorable que les deux premiers. Celui de *Rabban* étoit de beaucoup au dessus des quatre: & vous aurez bien pû remarquer que dans l'écriture, Jesus-Christ n'a jamais été appelé *Rabban*, parce qu'il n'étoit pas le *Prince du Peuple*, mais *RABBI*, *Docteur* ou *Maitre* qui enseignoit & demouroit dans la Terre Sainte. Pour le titre de *RABBAN*, on ne l'a donné qu'à sept personnes, selon *Lightfoote*, à *Siméon* dont il est parlé dans le chapitre deuxième de l'Évangile de Saint Luc. Il y avoit dans Jérusalem, un homme juste & craignant Dieu, nommé *Siméon* . . . . Il vint.

vint au Temple par un mouvement de l'Esprit de Dieu : & comme le pere & la mere de l'Enfant JESUS l'y porterent . . . . il le prit entre les bras , & benit Dieu , en disant &c. Ce *Simeon* qui fut le premier surnommé *RABBAN* , étoit fils d'*Hillel* qui parmi un prodigieux nombre de disciples , en eut quatre-vingt , si l'on s'en veut rapporter aux Juifs , qui étoient dignes que Dieu reposât sur eux , comme sur Moïse ; dont les autres trente meritoient que le Soleil , en leur consideration , arrêtât son cours , comme il fit autrefois pour Josué. Des vingt de reste , le plus excellent fut *Jonathan* fils d'*Uziel* , auteur de la paraphrase Chaldaïque : & le moindre *Jochanan* fils de *Zaccai* , que *Menasseh Ben Israel* ne laisse pas de nommer Divin. Ce meme *Simeon* fut le pere de *Rabban Gamaliel* Maître de Saint Paul : & de *Gamaliel* , vint *Rabban Simeon* deuxième pere de *Rabban Gamaliel* deuxième dont *Rabban Simeon* troisième étoit fils. Celui-ci fut pere de *Rabban Jehudab* surnommé le Saint qui eut *Rabban Gamaliel* troisième : & ces six étoient de la race du fameux *Hillel* ; car *Rabban Jochanan* fils de *Zaccai* , principal auteur des commentaires sur le Talmud Jerosolomitain , étoit d'une autre famille de la Tribu de Joseph. Ce *Rabban Jehudah* HAKKA-

DOSH le Saint, & ALNASI ou le Chef de l'Ecole qui étoit dans la Palestine, fit une compilation de tous les memoires qui se trouverent parmi les Juifs, sur la *Loy de Bouche* que Dieu avoit donnée à Moÿse sur la montagne de Sinai, qui passa de Moÿse à Josué; aux septante Anciens; aux Prophetes; à ceux de la Grande Synagogue, & aux plus excellens Rabbins, par tradition, jusques à lui. Ce fut environ cent cinquante ans après la naissance de JESUS-Christ qu'il fit ce Recüeil, sous l'Empire de Marc Antonin, & les Juifs preferent cette *Misna* ou *Loy de Bouche* qui est en forme de Theses ou d'Aphorismes, à la Loi écrite. Ils ont ajouté à ces visions, que Marc Antonin avoit été Profelyte de Justice, circonçis, & qu'il étoit mort dans la Religion Judaïque. Je ne croyois pas, mon Reverend Pere, que *Gamaliel* Maître de Saint Paul, m'eût conduit si loin; mais les Rabbans aussi bien que les Rabbins mément bien plus loin, quand on les veut suivre: & je me sens obligé de les quitter, pour vous dire que je suis avec une parfaite soumission

Vôtre très-humble, &c.

*A Loudun le 18. de Fevrier 1695.*

F I N.

TABLE



# T A B L E

D E S

O E U V R E S

M E S L E E S.

Où l'on met les premières Lignes de chaque pièce, pour aider au Lecteur à rappeler l'idée qu'il en peut avoir. Les noms des personnes à qui l'Auteur écrit, sont aussi ici par ordre alphabétique.

A.

**A** Monsieur ALLARD Chanoine de l'Eglise de St. Ugalde de Laval.

Je suis trop juste pour ne pas répondre à votre amitié, mais je ne suis pas assez éloquent pour répondre à votre Lettre, &c. Pag. 42

B.

*Au Reverend Pere BAYART, Theologien de la Compagnie de Jesus.*

Je reçois, mon Reverend Pere, avec toute la

## TABLE DES

reconnoissance imaginable les dissertations que  
vous m'offrez , &c. 108

*A Monsieur BELIN Auditeur des  
Comptes.*

Nôtre Princesse vous apprendra elle-même de  
ses nouvelles , &c. 87

*A Monsieur BENSERADE.*

Il est vrai , Monsieur , que la Menardiere ,  
après avoir lû mes dernières observations sur les  
Poësies de Malherbe , &c. 103

*Au même.*

J'ai reçu , Monsieur , les derniers vers que  
vous m'avez envoyez , &c. 109

*BILLETS critiques à Monsieur . . . .*

Il y a , Monsieur , dans la Poësie & dans la  
Peinture de certains traits dont le jugement est  
reservé aux Maîtres de l'art, &c. 243

*Au même.*

Le Critique de Monsieur Godeau est un sça-  
vant homme & un bel esprit , comme vous le  
dites , mais &c. 253

*Au même.*

Vôtre Lope de Vega étoit un étrange Versifi-  
cateur , & le Gentilhomme grand admirateur de  
Redondillas , &c. 262

*Au même.*

Vous sçavez , Monsieur , ce qu'a dit Balsac en  
quelque endroit , *l'usage est pour Muscadin, l'o-  
reille pour Muscadin* , mais ici , &c. 269



# OEUVRES MESLE'ES.

*Au même.*

A ce que je voi , Monsieur , vôtre nouvel hô-  
te prend toutes choses au pied de la lettre , & je  
suis fâché pour son propre honneur que vous n'a-  
yez pû le persuader sur cette Epigramme qui peut  
passer pour une Epitaphe. 279

*Aminte ne vit plus , &c.*

*Au même.*

Vous avez lû le Sonnet qui finit ainsi , *L'air fut*  
*tout embrazé , &c.* 285

*Au même.*

Puis que je vous ai promis des observations sur  
ces Vers ,

*Pardon sacré Flambeau , &c.* 295

**BILLET Folatre.**

*Je vous l'ai dit plus de cent fois ;*  
*Plus de cent fois je pourrai vous le dire , &c.* 300

*Autre.*

*Tout change & le tems à la fin*  
*Changera vôtre humeur superbe , &c.* 304

*Autre.*

*A la fin vôtre Epoux est dans la sepulture*  
*Et vous êtes en sureté , &c.* 308

*Au même.*

Voici , Monsieur , ce que je vous lûs il y a huit  
jours , & puis que Monsieur de la M. vous le de-  
mande , il ne tiendra qu'à vous de le lui montrer ,  
&c. 311

*A Monsieur \* \* \**

*Vôtre Demoiselle au cou de gruë , &c.* 132

**BIL-**

TABLE DES  
BILLETS mêlez à Monsieur le Duc  
du Mayne, Voyez M.

*Au Reverend Pere Henry de BOURGES* Predicateur Capucin.

Je tiens, mon Reverend Pere, à un grand honneur de vous obéir, & comme vôtre Bibliothéque se sent un peu de la pauvreté dont vous avez fait profession, &c. 629

*Au même.*

Vous demandez, mon Reverend Pere, si je vous dirai quelques nouvelles de Gamaliel dont il est parlé dans le Chapitre vingt-deuxième des Actes des Apôtres, &c. 659

*Serenissimo Principi LUDOVICO AUGUSTO BORBONIO, &c.*

*Etsi nihil habeam novi, &c.* 220. jusqu'à 239

*A Monsieur le Duc de BRISAC.*

La Fortune, Monseigneur, ne pouvoit prendre une voye plus sûre que de vous choisir pour me reconcilier avec elle, &c. 44

C.

*A Madame la Comtesse de CHALAIS* depuis Duchesse de Bracciano.

Je n'eus jamais l'honneur de vous connoître, il se peut faire aussi que je m'en porte mieux, &c. 80

*A Monsieur CHAPELAIN.*

Nôtre genereux ami Monsieur Heinsius, m'a fait voir la Lettre qu'il a reçûe de vous par cet ordinaire :

## OEUVRES MESLE'ES.

dinaire : & quand vous n'aurez pas marqué assez nettement le Medecin dont vous vous plaignez, &c. 13

*Au même.*

Il n'y a rien, Monsieur, de plus obligéant que cet article de votre billet dans lequel vous dites que vous prenez en payement de ce que la Reine vous doit, l'occasion que sa Majesté vous a donnée de me connoître, &c. 17

*A Monsieur CONRART Conseiller & Secretaire du Roi.*

Vos Lettres, Monsieur, sont toutes belles, toutes obligéantes : & l'on y remarque depuis le commencement jusques à la fin le caractere de l'honnête homme & du bel esprit, &c. 15

*A Monsieur de COURT, Secretaire des Commandemens de son Altesse Serenissime, Monseigneur le Duc du Maine, & des Etats de Languedoc.*

Je ne sçai, Monsieur, par quelle raison vous me demandez ce que je crois du passage de Longin, &c. 648

*Viro clarissimo Catoni CURTIO, Urbanus Chevraus S. P. D.*

Quæres à me forsitan, Vir clarissime, quid me occupatum habeat, &c. 241

D.

*A Monsieur DACIER le Pere.*

On ne fait, Monsieur, que ce que l'on doit quand on rend justice à votre vertu, & c'est payer

# T A B L E D E S

payer la plus importante de ses dettes, que de s'acquitter de son devoir, &c. 93

*A Monsieur DACIER.*

Vous ne pouviez mieux rendre l'*Atrox* d'Horace que par inflexible. 601

*A Monsieur DOUJAT, Lecteur & Professeur Royal en Droit Canon.*

Je ne suis ni assez presomptueux pour me trouver digne de la grace que vous me faites ; ni assez éloquent pour vous en remercier quand j'en serois digne, &c. 11

## E.

*Elegie.*

*Je ne me connois plus dans ma douleur extrême.* 429

*Autre.*

*Vous qui depuis trois ans disposez de ma vie.* 433

*Autre.*

*Le Bel Astre du jour n'éclairoit plus le monde,* 437

## F.

*A Monsieur le FEVRE.*

J'ai lû, Monsieur, vos Remarques sur deux ouvrages de Lucien, &c. 26

*Au même.*

*Ad te iterum quia ita fieri jubes, vir clarissime, Latine scribo, &c.* 28

*Au même.*

J'écris en Latin à Monsieur MORUS, & vous exami-

# OEUVRES MESLÉES.

examinerez , s'il vous plait , ma Lettre avec toute la severité de vôtre critique , &c. 48

*Au même.*

Il y a , Monsieur , près de quinze mois que le Gentilhomme de soixante & dix ans , dont vous me demandez quelques nouvelles, &c. 52

*Au même.*

Je me doutois bien que je ne vous dirois pas inutilement , *pedem in Italia video nullum esse qui non in tua potestate sit* sans en excepter, &c. 396

*Au même.*

Vôtre correction sur les Vers d'Ovide,  
*Sit gracilis macie quæ male viva sua est.*  
au lieu de  
*quæ male visa sua est.*  
est belle, & vous vous êtes bien trouvé, &c. 409

*Au même.*

Comme vous avez montré assez clairement que Lucas Holstenius s'étoit trompé aussi bien qu'Eustathe & Henry Etienne sur le Bacchus *εὐραφίότης* , j'ai eu raison, &c. 415

*Au même.*

Nous pourrions bien , Monsieur , nous être trompez , vous quand vous avez crû que nôtre PATOIS vient de *Patavinitas* , &c. 423

*Au même.*

L'expression de vôtre Heroïne ne me plait pas, *des gens concertez rendent mon esprit geiné.* 443

*Au même.*

Puis que mon dernier billet vous a mis en goût, comme vous le dites ; je vais répondre à vos questions,

## TABLE DES

itions, mais sans prelude, & commencer par la  
différence que j'ai toujours mise entre *supra avant*,  
*avant*, & *devant*, &c. 457

### *Au même.*

Je ne veux pas, Monsieur, laisser partir nôtre  
Messager, sans vous témoigner mon exactitude,  
ni sans vous répondre. Les noms qui n'ont point  
de singulier sont *Fiancailles*, *Alpes*, *Lyrenees*, *Fu-*  
*nerailles*, &c. 479

### *Au même.*

Vous demandez ma dernière observation sur  
les Vers suivans,

*Si quelque avorton de l'envie,*

*Ose encore lever les yeux, &c.*

487

### *Au même.*

Il y a, Monsieur, une infinité d'exemples  
dans les Anciens & dans les Modernes, de l'Hy-  
perbole, dont nôtre Malherbe s'est servi dans  
l'Ode au Roi Henri le Grand, &c. 504

### *Au même.*

Mon jugement s'est toujours trouvé conforme  
au vôtre sur les Vers suivans que vous appelez in-  
comparables,

*Et Soissons fatal aux superbes*

*Fera chercher parmi les herbes*

*En quelle place fut Turin: &c.*

521

### *Au même.*

Vous voulez, Monsieur, que je vous transcri-  
ve le Sonnet dont je me contentai de vous envo-  
yer il y a dix jours les trois derniers Vers. Le  
voici,

*Près d'un Temple fameux, &c.*

537

*As*

# OEUVRES MESLE'ES.

*Au même.*

Vous avez bien crû , Monsieur , que nôtre Malherbe avoit écrit infailliblement ,

*Et range l'insolence au pied de la raison ,*

au lieu que dans la plûpart des Editions il y a, &c.

58

*Au Reverend Pere FRIZON , de la Compagnie de Jesus.*

Je vous remercie tard , mon Reverend Pere , mais il m'a fallu du tems pour voir le bien que vous m'avez fait , &c.

78

*Au même.*

J'ai lû vôtre livre du *Pcème* , mon Reverend Pere , & c'est vous dire que j'en suis charmé &c.

94

*Au même.*

Ce m'est une grande joye & un grand honneur, mon Reverend Pere , que mon nom se trouve heureusement dans vôtre memoire parmi tant de choses excellentes dont elle est remplie , &c.

96

*A Monsieur de la F. . . . .*

*Lors qu'un homme a vècu deux fois quarante hyvers,*  
&c.

144

*Au même.*

Je vous dois , Monsieur , beaucoup de remerciemens de n'avoir point pris de travers ma dernière Lettre , &c.

147

*Au Reverend Pere FRONTEAU de la Famille de Sainte Genevieve , &c.*

Je m'imaginois , mon Reverend Pere , que vous aviez été fatifait de toutes les marques que  
vous

## TABLE DES

vous m'avez données de vôtre estime , mais je viens d'apprendre que vous m'en voulez encore donner de vôtre amitié , &c. 36

*Au Reverend Pere Louis FRONTEAU,  
Prieur des Carmes de Loudun, à Paris.*

*Latus sum*

*Laudari me abs te , Fater laudate viro.*

Mais pour vôtre honneur & pour le mien il importe que vous ne me traittiez jamais de sçavant, &c. 39

### G.

*A Monsieur l'Abbé GENEST Au-  
monier de Madame la Duchesse de Char-  
tres.*

Pouvons-nous jamais assez regretter Monsieur de Court, &c. 151

*A Monsieur des GRANGES.*

Me demander de quelle maniere vous pouvez gagner mon cœur , c'est me demander de quelle maniere vous pouvez gagner ce qui est à vous, &c. 33

### I.

IDYLLE imité de Bion. 316

### M.

*A son Altesse Serenissime Monseigneur  
le Duc du MAINE.*

*Ad*



# OEUVRES MESLE'ES.

*Ad multos annos.*

C'est, Monseigneur, le souhait que l'on a coutume de faire au St. Pere toutes les années, &c.

111

*A. S. Altesse Monseigneur le Duc du*  
M A I N E.

BILLETS MESLEZ.

*Voyez depuis la page 153. jusques à 216.*

*A Mr. de la MENARDIERE Lec-*  
*teur de la Chambre du Roi.*

Vous croyez, Monsieur, que tenuis, &c. 322

*Au même.*

Je viens d'achever de lire vôtre Poétique, où vous traitez Castelvetro d'une étrange sorte, 330

M I R R H E.

*Poème Heroïque.* 558

*Au même.*

Je n'ai rien trouvé de plus surprenant ni de plus beau que les sommaires du premier Livre de Monsieur Gel-; &c. 344

*Au même.*

Après vous être rendu d'assez bonne foi, sur les petits fronts, &c. 351

*Au même.*

Que voulez-vous de moi sur Didon, & que puis-je vous répondre à son égard? 355

M A D R I G A L *pour une belle Egi-*  
*ptienne.*

FF

Bezy

# TABLE DES

*Beau chef d'œuvre de la nature, &c.* 362

*Au même.*

La pensée de Chiron qui vint au monde à cheval  
n'est ni meilleure, &c. 363

*Au même.*

J'ai dit, Monsieur, & le dis encore, qu'il est  
difficile de paraphrafer des Epigrammes, &c. 369

*Au même.*

Puis qu'il vous plaît de me reveiller de l'assou-  
pissement que vous condamnez, vous verrez d'a-  
bord si mon reveil est plus commode que ma Le-  
thargie. Les Vers de la conception de la sainte  
Vierge, &c. 376

*Au même.*

Vous avez raison, Monsieur, d'expliquer  
avec nos plus illustres interprètes *Hercule pulchro,*  
&c. 381

*A Monsieur MOROSINI, depuis  
Ambassadeur en Savoye, en France, &  
Constantinople.*

Selon vôtre compte qui est le mien je vois,  
Monsieur, que vous avez déjà commencé à vi-  
vre, &c. 90

*A Monsieur MORUS.*

Vous verrez, Monsieur, qu'il ne restoit plus  
à nôtre sçavant amy de Saumur qu'à mettre au  
bas du Cartel qu'il nous envoie

*Αἰέτες ἐπὶ φίλοι, &c.* 41

*Au même.*

Promiseras More clarissime, te, si quando in urbem  
pervenisses, statim ad me scripturum, &c.

50  
ODE

# OEUVRES MESLE'ES.

O.

O D E.

*Donec gratus eram.*

T I R S I S.

Tant que j'eu le bonheur de ne te pas déplaire,  
&c.

609

P.

*A Monsieur des PORTES.*

Vous m'écrivez que vous m'avez fait vôtre héritier, & que vous me laissez vôtre Patrimoine qui consiste en fleurs, &c.

86

*Portrait.*

Je ne sçai ni diminuer les choses ni les agrandir, &c.

67

*Autre.*

Il faut, Monsieur, que je travaille à vôtre Portrait, & j'imiterai en cette rencontre ceux qui ne perdent point à discourir le tems qu'ils croyent devoir employer à peindre, &c.

71

*Autre.*

Voyez ce petit bon homme.

273

*Autre.*

Massoniere est Pale & Rousseau.

278

R.

*A Monsieur de RAZILLY, Gouverneur de Haguenau.*

Je suis ravi pour vôtre satisfaction que le Roi

F f 2

vous

## T. A B L E D E S

vous ait donné le Gouvernement d'une place, hors de laquelle vous ne puissiez acheter une promenade que par un combat, &c. 21

*A Monseigneur le Duc de RICHELIEU,  
Duc & Pair de France.*

*Spretus amor falsas non raro concipit iras, &c. 611*

*Au même.*

Voici, Monseigneur, la difficulté que j'ai eu l'honneur de vous proposer, & vous me ferez, s'il vous plait, celui de m'en dire vôtre sentiment, *En verité, en verité je vous dis que l'un de vous me trahira, &c.* 617

*Au Reverend Pere ROATIN Theolo-  
gicn de la Compagnie de Jesus.*

Ce n'est pas d'une vie commé la mienne, mon Reverend Pere qu'a traitté Seneque, quand il a traitté de la vie heureuse, &c. 38

*Rondeau.*

Je ne scaurois être toujours en Quête. 362

*A Monsieur ROZEL DU BOS C.*

Ne doutez point, s'il vous plait, Monsieur, que je ne réponde à l'amitié dont vous me donnez souvent des marques, &c. 46

## S.

*A Monsieur de S A I N T A M A N T.*

S'il vous prend envie, Monsieur, de faire la Carte du pays de la raison ne l'étendez pas généralement au deça de la riviere de Loire.

*Pester*

# OEUVRES MESLE'ES.

*Pester contre le siecle & contre les abus  
Dechiffrer quelques vieux rebus, &c.*

*A Monsieur de SAINT-MARTIN.*

Je vous renvoye, Monsieur, le premier ouvrage de vôtre voisin, qui s'est avisé de faire des Vers à trente cinq ans, &c. 98

*Au même.*

J'ai vû, Monsieur, quinze jours entiers les deux personnes dont vous m'avez autrefois entrevenu, & suis confirmé dans l'opinion que j'ai toujours eüe, qu'il y a des sçavans qui n'ont point d'esprit, &c. 101

*Au même.*

Vous ne pouvez pas ignorer, Monsieur, que je sçais un peu déchiffrer le Grec, l'Hebreu, & l'Arabe, & je n'ai pû déchiffrer les caracteres de vôtre voisine, &c. 113

*Au même.*

Le Disciple de Monsieur Cappel qui vous a dit que j'étois bien avant dans les Rabins, &c. 116

*Au même.*

J'ai lû, Monsieur, pour mieux répondre à vôtre demande, tous les auteurs de ma connoissance qui nous ont parlé de PSILLES, &c. 125

*Au même.*

Vous vous étiez engagé, Monsieur, de venir passer huit ou dix jours dans ma solitude,  
*Et l'on a vû depuis sur ces coteaux voisins  
De la neige, des fleurs, des fruits, & des &c.* 134

*A Monsieur de SAUMAISE.*

La manière dont vous avez parlé de moi en  
F f. 3 Hol-

# TABLE DES

Hollande est si obligeante, &c.

7

*A Monsieur SCUDERI.*

En me donnant à vous, mon très-cher Monsieur, je ne vous ai pas fait un grand present, &c.

4

*A Madame la Marquise de SEVRET.*

Je ne suis pas, Madame. assez vain pour devoir me flatter de vôtre estime, &c.

137

*A Monsieur S G.*

On ne me surprendra plus, Monsieur, par les apparences exterieures :

*Ne per portare in manu una crocetta, &c.*

141

*Soneto.*

*Un Soneto me menda hazer violante.*

293.

*Autre imité de Sannazare.*

502.

*Autre imité d'une Epigramme de Theodore de Beze.*

503.

*Autre.*

537

*A Madame la Comtesse de la SUSE.*

Ceux, Madame, qui ont trouvé un peu negligez les premiers Vers que vous avez faits sur la mort de Monsieur le Duc de Chatillon, &c.

1

*Autre del Padre Livo d'Imola, contro Alessandro Tassoni.*

591

*A Mon-*

*A Monsieur TRISTAN l'Hermitte.*

Vous vous plaignez, Monsieur, de la destinée de vos derniers Vers qui ont paru si achevez; & en effet ils ont paru tels à Monsieur le Comte de Tott, qui connoit le fort & le foible du Poëme épique, &c.

9

*A Monsieur le Comte de TOTT, Sénateur du Royaume de Suede.*

J'ai vû. Monsieur, par vôtre moyen les œuvres du . . . . c'est-à-dire un Poëte ridicule, &c.

19



# C A T A L O G U E

Des Livres qui se trouvent chez

ADRIAN MOETJENS.

- A** Bregé de l'Hist. de France, par Mezerai. 12. 7. vol.  
— d'Espagne van El, 12. 4. vol.  
— d'Angleterre van El, 12. 3. vol.  
— de France, par Prade 12. 5. vol.  
**A**cademie de l'Epée, par Thibault, fol. fig.  
**A**ctes & Memoires des Negociations de la Paix de Ni-  
megue, 12. 7. vol.  
**A**ffaires de France & d'Autriche, 12.  
*Auzema Historia Pacis*, 4  
**L'**Ambassadeur & ses Fonct. par Wicquefort, 4. 2. vol.  
**L**es anciens Auteurs reduits en Maximes 12.  
**B**alzac Lettres choisies, 12.  
— — à M. Conrart, 12.  
— Aristippe, ou de la Cour, 12.  
— Oeuvres diverses, 12.  
— Entretien, 12.  
— Socrate Chrétien, 12.  
**D**ictionnaire Historique de Morery, fol. 4. vol.  
— Universel de Furetiere, fol. 3. vol.  
— de Messieurs de l'Academie Française, fol. 4. vol.  
— Etymologique de Menage & Chasseneuve, fol.  
— Latin François, par le P. Tachard, 4.  
— François Latin, du même 4.  
**D**iscours sur l'Histoire Universelle de Condom, 12.  
**E**douard III. Histoire d'Angleterre, 12.  
**E**lement de Botanique, ou methode pour conduire les  
Plantes, par Tournefort, 8. 3. vol.  
**E**ssais de Morale contenus en divers Traitez sur plu-  
sieurs devoirs importans, 12. 4. vol.  
— Continuation des Essais de Morale contenant des  
Reflexions Morales sur les Epitres & Evangiles de  
toute l'année, 12. 5. vol.  
— de Michel de Montagne, fol.  
**E**rat (Nouveau) d'Angleterre, par Chamberlain, 12. 2. v.  
**G**rammaire Franç. & Angl. & Angl. Fran. par Mauger 8.  
**G**rotius du Droit de la Paix & de la Guerre, 12. 3. vol.  
**G**uerre des Turcs avec la Pologne, la Moscovic, & la  
Hongrie, par la Croix, 12.

Grand



# C A T A L O G U E.

Grand Atlas de Sanfon, fol.

Histoire de la Bible, quart. fig.

— des Empereurs par Tillemont, 12. 8. vol.

— Evangelique confirmée par la Judaïque, 12. 2. vol.

— des trois derniers Emp. Turcs, 12. 2. vol.

— du Tems, 12. 5. vol.

— des Variations, par Monsieur de Meaux, 12. 2. vol.

— des Siecles, par le P. l'Enfant, 12. 6. vol.

— de la Paix de Nimegue, par Saint Didier, 12.

— du Schisme d'Anglet par Sanderus, 12.

— de l'Empire, par Heis, 12. 3. vol.

— de France, par Mezeray, fol. 3. vol. fig.

— des Guerres de Flandre, par Strada, fol. 2. vol. & in

8. 2. vol.

— du Maréchal de Matignon, fol.

— de Guebriant, fol.

— de Herodote, fol.

— de Constantinople, traduit par Cousin, 12. 10. vol.

— de l'Eglise, 12. 6. vol.

— Romaine, 12. 2. vol.

— & Géographie d'Audifret, 12. 3. vol.

— Metallique de la Hollande, fol. fig.

— Ecclesiastique de Fleury, 12. 3. vol.

— de la Conquête du Mexique, par de Solis, 2. vol. fig.

— de Appian Alexandrin, fol.

— de Polybe, fol.

— de Tite-Live, fol. 2. vol. & in 12. 8. vol.

— de Louis XIV. par Medailles, fol.

— des Conclaves, 12. 2. vol.

— de la Paix des Pirenées, 12

— de la Vie du Cardinal Mazarin, 12. 2. vol.

— du Duc de Richelieu, 12. 2. vol.

— de l'Edit de Nantes, 4. 5. vol.

— des Ministres d'Etat de la troisième Lignée, fol.

— des Revolutions d'Angleterre, par le P. d'Orleans,

12. 3. vol.

— du Cardinal Ximenes, par l'Abbé Flechier, 12. 2. vol.

— de Louis XIV. 12. 2. vol.

— des Princes d'Orange, 12.

— du Roi de la Grande Bretagne, 12. 2. vol.

— idem par Medailles, fol.

— du Prince de Condé, 12.

— de Baviere, 12. 4. vol.

— de Cromwel, par Ragenau, 12.

— idem par Leti, 12. 2. vol.

Instruc.

# C A T A L O G U E.

- Instruction sur l'Histoire de France, & sur la Romaine,  
 par Demandes & par Réponses, par M. Ragois, 12.  
 Justin Histoire Universelle, 12. 2. vol.  
 Kircher de la Chine, fol. fig.  
 Lettre de Bomgars, Lat. Fr. 12. 2. vol.  
 Lettres Historiques contenant ce qui se passe de plus  
 important en Europe, 12. 9. vol. Ce Livret paroît  
 le 15. de tous les mois.  
 — du Cardinal de Richelieu, 12. 2. vol.  
 — — de Mazarin, 12. 2. vol.  
 — — d'Offat. folio & quarto.  
 — & Ambassades de Cannaye, fol. 3. vol.  
 — de Wiquefort Fr. Lat. 12.  
 Les Loix Civiles dans leur Ordre Naturel, 8. 3. vol.  
 Maimbourg Arianisme, 12. 3. vol.  
 — Iconoclaste, 12. 2. vol.  
 — des Croisades. 12. 4. vol.  
 — Schisme des Grecs, 12. 2. vol.  
 — — d'Occident, 12. 2. vol.  
 — Histoire du Lutheranisme. 12. 2. vol.  
 — — du Calvinisme, 12.  
 — — de la Ligue, 12.  
 — Pontificat de Saint Leon, 12.  
 — — de Saint Gregoire, 12.  
 — Prerogatives de l'Eglise de Rome, 12.  
 Memoires pour servir à l'Histoire Ecclesiastique, par  
 Tillemont, 12. 6. vol.  
 — de Madame la Guette, 12.  
 — de Cheverny, 12. 2. vol.  
 — du Duc d'Orleans, 12.  
 — de Melvil, 12. 2. vol.  
 — sur la Guerre de Transylvanie, 12.  
 — curieux sur le Combat des Taureaux, 12.  
 — de Brantôme des Homm. Illust. 12. 4. vol.  
 — — Capitaines Etrangers, 12. 2. vol.  
 — — des Dames Illustres, 12.  
 — — des Dames Galantes, 12. 2. vol.  
 — de Temple, 12.  
 — de la Cour d'Espagne, 12.  
 — de Bassompierre, 12. 2. vol.  
 — de Mr de Beauveau, 12.  
 — de du Pleffis Mornai, & sa Vie, 4. 3. vol.  
 — de Terlon, 12.  
 — de Suede, par Chanut, 12. 3. vol.  
 — de Bellievre, & Sillery, 12. 2. vol.

# C A T A L O G U E.

- Memoires de Chatenet de Puysegur, 12.  
 — & Histoire du Duc de Richelieu. fol. 3. vol. & in  
 12. 7 Vol  
 — du Duc de Nevers, fol. 2. vol.  
 — de Sully de Bethune, fol. IV. Tom. 3. vol.  
 — de Chatelneau, fol. 2. vol.  
 — de Villeroy, 12. 4. vol.  
 — de Joinville, 12.  
 — de Comines, 12. 2. vol.  
 — de Villegomblain, 12. 2. Vol.  
 — de Vauciennes, 12. 2. vol.  
 — de Lyonne, 12.  
 Morale de Tacite, par Amelot de la Houffaye, 12.  
 Ministère du Cardinal Ximenes. 12.  
 — de Richelieu, fol. & in 12. 3. vol.  
 Negociation de la Paix & de l'Armistice, touchant les  
 Couronnes du Nord, 12.  
 — du President Jeanin, fol. & in 12. 4. vol.  
*Nieuhof's Legatio Chinae, fol. fig.*  
 Nouveau Testament de Mons, Latin François, 12. 2. vol.  
 Le Neptune François ou Atlas Maritime, fol.  
 Oeuvres de Tacite d'Ablancourt, 4. & 8.  
 — de Rapin, 12. 2. vol.  
 — de Seneque, par du Ryer, fol. 2. vol.  
 Parfait Maréchal, par Soleyfel, 4. fig.  
 — Capitaine, par Rohan, 12.  
 Plaidoyers & autres œuvres de M. Gillet Avocat au  
 Parlement, 4.  
 Preliminaires des Traitez de Paix, par Amelot de la  
 Houffaye, 12.  
 Petrone, Latin François, avec des Remarques, 12. 2. V.  
 Pluvinel des Chevaux, fol. fig.  
 Procez de Fouquet, 12. 13. vol.  
 Recueil des Pieces servant à l'Histoire de Henri III. 4.  
 — des pieces curieuses, tant en Prose qu'en Vers, 12.  
 4 Vol.  
 — des Traitez de Paix, de Tréve, de Neutralité, de  
 Confederation, d'Alliance, & de Commerce, faits  
 par les Rois de France, depuis 3. siècles, 4. 6 Vol.  
 — — depuis Jesus. Christ jusqu'à present, fol. 4. vol.  
*sous la presse.*  
 Relation des trois Ambassades de Carlisse, 12.  
 Religions du Monde, par Ross. 12. 3. vol. fig.  
*Savilius in Tacitum, 12.*  
 Testament Politique du Cardinal de Richelieu, 12.  
 — — de Colbert, 12.

Testa-

# C A T A L O G U E.

- Testament Politique de Monsieur de Louvois.  
*Theatrum Urbium Sabaudia & Pedimontium*, 2. vol. fig.  
*Magn. fol.*  
 Le même en François sous la presse. 2. vol.  
 Tite Live, par du Ryer, 12. 8. Vol.  
 Travaux de Mars, 8. 3. vol fig.  
 Traitez des Droits du Roi, par du Puy, fol.  
 Traité du Caffé, du Thé, & du Chocolate, 12.  
 Varillas Minorité de St. Louïs, avec l'Histoire de Louïs  
 XI. & de Henri II. 12.  
 — Histoire de Louïs XI. 12. 2. Vol,  
 — — de Charles VIII. 12.  
 — — de Louïs XII. 12. 3. Vol.  
 — — de François I. 12. 3. Vol.  
 — — de Henri & François II. 12. 3. Vol.  
 — — de Charles IX. 12. 2. Vol.]  
 — — de Henri III. 12. 3. Vol.  
 — — Politique de Ferdin. Roi d'Espagne, 12. 3. Vol.  
 — — de l'Education des Princes, 12.  
 — — Politique de la Maison d'Autriche, 12.  
 — Anecdotes de Florence, 12.  
 — Histoire des Revolutions en matiere de Religion,  
 12. 6. Vol.  
 — Réponse à la Critique de Burnet, 12.  
 Veritable Campagne des Allemands, 12.  
 Vie de la Reine d'Angleterre, par Burnet, 12.  
 — — de France, 12.  
 — du Duc de Lorraine, 12.  
 — de Cassiodore, 12.  
 — du P. Paul, 12.  
 — de Cesar de Borgia, 12.  
 Voyage de la Reine d'Espagne, 12.  
 — de Struys, quarto, fig.  
 — de Constantinople, par Grelot, 12.  
 — de Candie, 12.

---

On trouve aussi dans la Boutique d'Adrian Moetjens toutes sortes de Livres François, tant ceux qui s'impriment en ce Pays, que ceux qui se font journellement en France, le tout à un prix raisonnable.

# POËSIÉS

DE MONSIEUR

# CHEVREAU.

Precepteur du Duc de Maine.



A LA HAYE,  
Chez HENRI SCHEURLEER.

---

M. D. CC. XVI.

1840

THE ...

...



...

...



A LA REINE

D E

S U E D E.

O D E.



VOUS, dont la belle gloire est  
l'amour & le prix,  
Et par qui l'on connoît tout  
ce qu'on peut connoître;

Sœurs du Temps, dont le frere épargne  
les écrits,

Lui qui n'épargne rien de tout ce qu'il  
fait naître!

Chastes filles du Ciel, mon unique re-  
cours,

MUSES, dont mon esprit implore le  
secours,

De grace éclairez-moi du feu qui vous  
inspire;

Dans mon hardi projet daignez m'ac-  
compagner,

G g 2

Et

Et faites par vos soins que je puisse dé-  
crire

Toutes les vérités que je puis témoigner.



Celle dont je médite aujourd'hui le Ta-  
bleau,

Entretient dès long-tems vos glorieuses  
veilles,

Et vous n'avez rien fait de noble, ni de  
beau,

Que vous ne le deviez à toutes ses mer-  
veilles :

Vous fûtes les objets de ses premiers  
plaisirs,

Quand la Fortune ailleurs contraire à  
vos desirs

Vous faisoit éprouver des rigueurs infi-  
nies;

Cet outrage excita son genereux courroux,  
Et de ce même lieu d'où vous étiez  
bannies

Elle en fit aussi-tôt un azile pour vous.



Elle sort d'un Héros qui chercha ses ébats  
Dans les affreux périls où se trouve la  
Gloire,

Et qu'on a vû cent fois revenir des com-  
bats

Sur le Char le plus beau que meine la  
Victoire :



DE Mr. CHEVREAU. 5

Ce Roi, dont le grand cœur fut le plus  
fermé apui,

De tant d'Hydres qu'il vit s'élever con-  
tre lui,

Attaqua le premier les orgueilleuses têtes;

De ses plus fiers voisins il s'en fit des  
sujets,

Et sans le coup fatal qui borna ses con-  
quêtes,

Il en eut fait autant qu'il eût fait de  
projets.



Elle a le même cœur, & regne au même  
lieu

Où l'on a vû regner un Monarque si  
brave,

Et vous sçaurez qu'elle est du sang d'un  
Demi-Dieu,

En sçachant qu'elle doit sa naissance à  
GUSTAVE:

Mais quelques beaux projets qu'il ait pû  
méditer,

Quelques afreux périls qu'il ait pû sur-  
monter,

A quelque art qu'il ait dû sa fortune  
prospère,

Et quelque fiers voisins que son bras ait  
soûmis,

Il reçoit plus d'autels pour en être le  
Père,

Que pour avoir domté ses plus grands ennemis.

(Ses 2)

Au seul bruit de la mort de ce Triomphateur

La plupart des vaincus essuièrent leurs larmes,

Et dans leur désespoir, dont il étoit l'auteur,

Songèrent à vanger leur perte par leurs armes :

Mais dès-lors que CHRISTINE eut pris le Sceptre en main,

Elle accrut les malheurs du Cimbre, & du Germain,

Quand le Ciel sembloit même en éloigner le terme;

Et par leur propre sang leur voulut enseigner

Qu'un cœur comme le sien & généreux & ferme,

Avoit appris à vaincre, aussi-tôt qu'à régner.

(Ses 3)

Ils emploierent tout pour fléchir leurs destins;

Et par une funeste & nouvelle aventure,

Le superbe appareil de ces Peuples mutins

Ne fut que l'appareil de leur perte future:

Avec

DE Mr. CHEVREAU. 7

Avec tous leurs travaux, avec tous leurs efforts,  
Le nombre de Soldats, de Vaisseaux, & de Forts,  
N'aida qu'à signaler leur honte, & leur défaite;  
La Guerre dans leur sang éteignit son flambeau,  
Et l'endroit, dont l'Orgueil avoit fait sa retraite,  
Malgré tous ses remparts lui servit de tombeau.



CHRISTINE fit connoître à tous les Potentats  
Par ses heureux conseils, ce que vaut la Prudence;  
Et l'on n'a vû depuis dans ses vastes Etats,  
Que les jeux, les Amours, la Paix, & l'Abondance;  
Aussi devons-nous bien confesser hautement  
Que les ambitieux dans leur aveuglement,  
Quoi qu'ils puissent tenter, seront toujours à plaindre;  
Qu'elle peut tout prévoir; qu'elle peut tout calmer,

Et que ses ennemis ont raison de la  
 craindre,  
 Autant que ses Sujets ont raison de  
 l'aimer.



Elle a des châtimens pour la Témérité;  
 Elle est des affligez l'amour, & l'espé-  
 rance;  
 Et toujours son esprit fait régner l'E-  
 quité  
 Sur le Thrône, où son cœur fait régner  
 la vaillance:  
 Elle écoute, & défend l'innocent mal-  
 heureux,  
 Et ne peut pas manquer par des soins  
 généreux,  
 D'en prendre la défense, & d'en finir  
 la peine:  
 Le vœu qu'elle en a fait, est un vœu  
 solennel,  
 Et pour en mériter le mépris, ou la  
 haine,  
 Il suffit d'être lâche, ou d'être crimi-  
 nel.



Le vice, dès long-tems à ses pieds  
 abatu,  
 Ne songe désormais qu'à pleurer sa dé-  
 faite;

Et

DE Mr. CHEVREAU. 9

Et depuis qu'elle régne , il n'est point  
de Vertu ,

Qui de cent dons secrets n'ait été satis-  
faite :

En foule chaque jour viennent de tou-  
tes parts

Les plus chers confidens des Lettres , &  
des Arts ,

Qui pour toute richesse ont acquis de  
l'estime ;

Comme elle en est l'amour , elle en est  
le soutien ,

Et dans tous ses présens elle tient pour  
maxime ,

Si l'on ne donne trop , que l'on ne don-  
ne rien.



Elle peut s'exprimer avec facilité  
Sur les plus hauts sujets en huit sortes  
de langues ,

Et l'éloquence regne avecque majesté  
Dans ses moindres discours , comme  
dans ses harangues :

Les plus fameux esprits attirez dans sa  
Cour ,

Aux lumieres du sien , ravis d'aïse &  
d'amour ,

Ont été trop heureux de se laisser con-  
duire ,

Et s'ils ne sont ingrats, ils doivent témoigner

Que cent fois cette Reine a daigné les instruire

Sur tout ce qu'ils croioient lui pouvoir enseigner.



Le feu pur, & subtil qui sort de ses beaux yeux

De celui de l'esprit est un éclat visible ;  
Et l'on sçait que les Rois les plus ambitieux

Brûlent d'un autre feu pour son cœur insensible :

Quelque force pourtant que l'Amour puisse avoir,

Elle ignore, elle hait, & condamne un pouvoir,

Qu'elle même entretient en lui donnant des charmes ;

Et de tant de Héros ce petit Dieu vainqueur

Qui tire de ses yeux la plûpart de ses armes,

N'en a jamais trouvé pour lui toucher le cœur.



Mais comment pourroit-elle approuver leur amour ?

Et joindre à leur pouvoir sa puissance  
suprême ?

Elle qui lasse enfin de l'éclat de sa  
Cour,

Est prête de quitter & Sceptre, & Dia-  
dème :

Elle qui maintenant, voit contre l'En-  
nemi

Ses Peuples assurés, & son Thrône af-  
fermi,

Et qui trouve pourtant la Grandeur im-  
portune ;

Qui pour être en repos a toujours com-  
batu,

Et qui peut mépriser les biens de la  
Fortune,

Pour goûter à loisir les fruits de la  
Vertu.



Elle est son esperance, elle fut son apui,  
Chez elle ce bien seul trouve un prix  
légitime,

Et toute la Grandeur & la Gloire d'au-  
trui

Ne peut qu'avec ce bien mériter son  
estime :

Le Thrône, dont le Ciel avoit fait son  
Berceau,

Pour rendre son Destin plus heureux &  
plus beau ;

Ne put ni l'ébloûir , ni la rendre plus  
vaine :

Il ne fit son mépris , son plaisir , ni son  
duëil ,

Elle y monta sans peur , l'abandonne  
sans peine ,

Et dans sa pompe même y regna sans  
orguëil



Mais quoi que cette Reine ait acquis  
tant d'honneur ,

Elle ne quitte rien en quittant la Cou-  
ronne ;

Sa Vertu seulement fait son plus grand  
bonheur ,

Et c'est d'elle , que vient le respect  
qu'elle donne :

Dans l'Isle Fortunée où le Ciel la con-  
duit ,

Cette même vertu loin du monde & du  
bruit

Doit borner ses plaisirs , & regler son  
étude ;

Et l'on verra bien-tôt par un si digne  
choix ,

Que les charmes divers de cette solitude  
Feront plus d'envieux que la Pompe  
des Rois.

C'est





C'est dans ce beau Désert qu'il faut la  
visiter

MUSES, qui dès long tems respec-  
tez ses Oracles,

C'est là qu'avec plaisir vous pourrez mé-  
diter,

Et qu'à chaque moment vous verrez des  
miracles :

Aussi-bien sçavez-vous que c'est elle  
aujourd'hui

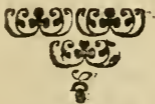
Qui de vos grands desseins est l'objet,  
& l'apui,

Et qui fournit par tout de matière à  
l'Histoire ;

Qui des siècles passés ôte le souvenir,

Qui doit être du sien le bonheur, & la  
gloire,

Et l'exemple dernier des Siècles à venir.



ARGUMENT DE  
 P R O C R I S .

LE Juste Ericlée Roi d'Athenes, eut  
 entre autres enfans, Orythie qui fut  
 enlevée par Borée, & Procris qui fut  
 mariée à Cephale, fils d'Æole. Lors  
 que Cephale étoit un jour sur le mont  
 Hymette, il fut enlevé par l'Aurore,  
 qui ne pouvant rien gagner sur son es-  
 prit, aide à le déguiser, & lui donne  
 de quoi éprouver la chasteté de sa femme,  
 qu'il corrompt enfin par ses dons, après  
 avoir essayé inutilement de la gagner par  
 son amour, & par ses promesses. Elle se  
 retire au service de Diane Il l'emmeine  
 à Athenes par la bonté de la Déesse, &  
 en reçoit un javelot fatal Sur le raport  
 qu'on fait à Procris que Cephale étoit  
 amoureux d'une Nymphe, elle devient  
 jalouse, & se cache derrière un Buisson  
 dont elle fait branler les feüilles. Ce-  
 phale y lance son javelot, & la tuë.

Ovide au livre 6. des Metamorphoses  
 fable 8. & au liv. 7. fable 26. 27. & 28.  
 PRO.



# PROCRIS

P O E M E

HEROÏCOMIQUE.

**E**N TRE huit beaux enfans qu'eut le  
 grand Ericée,  
 De qui la Probité n'étoit point affectée,  
 Et qui fit de son Regne un petit sie-  
 cle d'or  
 Qui valoit en odeur cent roignons de  
 Castor,  
 Deux filles, dont la voix incaguoit les  
 Syrennes,  
 Se faisoient admirer dans la ville d'A-  
 thenes.  
 Ces deux sœurs qu'on nommoit Ory-  
 thie, & Procris,  
 Causoient également des larmes, &  
 des Cris;  
 Detroussioient tous les cœurs, arrê-  
 toient poil, & plume,

Et

Et de ce jeu cruel faisoient une cou-  
tume :

Quand deux Princes fameux s'advisé-  
rent un jour

De quitter leur país pour leur faire la  
Cour,

Et d'éprouver entr'eux, s'il étoit ve-  
ritable

Que le Ciel eût rendu leur beauté re-  
doutable,

Qu'il sortît de leurs yeux de si funes-  
tes dards,

Et que le plus hardi bouquât à leurs  
regards.

Mais parce que chacun s'en vouloit  
faire accroire,

Que l'un est pour la blonde, & l'au-  
tre pour la noire,

Et que tous les esprits ne se rappor-  
tent pas,

Chacun à part aussi révéra leurs apas.  
Orythie à l'abord s'assujétit Borée,

Et quoi qu'elle pût faire, elle en fut a-  
dorée :

La Belle, toutefois dès le premier mo-  
ment

Connut ses qualitez & son tempera-  
ment,

Devina sa naissance aux traits de son vi-  
sage,

Et par son entretien, jugea du personnage.

Ce Borée avoit l'air d'un amoureux tranſi

La bouche d'un Bleu-paſſe , & le nez racourci,

Le teint de la couleur du papier de la Chine,

Frottoit touſjours ſes mains , hauſſoit touſjours l'Eſchine,

Ne parloit qu'avec peine , alloit le traquenard;

Ne s'affubloit le corps que de peaux de Renard;

Souffloit par tout le froid de ſa bouche hâlée,

Et dans les plus beaux lieux attiroit la gelée.

Ce Prince en cet état l'alloit ſouvent troubler,

Ne la viſitoit point ſans la faire trembler,

N'avoit en ſa faveur aucune retenuë,

Se ſouroit ſous la robbe au milieu de la ruë;

Lui fronçoit le muſeau , damaſquinoit ſes bras,

S'obſtinoit tous les ſoirs à lui glacer ſes draps,

Lui

Lui brinbaloit souvent les pauvres mer-  
tibules ;

Lui piquoit les talons , les chamaroit  
de mules ,

La forçoit quelquefois de pleurer par le  
nez ,

Tenoit auprès du cœur ses esprits en-  
chaînez :

Lui geloit tout le sang , & ronfloit au-  
près d'elle

D'un effroyable ton sans fermer la pru-  
nelle.

Mais quoi qu'elle connût qu'il fût im-  
petueux ,

Picquant , bizarre , altier ; & peu res-  
pectueux ;

Qu'elle eût maudit cent fois sa cruelle  
arrivée ,

Avec sa résistance , elle en fut enlevée ,

Et malgré son humeur & cet enlèvement ,

Ils vécurent depuis assez paisiblement.

Cephale avec Procris n'en usoit pas  
de même ,

Il étoit complaisant dans son amour ex-  
trême :

Il découvroit souvent sa flamme par ses  
yeux ,

Et les fers qu'il portoit , lui sembloient  
précieux.

Il avoit pour Procris cent contes d'a-  
 mourettes ;  
 Inventoit chaque jour de nouvelles fleu-  
 rettes ;  
 Flattoit sa gouvernante , écrivoit des  
 poulets ;  
 Faisoit danser par fois de superbes Ba-  
 lets ;  
 Traittoit splendidement , étoit toujours  
 en joye ;  
 Eclattoit en habits d'or , de pourpre , &  
 de Soye ;  
 Prodiguoit les bijoux , respectoit ses  
 amis ,  
 Tenoit exactement ce qu'il avoit promis ;  
 Se plaisoit à railler , sans se plaire à mé-  
 dire ;  
 Etoit bien à cheval , jouoit bien de la  
 Lyre ;  
 Tiroit juste de l'arc , dansoit adroitte-  
 ment ;  
 Chantoit , faisoit des vers , & parloit  
 nettement ;  
 Dans tout ce qu'il faisoit , témoignoit  
 sa conduite ;  
 Gagnoit par des présens tous les gens  
 de sa suite ;  
 Etoit de la Vertu le refuge & l'apui ,  
 Et vouloit qu'un chacun pût se louer de  
 lui.

Pour

Pour s'acquérir encor les plus stupides  
ames,

Il portoit dans les yeux & des traits,  
& des flammes :

Un miroir n'étoit pas plus uni que  
son teint,

Et d'œilllets, & de Lis, son visage é-  
toit peint.

Il avoit des cheveux dont la seule Na-  
ture

Avoit fait les anneaux, & la noire tein-  
ture :

Son front étoit ouvert, ses regards al-  
lumez ;

Son Port Majestueux, ses membres bien  
formez ;

Ses bras polis, & ronds, sa jambe bien  
tournée,

Et n'étoit pas encore en sa vingtième  
année.

S'il charmoit par ses yeux & par son  
entretien,

Procris charmoit de même, & ne lui  
devoit rien.

Leur mine étoit d'attraits également  
pourveuë,

Et filles & garçons les couroient tous à  
veuë.

Cette Princesse étoit une grosse Dondon,  
Belle



Belle comme le jour , fraîche comme un  
Gardon ;

Adroite comme un Singe , aussi droite  
qu'un Cierge ,

Aussi blanche qu'un Lis , plus chaste  
qu'une Vierge ;

Aussi souple qu'un gand ; plus douce  
qu'un Castor ;

Sçavante comme un Diable , & franche  
comme l'or.

Comme ils avoient tous deux des quali-  
tez si belles ,

L'Amour rendit bien-tôt leurs flammes  
mutuelles ,

Ils s'aimèrent d'abord , & quelque tems  
après

Le Ciel leur accorda de se joindre de près  
Dans une si fameuse & si grande jour-  
née ,

Junon plaignit pourtant un si triste hy-  
menée ;

Elle ne voulut pas s'y trouver seulement,  
Quoi qu'on l'en eût priée assez devote-  
ment ;

Et cette même nuit , si l'histoire en est  
vraye ,

Cephale en se couchant entendit une Or-  
fraye ,

Et resta si confus & de crainte , & d'ennui,  
Qu'il

Qu'il ne se passa rien entre Procris , &  
lui.

Il rappelle pourtant sa puissance première;  
Sa chaleur lui revient avecque la lumière,  
Et comme au point du jour il voit pres-  
que endormi

Ce qui n'étoit encor sa femme qu'à  
demi ,

Il l'étreint avec force , il paie avec usure  
Sans tarder plus long-tems cette honteu-  
se injure ,

Et même , comme on croit , depuis ce  
doux ébat ,

Procris , pour animer ce beau Prince  
au combat ,

Repetoit fort souvent quand elle étoit  
couchée ,

Graces à tous les Dieux l'Orfraye est de-  
nichée.

Ils goûtoient à loisir tous les con-  
tentemens

Que l'Amour peut donner aux fidelles  
amans :

Et véçurent un mois dans une ardeur  
égale :

Quand l'Aurore , un matin , jetta loeil  
sur Cephale ,

Qui sur le mont Hymette étoit lors  
occupé

A reprendre un Chevreuil qui s'étoit  
échapé ,

Et qui pour l'attraper avec quelque au-  
tre bête ,

Voyoit auprès de lui sa toile toute prête.

Il fut surpris d'abord, quand il vît apro-  
cher

La fille du Soleil qui le venoit chercher,

Et qui, ce même jour, pour paroître  
plus belle ,

Avoit aidé del'Art sa Grace naturelle.

Elle avoit pris, pour lui, ses précieux  
habits

Chargez de Diamans, de Perles, de  
Rubis,

D'Opales, de Saphirs, & d'autres pier-  
reries

Plus riches en couleurs que l'émail des  
prairies;

Qui contenoient les yeux par la diver-  
sité

Dont elles augmentoient leur force ,  
& leur beauté;

Mais dont il ne sortoit que des lu-  
mieres sombres

Qui ne pouvoient percer qu'à peine  
dans les Ombres.

Elle étoit sur un char d'or, de nacre ,  
& d'azur,

Qui

Qui témoignoit assez par son éclat ob-  
scur,

Qu'elle étoit seulement la fille, & la  
courière

De celui, dont le monde emprunte la  
lumière.

Quoy qu'elle tint pourtant de la  
nuict, & du jour,

Une amante si belle étoit digne d'a-  
mour;

Et si dans cet état quelqu'autre l'eût  
trouvée,

Certes, mal aisément s'en fût elle sau-  
vée.

Mais quoy qu'avec la ruze elle emplo-  
iât les pleurs,

Et qu'elle en arrosast les herbes, &  
les fleurs;

Il ne se rendit point à toute cette a-  
morce,

Et la Dame aussi-tôt eût recours à la  
force,

L'enleva sur son char, l'emporta dans  
le Ciel,

Et vomit contre lui ce qu'elle avoit de  
fiel.

Mais dès qu'elle eut rendu cette hu-  
meur colérique,

Elle lui fit meubler un Palais magni-  
fique

Où

Où tout étoit Royal, riche, net, &  
riant,

Et le mit auprès d'elle au coin de l'O-  
rient.

Ce fut là qu'à loisir cette amante offensée

Lui voulut expliquer sa dernière pensée,

Et que pour mettre enfin son esprit en  
repos,

Dans un lieu fort secret elle tint ces  
propos.

Je veux croire aujourd'hui trop aimable  
Cephale!

Que je dois vos refus à la foi conjugale,

Et que cette Procris, que vous estimez  
tant,

Semble avoir ce qu'il faut pour vous ren-  
dre constant.

Elle est jeune, elle est riche, elle est  
grasse, elle est belle,

Mais il n'est pas certain, qu'elle vous  
soit fidelle,

Et qu'ayant épuisé les forces d'un mari,

Elle n'exerce après celles d'un favori.

La femme est toujours femme, & c'est  
un mauvais titre;

Et qui voit son humeur, voit un vilain  
chapitre.

Celle qui d'ordinaire est aux pieds des  
Autels

N'a pas le plus de soin de plaire aux im-  
mortels ,

Et ne manque jamais , pour frequenter  
les Temples ,

De donner au logis de très mauvais  
exemples.

Quoi qu'elle cherche tout pour abuser  
vos yeux ,

Elle ne trouve rien pour abuser les Dieux.

Au milieu des plus saints , & des plus  
beaux mistères ,

Son cœur ne s'entretient que de ses adul-  
teres :

Elle en attend l'Auteur , & dans ce sa-  
cré lieu

Révère le coupable , & méprise le Dieu ;

Nourit par ses regards le feu qui la dé-  
vore ,

Et n'a point d'autre Dieu que celui qui  
l'adore.

Telle veut faire voir comme elle a bien  
vécu ,

Qui même , en le prouvant , songe à  
faire un Cocu.

Avec un peu d'adresse on gagne la cre-  
dule ;

Au seul bruit de l'argent , l'avare capi-  
tule ;

Aux caresses du lit , la plus forte se rend ;  
La

La riche les achette, & la pauvre les vend;

Et celle qui n'est point encore décriée,  
Chancelle dans son cœur dès-lors qu'elle est priée.

Ce bon Prince, frappé d'un mouvement soudain,

La regarde en tremblant, l'interrompt de la main;

Rêve à ce quelle dit, sent que la jalousie

S'empare de son cœur, trouble sa fantaisie;

Et croit voir en effet dès ce même moment,

L'adorable Procris dans les bras d'un amant.

De diverses raisons son ame combatue  
Reçoit avec Plaisir le poison qui le tue :

Il croit tout ce qu'il craint ; mais pour n'en plus douter,

Il veut revoir sa femme, & la solliciter,

Contrefaire sa voix, déguiser son visage,

Jouer à ses dépens un autre personnage ;

De l'humeur de Procris être plus convaincu,

Et tâcher le premier de se faire cocu.  
Pour porter jusqu'au bout une telle en-  
treprise

Et pour se mieux vanger, l'Aurore le  
deguise,

Et travaille si bien à ce deguisement  
Qu'il ne se connoît plus dans cet ha-  
billement.

Persecuté d'amour, de doutes, & de  
peines,

Il quitte ainsi le Ciel, & passe dans  
Athenes.

Il entre en son Palais, & trouve tout  
aisé,

Pour le dessein honteux qu'il s'étoit  
proposé.

Il voit avec transport la chambre de sa  
belle,

Il y trouve à la porte une vieille hari-  
delle,

Dont l'œil étoit veron, & le visage sec,  
Dont le nez étoit fait en manche de

rebec,

Le dos en escargot, la bouche en ar-  
balète,

Qui portoit au menton plus de poil  
qu'à la tête,

Et qui sans s'émonvoir, le regarde, &  
luy dit



Que la jeune Princesse étoit encore au lit.

Pour gagner plus de temps il leve tout ombrage,

Il la tire à l'écart, découvre son visage ;  
Lui fait voir ce qu'il est, dissimule  
pourtant,

Lui cache autant qu'il peut ce secret important ;

Rassure cette vieille & surprise, & ravie

Lui deffend de parler sur peine de la vie ;

Se fait ouvrir la porte, & la ferme  
sur lui ;

Regarde ce qui fait sa joye, & son ennui ;

Voit sa Procris au lit, la touche, la réveille,

Pleure, gemit, s'excuse, & lui parle  
à l'oreille.

Madame, je sçai bien lui dit-il à genoux,

Que les Rois & les Dieux sont indignes  
de vous ;

Et qu'il faut que la mort soit le plus  
prompt remede

Et le plus juste prix du mal qui me  
possede.

Je brule dès long-tems, & je brûle  
pour vous :

C'est ce qui rend mon mal & plus no-  
ble, & plus doux,

H. h 3. Et

Et je viens seulement vous faire la priere ,  
De prononcer l'arrêt de mon heure der-  
niere ;

Puis que c'est mériter vôtre haine ; &  
la mort

Que de vous découvrir son amoureux  
transport ;

Qu'on ne peut esperer de plus digne  
salaire

D'un feu si violent, sans être téméraire,  
Et que les coups mortels qui partent de  
vos yeux ,

Doivent fermer la bouche aux plus am-  
bitieux.

Cephale poursuivoit, quand Procris  
étonnée ,

Jette les yeux par tout ; se trouve a-  
bandonnée ;

Appellé mille fois Cephale à son secours ;  
Regarde cet amant, condamne son dis-  
cours ;

Abhorre son dessein, lui fait voir son  
offence ;

Jure qu'en peu de tems elle en prendra  
vengeance ;

Implôre contre lui la justice des Dieux ,  
Et semble le chasser & des mains, &  
des yeux.

Il s'en falut bien peu qu'il ne se fit con-  
noître ;

Qu'il

Qu'il ne se prit, alors, lui-même pour  
 un traître,  
 Et qu'il ne témoignât en cet heureux  
 moment,  
 Qu'il avoit eu raison de parler en amant.  
 Mais il en veut avoir une plus forte  
 preuve,  
 Et reduire son ame à la dernière épreuve.  
 Il voudroit bien déplaire à ce qui l'a  
 charmé;  
 Quoy qu'il aime en effet, il a peur  
 d'être aimé.  
 Il combat ardemment pour affermer sa  
 gloire,  
 Et craint en cet état de gagner la vic-  
 toire,  
 De tirer quelque fruit d'un plus long  
 entretien,  
 De trouver ce qu'il cherche, & de fein-  
 dre trop bien.  
 Il ne se lasse point quoy qu'elle puisse  
 dire;  
 Il la presse, il s'avance, il se plaint,  
 il soupire.  
 Ses yeux après sa voix expriment ses  
 douleurs,  
 Il arrosa son lit, & ses mains, de ses  
 pleurs:  
 Mais il n'a pour Procris que de vaines  
 amorces,

Sa constance résiste, & redouble ses forces :

Un cœur si généreux ne peut être abatu,  
Et tout ce qu'il peut faire augmente  
sa vertu.

O qu'il se crut heureux ! qu'il eut l'ame  
contente,

D'avoir ainsi perdu sa peine, & son  
attente !

Qu'il estima sa femme ! & qu'il conçût  
d'horreur

Pour l'objet importun d'où venoit son  
erreur ?

Ravi d'aïse & d'amour il presse davan-  
tage ;

Par de rares presens tente son co-  
cuage ;

Etale sur son lit des bijoux précieux,  
Pour voir s'il séduiroit son ame par  
les yeux ;

Y jette à pleines mains d'incroyables  
richesses ;

L'étonne, & l'éblouit par toutes ses  
largesses,

Et lui prodigue enfin, pour payer son  
amour,

Et lorsqu'il avoit reçu de la mere du jour.  
Procris, sans réfléchir sur ce qu'elle  
alloit faire,

Re-

Regarde cet amant qui comence à lui  
plaire,

Pare de cent rubis ses cheveux, & ses  
doigts,

S'embarasse elle-même, & se perd dans  
le choix,

Considère cet or dont elle est ébloüie,  
Sent d'aïse tout d'un coup sa ratte épa-  
nouïe,

Et tremble que l'amant touché de ses  
mépris,

Ne remporte chez lui ce qu'elle a dé-  
ja pris.

Cephale qui la voit en si belle posture,  
S'efforce au même instant d'achever l'a-  
vantage,

Et pour venir à bout de ce nouveau  
dessein,

Il lui baise le bras, & lui touche le sein.

Procris, à qui ces dons ont imposé si-  
lence,

Oppose mollement ses mains pour sa dé-  
fence,

Trouve qu'il est bien fait, lui résiste à  
demi,

Et semble témoigner qu'elle en fait son  
ami.

Il s'aproche, il la presse, il la tient em-  
brassée;

Procris , pour lui ceder veut paroître  
lassée ;

Combat pourtant encore , & dans ce  
different,

Que croira-t-on de moi ? dit-elle en  
soupirant.

Ce qu'on croira de vous , ame aux crimes  
nourie !

Dit , en se démasquant , ce jeune hom-  
me en furie ,

Jugez si j'ai raison d'avoir été jaloux ,  
Et regardez par là ce que j'ai crû de  
vous

Procris à ces beaux mots , & confuse ,  
& surprise ,

Crie aussi-tôt à l'aide , & se leve en che-  
mise

A quatre pas du lit tombe sur un genoüil ;  
Passe en un cabinet , & s'accroche au  
verrouil ;

Gagne un degré prochain , & maudit  
l'imposture ,

Qui fait avec sa honte une telle aventure.

On vient à son secours , on la met à  
l'écart ;

Tous plaignent son malheur , & tous y  
prennent part ;

Et comme leur pitié s'y trouve inté-  
ressée ,

Ils pensent qu'elle est yvre , ou qu'elle est insensée.

Cependant , le mari dans la chambre arrêté ,

Peste contre Procris , maudit sa lâcheté ,  
Se plaint de son malheur , songe à sa propre honte ,

Et reconnoît trop tard qu'il en a pour son compte.

Mais il étoit bien jeune , & bien plus simple encor

S'il croïoit que sa femme estimât si peu l'or ,

Qui brouille les amis , qui force les Provinces ;

Aveugle également les sujèts , & les Princes ;

Corrompt les Magistrats , séduit la chasteté ;

Divise les parens , tente la Pieté ;

Echauffe le plus froid , réjouit le plus triste ,

Et renverse en un mot tout ce qui lui résiste.

Après s'être défait de son habilement ,  
Il cache enfin sa honte , & son étonnement ,

Il reprend son humeur , il cesse de se plaindre ;

Il marque pour le moins son adresse à  
bien feindre ;

Il sort, il se fait voir, on le vient saluer,  
Et tous à son plaisir semblent contribuer.

La vieille qui pourtant est une fine  
bête,

Reconnoit à ses yeux qu'il a martel en  
tête ;

Fait enrager le Diable avecque son ca-  
quet ;

Aux dépens de Procris découvre le pa-  
quet ;

Dit qu'on verra bien-tôt cette affaire  
écoulée,

Et chacun, après elle, en dit sa ratelée.

Mais c'est bien pis encor, quand ce  
Prince apaisé

Ne trouve point l'objet dont il est em-  
brafé ;

Qu'on lui dit que Procris a gagné la  
Coline,

Et qu'elle sert Diane, à ce qu'on s'i-  
magine.

Ce fils d'Æole tombe en ce moment  
fatal,

Et ne tombe pas moins que de fièvre,  
en chaud mal.

C'est pour lors qu'il se fait le portrait  
d'un Satire,

Qui



Qui de force, ou de gré, soulage son  
martire ;  
Qui la traîne à l'écart, qui s'en voit le  
vainqueur ;  
Qui la contraint de boire, & qui rit en  
son cœur,  
De l'avoir fait trinquer jusqu'à l'avoir  
soulée,  
De l'avoir mise en rut, de l'avoir ac-  
colée ;  
De pouvoir à sa bouche accrocher son  
museau,  
Et de s'être saisi d'un si friand morceau.  
Il en ouvre les yeux à des larmes amères.  
Il se forge en l'esprit de plus vaines chi-  
mères,  
Fait cent contes bourus, & ne peut  
concevoir,  
Qu'elle rentre jamais en son premier  
devoir.  
Il part seul toutesfois de la ville d'A-  
thenes,  
Il tient en la cherchant cent routes in-  
certaines,  
Il traverse les bois, & les lieux écartez ;  
Il fait le Juif-errant, & va de tous côtez,  
Il va pourtant si bien qu'il trouve ce  
qu'il cherche,  
Mais pour le rencontrer ; il s'en bat à la  
perche :

Procris est à Diane , & c'est par son pou-  
voir ,

Qu'il la peut emmener , & qu'il la peut  
avoir.

Il le reconnut bien , & ce fut à sa honte,  
Qu'il parla de sa femme , & qu'il en fit  
le conte.

Diane l'en blâma , rassura ses esprits ,  
Raluma le beau feu dont son cœur fut  
épris ;

Trouva mille raisons pour l'obliger de  
croire ,

Qu'il s'étoit oposé le premier à sa gloire ;  
Qu'un homme curieux étoit mal advisé,  
Alors qu'à ses dépens il faisoit le rusé ;  
Que qui tente sa femme est en danger  
extrême ,

Puis que c'est s'attaquer , & se tenter  
soi-même ;

Que Procris étoit chaste , & que pour  
dire tout ,

Il l'avoit pû tenter sans en venir à bout.  
Comme le texte ici valoit moins que la  
glose ,

Il ne fut pas d'avis d'aprofondir la chose :  
Il l'entendit parler , & ne répondit rien,  
Mais demandant Procris , il demanda  
son bien.

Il l'obtint aisément , & jura devant elle  
Qu'il

Qu'il la respecteroit, qu'il lui seroit fi-  
dèle,

Qu'il la tenoit encor pour sa chère  
moitié,

Et qu'il lui conservoit sa première amitié!  
Procris l'en fait prier : Diane l'en con-  
jure,

Mais soupçonner sa foi, c'est lui faire  
une injure :

Il révère en effet ce qu'il avoit haï,  
Et s'il se plaint encor, c'est de s'être  
trahi,

Et de n'avoir rien sçû qu'il ne mît en  
usage

Pour empêcher par là sa femme d'être  
sage.

C'est ainsi que Cephale après un long  
ennui,

Reprend enfin sa femme, & l'emmeine  
chez lui ;

Que pour les honorer, tout le monde  
s'apprête :

Qu'on fait passer ce jour pour un grand  
jour de fête,

Et qu'il reçoit en don, pour marque  
d'amitié,

Un javelot fatal de sa chère moitié.

Il étoit si fatal que la pointe aiguillée,  
Touchoit, sans y manquer, l'objet de  
la visée :

Celui

Celui qui le dardoit , pouvoit être as-  
suré ,

Qu'il en portoit un coup qui n'étoit  
point paré ;

Et qu'après ce coup même , on le voïoit  
paroître ,

Par un art merveilleux , dans la main de  
son maître.

Il venoit de Diane , & je croi que ce don  
Valut presque à Procris la moitié du  
pardon :

Procris , quoi qu'il en soit , aimable au-  
tant qu'aimée ,

Ne crût point que ce feu s'en iroit en  
fumée ;

Et Cephale en effet étoit si glorieux ,  
De l'avoir près de lui , qu'il la couvroit  
des yeux.

Mais comme enfin l'Amour a besoin de  
relâche ,

Sur tout quand il a fait son devoir , &  
sa tâche ;

Cephale quelquefois se levoit du matin ,  
Et pour porter le soir quelque noble  
butin ,

Il perçoit les forets , grimpoit sur les  
montagnes ,

Traversoit des ruisseaux , & de vastes  
campagnes ,

DE Mr. CHEVREAU. 41

Et vivoit si content que la chasse , &  
l'amour,

L'occupoient tout entier , & la nuit , &  
le jour.

Quand par un coup soudain ce Monstre  
qui ne veille,

Que pour empoisonner le monde par  
l'oreille,

Qui se glisse toujourns à la suite des  
Grands;

Qui ne fait son bonheur que de leurs  
differens,

Et dont l'avidité n'est jamais assouvie,  
Se mêla de troubler le repos de leur vie.

La Flatterie enfin pour diviser ce tout,  
Commença par Procris dont elle vint à

bout :

Quelqu'un pour la gagner , & pour  
s'aprocher d'elle,

L'assûra que Cephale étoit un infidèle ;  
Qu'une agréable Nymphe écoutoit ses

discours ;

Qu'il ne se lassoit point d'implorer son  
secours ;

Qu'il la flattoit souvent par de belles  
promesses ,

Et qu'il en recevoit les dernieres caresses.  
Helas ! il est bien vrai qu'il invoquoit

souvent,

Dans.

Dans l'extrême chaleur , un agréable  
vent ;

Qu'il imploroit son aide , & que sa dou-  
ce haleine ,

Causoit diversement son amour , & sa  
peine ;

Qu'il aimoit la fraîcheur , qu'il lui ten-  
doit les bras ,

Et qu'il mouroit d'ennui s'il ne la sen-  
toit pas

Mais à cette ignorance on joignit l'im-  
posture ,

On fit de cet amour une étrange pein-  
ture ;

On en marqua le tems , & ce flatteur  
maudit ,

En fit croire à Procris plus qu'il n'en  
avoit dit.

Comme on vît le mari jaloux de son  
épouse ,

La femme du mari devint aussi jalouse ,  
Et bien peu s'en falut , qu'un si triste  
raport ,

Au lieu de l'obliger , ne lui causât la  
mort.

Elle maudit cent fois l'heure de sa nais-  
sance ,

Conjura tous les Dieux d'en tirer la  
vengeance ;

Fit pour s'en ressentir toute sorte de  
vœux ;

Déchira son visage , arracha ses che-  
veux ;

Ne pardonna pas même aux lettres de  
Cephale ;

Se promit hautement d'étrangler sa ri-  
vale ,

Et pour faire , sans aide , un si beau  
coup de main ,

Elle remit le tout jusques au lendemain.  
Cephale , sans juger du mal qui la dé-  
vore ,

Se tient prêt ce jour même au lever de  
l'Aurore ,

Porte son javelot , & n'occupe ses sens ,  
Qu'à faire dans les bois des meurtres in-  
nocens :

En le sentant lever , Procris fait l'en-  
dormie ;

Le suit en même tems , pour voir son  
ennemié ;

Observe ses détours , marche sur tous  
ses pas ,

Et se cache si bien qu'il ne l'aperçoit pas.  
Le Soleil étoit haut , les corps étoient  
sans ombre ,

Quand Cephale en sueur trouve un lieu  
propre , & sombre ;

Et

Et pour se guarentir de la chaleur du  
jour,

Recherche la fraicheur, qui fait tout  
son amour;

Implore sa bonté, l'invoque à l'ordi-  
naire;

La presse de venir, & de le satisfaire,

D'apaiser sa chaleur, & de le secourir,

Et lui dit que sans elle il est prêt de  
mourir.

Sa jalouse moitié qui s'étoit aprochée,

Et qui dans un Buisson s'étoit toute  
cachée,

Attend cette rivale, afin de la punir,

Et maudit le sujet qui la peut retenir.

Dans cette malheureuse, & triste im-  
patience,

Elle entreprend sur l'heure un autre  
experience,

Et pour se confirmer dans son premier  
soubçon,

Fait un bruit assez grand derriere le  
Buisson.

Le Chasseur à ce bruit tourne aussi-tôt  
la tête,

Et se promet alors d'y trouver une bête:

Il ne s'abuse point, & par l'évenement;

On peut voir à peu près quel fut son  
jugement.



Il se leve à la hâte , il se met en posture,  
 Il cherche en ce buisson quelque heu-  
 reuse ouverture ;

Il fait partir son dard d'un mouvement  
 soudain,

Et le voit revenir tout sanglant dans sa  
 main.

Il court en même tems ; mais voïant son  
 ouvrage ,

Il laisse choir ce dard , il change de vi-  
 sage ,

Il tombe à la renverse , il la veut secou-  
 rir ,

Et semble être plus mort que ce qu'il  
 fait mourir.

Je meurs , lui dit Procris , sur l'herbe  
 renversée ,

De ce coup impreveu dont vous m'a-  
 vez blessée ;

Je n'ai pû l'eviter , & je ne m'en plains  
 point ,

Puis que l'amour enfin m'a reduit à ce  
 point.

La Nymphé dont votre ame implore  
 l'assistance ,

A causé mon malheur , & mon impa-  
 tience ;

Mais si les traits brulans qui sortent de  
 ses yeux ,

Vous

Vous paroissent trop beaux pour vous  
être odieux ,

Au moins empêchez là , si mon mal-  
heur vous touche ,

De partager un jour la moitié de ma  
côche ,

De me troubler là bas par sa félicité ,  
Et de prétendre au cœur que j'avois mé-  
rité

Les Dieux me sont témoins que je vous  
fus loïale ;

Oüi , mon cher Ce... Procris vouloit di-  
re Cephale ,

Mais la mort qui trancha le fil de son  
discours ,

Trancha d'un même tems le beau fil de  
ses jours ,

Cephale se relève , il s'approche , il es-  
saie ,

De la désabuser , & de bander sa plaie.  
Il regarde le coup qui lui perce le flanc ,

Il mêle autant qu'il peut ses larmes à  
son sang ,

Il fait tous ses efforts pour apaiser son  
ame ,

Et pour le rappeler par des baisers de  
flamme :

Mais il reconnoît bien , quoi qu'il puisse  
tenter ,

Qu'il n'est pas en son choix de la res-  
usciter ,

Qu'il n'est aucun retour de la mort à  
la vie ;

Que Procris à jamais lui doit être ravie ;

Qu'il est l'auteur du mal qu'il ne sçau-  
roit guérir ,

Et qu'on meurt mille fois , quand on  
ne peut mourir.

Il veut que les rochers, les bois, & les  
fontaines ,

Sçachent son innocence, aussi bien que  
ses peines ,

Et lors qu'il veut parler pour plaindre  
son malheur ,

Il ne peut obtenir ce bien de sa douleur.

Ses pleurs leur font pourtant une lon-  
gue harangue ,

Et ses yeux montrent bien , au défaut  
de sa langue ,

Qu'on n'en sçauroit trouver dans les  
maux qu'il ressent ,

Ni de plus malheureux ; ni de plus in-  
nocent.



ARGUMENT DE  
N A R C I S S E.

**T**IRESIAS pour avoir jugé du plaisir de l'amour, en faveur des femmes, fut aveuglé par Junon. Pour le consoler d'une triste aventure, Jupiter éclaira son ame, & le rendit le plus fameux Devin de son siecle. La Nymphé Lyriope le consulte sur la fortune de son fils Narcisse qu'elle avoit en du fleuve Cephize, negligé sa prediction, & trouve qu'il étoit mort, comme on lui avoit prédit, pour s'être trop aimé lui même.

Ovide au 3. Livre de ses  
Metam. Fable 4. & 5.



## N A R C I S S E,

## P O E M E

## HEROI-COMIQUE.

**J**U NON par le dépit dont elle fut  
 faisie,  
 Au rang des Quinze-vingts avoit  
 mis Tiresie;  
 Lors que de tous les Dieux, le Dieu  
 le plus benin,  
 S'advisa, par un tour de maître Jean  
 Gonin,  
 De remettre au dedans son pauvre lu-  
 minaire,  
 Pour l'empêcher par là de gémir, & de  
 braire,  
 Car il crioit si haut, & d'un si triste  
 ton,  
 Qu'il sembloit que ce Diable eût perdu  
 son baston:  
 Et la Parque deja le suivoit à la piste,  
 I i Si

Si Jupiter pour lui n'eut point fait l'Oculiste,

Et l'ayant veu pleurer quelque temps  
comme un veau,

N'eut point remis ses yeux au milieu du  
Cerveau.

Mais de ces mêmes yeux, sans courir  
aux lunettes,

Sans consulter du ciel figures ni Planètes,

Il en voïoit si clair dans le Temps à venir,

Qu'il ne raportoit rien qu'il ne put soutenir.

Commelet, la Rivey, Petit, Questier, Senelle,

Le Curé de Milmonts, la Brosse, Campanelle,

Alcabite, Abrazar, Abarangel, Eldras,

Auprès de ce bon-homme eussent fait  
leurs choux gras.

Celui qui fut nommé l'Aigle du Rabinage,

N'eut été près de lui qu'un cheval de  
Bagage;

Et ceux dont on révere aujourd'huy les  
Leçons

Eussent passé chez lui pour de petits  
garçons. De-

Déjà la Renommée en pronoit les mer-  
 veilles,  
 De ses seuls Almanacs enchantoit les o-  
 reilles,  
 Entonnoit sur son Cor ses Oracles di-  
 vers,  
 Et de ses veritez assuroit l'Univers.  
 Et comme de son bien il n'étoit point  
 avare,  
 Il étoit visité du Grec, & du Barbare;  
 Et ce fameux Devin sans peine, & sans  
 loyer  
 Contentoit tout le monde au coin de  
 son foyer:  
 Quand à ce bruit commun, la Nymphé  
 Liriope  
 Voulut que de Narcisse il tira l'Horos-  
 cope,  
 Et qu'il lui dit au vrai quel seroit le des-  
 tin  
 De ce petit enfant qu'elle avoit au te-  
 tin,  
 Et qu'elle avoit conçu des amours de  
 Cephise  
 Par une assez bizarre, & plaisante sur-  
 prise.  
 L'Hôte blanc comme un Cigne, & doux  
 comme un Mouton  
 Sçavant jusques aux dents, & seür de  
 son bâton,

Se prepare aussi-tôt à lui rendre servi-  
ce ;

Connoît de cet enfant la mere , & la  
nourrice :

Lui dit qu'elle avoit fait Narcisse un  
peu trop beau

Et que sa vie enfin s'en iroit à vau-  
l'eau ,

Si ce jeune Levron venoit à reconnai-  
tre

Par un excez d'amour, tout ce qu'il  
pouvoit être ,

Et qu'il pouroit enfin se repentir trop  
tard

D'avoir innocemment pris Martre pour  
Renard.

A ces mots ambigus , Liriope irritée  
Traita ce grand Devin de cervelle éven-  
tée ,

L'apella vieux reveur , usa de cent me-  
pris

Pour tâcher de le perdre auprès des beaux  
esprits ;

Et pour le décrier dans le païs Atti-  
que ,

Trouva cent tours de femme , & mit  
tout en pratique.

Ce cher fils cependant croissoit de  
jour en jour ,

Se



Se plaifoit dans les Bois , y faisoit fon  
 féjour ,  
 S'adonnoit à la chaffe & la Grece éton-  
 née  
 Admiroit fa vertu dans fa feizieme an-  
 née ;  
 Quand les Nymphes des Bois ; & les  
 Nymphes des eaux ,  
 Verfoient deja pour lui des larmes à  
 pleins feaux ,  
 Et que ces Deitez qu'il rendoit mal-  
 heureufes ,  
 Lui decouvroient en vain leurs peines a-  
 moureufes.  
 Il eft vrai que c'étoit un étrange gar-  
 çon ,  
 Et qu'il avoit le cœur auffi froid qu'un  
 glaçon :  
 Mais on peut dire auffi qu'il avoit tant  
 de charmes ,  
 Qu'on ne pouvoit le voir fans lui ren-  
 dre les armes.  
 Ses cheveux longs , & d'or comme ceux  
 du Soleil ,  
 Jettoit de toutes parts un éclat nonpa-  
 reil  
 Sa naiffance éclatoit même fur fon vi-  
 fage  
 Qui rendoit de fes mœurs fidelle témoi-  
 gnage.

La Musique, & sa voix n'avoient qu'un  
même ton :

Le poil ne pouſſoit pas encor ſur ſon men-  
ton :

Il avoit le tein frais , l'œil rempli de  
lumiere,

La taille haute, & droite, & la demar-  
che fiere.

Sa bouche eſtoit petite , & d'un ſoin  
liberal

La Nature avoit fait ſes levres de Co-  
ral :

Ses dents pour leur blancheur euſſent  
pû faire croire

Que l'Amour y regnoit ſur un Throne  
d'Ivoire,

Et le Ciel juſques-là n'en avoit point  
formé

Qui voulut moins aimer , ni qui fut  
plus aimé.

Les Nymphes dans cet âge à ſa veuë at-  
tachées

Le couraient tous les jours en filles de-  
bauchées,

N'écouteoient ni conſeil, ni raiſon, ni  
pudeur,

N'employoient leur eſprit qu'à vaincre  
ſa froideur,

De la plûpart des Bois gardoient les a-  
venuës, Là

Là même devant lui s'exposoient toutes  
nuës,

Et faisoient voir des Cus au tein blanc  
& clairet

Qui seroient pour le moins dignes du  
Tabouret.

Mais ces beaux Cus en vain decouvroient  
leur visage ,

Narcisse les voyoit sans en être moins  
sage ;

Et même, ils en étoient si pauvrement  
reçus,

Qu'il ne s'en aprochoit que pour cracher  
dessus.

Echo, de ces beautez qui brûloient  
pour Narcisse,

Fut la plus obstinée à souffrir son capri-  
ce :

Mais avec sa constance, il étoit mal al-  
lé

Que ce garçon l'aimât, quand même  
il eut osé ;

Et qu'il fut complaisant jusques à sa-  
tisfaire

Cette fille de l'Air , qui ne sçauroit  
se taire ;

Qui repond au premier qui la veut  
cajoler ;

Qui ne se tait jamais quand on lui  
veut parler ;

Qui ne parle jamais qu'un autre ne  
 commence ;  
 Qui sort au premier bruit ; qui n'a  
 point de prudence ,  
 Qui du plus grand parleur fait son plus  
 grand ami ,  
 Et qui jamais pourtant ne repond qu'à  
 demi .  
 Il est bien vrai qu'Echo n'étoit pas si  
 changée ,  
 Que depuis que Junon s'en fut si bien  
 vangée ,  
 Pour l'avoir retenuë avêque son ca-  
 quet ;  
 Quand Jupiter cherchoit à faire le Co-  
 quet ,  
 Et que pour mettre au front quelque  
 honteuse crête  
 Il faisoit le narquois & s'habilloit en  
 Bête .  
 Elle avoit comme nous un veritable  
 corps ;  
 Ne se renfermoit point ; se plaisoit au  
 dehors ;  
 Etoit diversement tous les jours ati-  
 fée ;  
 Etoit toujours galante , & toujours bien  
 coifée ;  
 Propre dans ses habits , & propre dans  
 ses draps ; De-

Decouvroit à demi ses jambes , & ses bras ;

Cherchoit les bois & l'eau , couroit peu dans la Plaine

A cause des grands vents & de sa courte haleine ,

Ne songeoit qu'à Narcisse , & n'aimoit que les lieux

Que cet amant ingrat éclairoit de ses yeux

La Nymphe toutefois , dans son amour funeste ,

Se resolut enfin de jouër de son reste , De gouspiller Narcisse , & de lui témoigner

moigner

Qu'il devoit par son cœur commencer à regner.

Elle mit aussi-tot son esprit en campagne ;

Fit , pour y parvenir , cent Châteaux en Espagne ;

Chercha mille detours , & mille inventions

Pour joindre le bonheur à ses intentions ,

Pour trouver quelque apuy , pour tenter la Fortune ,

Et pour se rendre heureuse en faisant l'importune.

Elle flattoit d'espoir son amoureux tourment,

Lors qu'elle reconnut son jeune, & froid amant.

Il estoit fort près d'elle, & son ame troublée

S'étoit à quelque ennui laissé prendre d'emblée,

Où s'il n'étoit troublé de quelque grand ennuy,

Pour mieux s'entretenir, il ne vouloit que luy,

Puis qu'on ne remarquoit qu'un limier à sa suite

Dans l'état où pour lors son ame étoit reduite,

Et qu'il avoit fait choix d'un endroit écarté

Pour y pouvoir rêver en toute liberté. Narcisse étoit vétû d'une étoffe à l'antique,

A qui l'art merveilleux ne faisoit point la nique,

Et ce habit léger atâché par devant De quelques rubis fins, flottoit au gré du vent,

Pour découvrir par fois sa cuisse toute nuë

Capable de tenter la même retenüe.

Sous

Sous le bras , d'un côté , luy pendoit  
 un grand Cor ,  
 Et de l'autre , vn Carquois orné de fi-  
 lets d'or.  
 Ce Cor étoit d'argent , & ce Carquois  
 d'Ebeine ,  
 Chef-d'œuvre merueilleux de l'industrie  
 humaine ,  
 Où tous ces filets d'or tournez diver-  
 sement  
 Representoient au vrai les peines d'un  
 amant.  
 Il avoit une Toque & superbe & fan-  
 tafque ,  
 Telle que pourroit être une Toque de  
 Basque ,  
 Eclatante par tout de ces mêmes rubis  
 Dont au matin l'Aurore enrichit ses  
 habits.  
 Une Martre sur elle avoit laissé sa queue  
 Et la Toque & l'habit étoient de cou-  
 leur bleuë.  
 Il avoit pour chaussure un petit Bro-  
 dequin  
 Brillant comme le reste , & d'un cuir bleu-  
 Turquin.  
 Ce rigoureux amant traversoit vn lieu  
 sombre  
 N'ayant derriere luy que son chien &  
 son ombre :

Et dans ce bel état révoit si fortement  
 Qu'il passa près d'Echo sans la voir seu-  
 lement.

La Nymphe à cet aspect change de bat-  
 terie ,

Admire tout en luy jusqu'à sa rêverie ;  
 Et bien loin de le prendre, & de le  
 gouspiller,

D'un sommeil si plaisant a peur de l'é-  
 veiller,

Flatte son chien des main, & suit avê-  
 que joye

L'adorable chasseur dont son cœur est  
 la proye,

Se resout toutesfois de flechir son destin ;  
 De ce même Chasseur d'en faire son  
 butin ;

De prendre adroitement celuy qui l'a-  
 voit prise ,

Et d'echauffer un cœur aussi froid que  
 la Bise.

Dans ce hardi projet son esprit se con-  
 fond ;

Quand Narcisse , éveillé d'un sommeil  
 si profond,

Leve les yeux au ciel , ouvre sa belle  
 bouche ;

Marque par son discours le fouci qui le  
 touche

Mon-



Montre que son esprit étoit tout de travers

Parce qu'il s'arrestoit à composer des vers ;

Qu'il est bienmal-aisé d'en tirer de sa veine  
Quand on est dans le bruit, & qu'on a  
l'ame saine ;

Qu'il faut être fantasque, & de mau-  
vaise humeur,

Sombre & même un peu fou, pour être  
bon rimeur.

Narcisse étoit pour lors de cette con-  
frairie ;

Du moins ille fit voir par cette reverie :

Ces vers qu'il recita n'étoient pas ver-  
moulus

Ils étoient neufs encor, & tout frais  
émoulus.

Qui se donne à l'Amour s'abandonne à  
la peine,

Est traître à son repos,

Et n'a pas l'ame saine

D'entretenir un feu dont la brulante ha-  
leine

Passe de veine en veine,

Et gagne jusqu'au fond des os

Tôt où tard il faut qu'il enrage

De n'avoir pas eu le courage

De

De combattre l'effort d'un Nain,  
 D'en avoir fait son Souverain  
 Quand il pouvoit plier bagage;  
 D'être toujours en garouillage;  
 D'emploïer son esprit en vain  
 Pour sortir d'un honteux seravage,  
 Et de se voir pour tout usage  
 L'esclave d'un fils de Putain.

La Nymphé après Narcisse ardemment  
 occupée  
 S'arrête au dernier vers, le prend à la  
 pipée,  
 Redit fils du Putain, quand il l'eut a-  
 chévé;  
 Et Narcisse l'entend, le prend au pié  
 levé,  
 Réve à ces derniers mots, & tient la  
 bouche close  
 Parce qu'il en étoit en effect quelque  
 chose.  
 Et comme le plus sage est souvent ir-  
 rité,  
 Lors que la raillerie est une vérité;  
 Il ne regarde point d'où luy vient ce  
 reproche,  
 Il songe seulement au trait qu'on luy  
 décoche:  
 Il en rougit de honte, il en palit d'en-  
 nui,

Et voit , tournant la tête ; Echo der-  
riere luy.

Lors , fans en respecter le sexe , où l'o-  
rigine ,

Ce jeune-homme en fureur la traite de  
gouïne ;

Jure comme un Chartier qu'on la con-  
noît fort bien ;

Qu'elle court le rempart , & qu'elle ne  
vaut rien ;

Soutient qu'elle est putain , maquerelle ,  
& bâtarde ;

Et que tous les enfans en vont à la mou-  
tarde.

Au lieu de repartir , la Nymphé s'en  
alla ,

Et luy montra le doigt à quatre pas  
de là.

Elle ne pût repondre à ces honteux re-  
proches :

Il en fut étonné comme un fondeur de  
cloches :

Mais il s'en falloit peu qu'à ces mots  
peu courtois

Le cœur ne luy manquât aussi bien que  
la voix.

Elle reprend ses sens , marché comme  
un gendarme ;

Passe de Bois en Bois , y met tout en  
alarme ;

Raconte du Chasseur l'imposture, &  
l'orgueil;

Semble chercher sa mort pour achever son  
duël;

Dans un torrent de pleurs paroît déjà  
noyée,

Et demande justice à gorge déployée.

Les Dryades, ses sœurs, firent tout  
leur effort

Pour empêcher Echo de s'avancer la  
mort,

Jurèrent tous les Dieux qu'elle en se-  
roit vengée,

Promirent du secours à son ame affligée,

Cherchèrent quelques fleurs, & dès le  
point du jour

Chacune prit la sienne & l'offrit à son  
tour.

L'Histoire dit qu'alors dans le país  
Attique

Etoit une forêt qu'on nommoit Tana-  
tique.

Les Hiboux seulement y souffroient les  
Corbeaux;

Les arbres ne servoient qu'à faire des  
tombeaux,

Et ces arbres maudits de l'œil de la  
Nature

Tiroient de sang humain toute leur  
nourriture.

Un

Un temple étoit au bout, triste en ses  
ornemens ,

Et n'étoit élevé que sur des ossemens.

Ce Temple étoit bâti par les mains des  
Furies ,

Et la Mort y faisoit d'horribles bou-  
cheries.

Sur le plus grand Autel une Image en  
fureur

S'y faisoit adorer, quoi qu'elle fît hor-  
reur.

Rhamnusie, en un mot, Déesse impi-  
toïable

Qui des 'amans ingrats rend le sort ef-  
froïable,

Recevoit de l'amour les plaintes, & les  
vœux ,

Pour punir le mépris qu'on faisoit de  
ses feux

Ce fut dans ce lieu noir que toutes les  
Dryades

Consacrèrent leurs fleurs avec quelques  
Naiades :

Ce fut là qu'au matin les Nymphes en  
couroux

Allerent implorer la justice à genoux ;

Que l'une de ses sœurs aila bien sa lan-  
gue ,

Qu'elle

Qu'elle en eut même l'ordre , & voici  
sa harangue.

Toi qu'Echo reclame à son tour,  
Que cent meurtres divers occupent cha-  
que jour ,  
Déesse , à qui le Ciel a commis la ven-  
geance

Del'ingrate & maudite engeance,  
Qui pour les offres de l'Amour,  
N'a que mépris pour toute récom-  
pense.

Tu sçauras que Narcisse eut long-tems  
à sa Cour

Toutes les Nymphes d'alentour ,  
Que ce n'est point par innocence  
Qu'il prend ce Dieu pour un  
Vautour ;

Qu'il ose en tous endroits défier sa puis-  
sance ,

Et qu'il dit que son cœur doit être le  
séjour

D'un Dieu de plus grande im-  
portance.

Encor que ce discours ne fût pas bien  
complet ,

Et que la Nymphé entrât dans le se-  
cond couplet ;

La

La Déesse comprit qu'elle étoit sa re-  
quête,

Et pour la contenter, la signa de la  
tête.

Les Nymphes des forêts à ce prompt mou-  
vement

Se firent toutes part de ce ressentiment;  
Prirent ce beau signal pour marque de  
Victoire,

Baïserent la Déesse, & s'en allerent  
boire.

• Cependant le jeune homme à la chasse  
occupé,

Des pièges de l'amour croïoit être échapé,  
Quand, presque au même instant, ce  
Chasseur misérable

Rencontra pour sa soif un secours favo-  
rable.

Il voit une fontaine au coin d'un petit  
Bois;

Il pose bas le Cor, la Toque, & le  
Carquois;

Il y panche la tête, & lors qu'il pense  
boire,

Il s'étonne d'y voir ce qu'il a peine à  
croire.

Ses yeux à son avis n'ont rien vû de  
plus beau;

Il perd toute sa soif à regarder cette eau;  
L'ob.

L'objèt qu'il aperçoit fait son plus grand  
martire ;

Il le voit retirer , alors qu'il se retire :  
Et comme si tous deux n'avoient plus  
qu'un souci ,

Quand il veut s'aprocher , l'autre s'a-  
proche aussi.

Jusques-là ce Chasseur avoit été sans  
flamme ,

Mais dans cette fontaine il allume son  
ame :

Ce feu plaît à son cœur ; il le boit par  
les yeux ;

Son ombre est pour lui-même un mal  
contagieux :

A lui-même d'abord lui-même s'aban-  
donne ;

Il reçoit aussi-tôt la lumiere qu'il donne ;  
Il soupire , il gémit , il brûle en ce mo-  
ment ,

Il bénit le sujet de cet embrasement ;  
Et ce beau malheureux ne voit pas que  
sa veuë

Est tout ce qui lui plaît & tout ce qui  
le tuë ,

Qu'il fait tout son amour , qu'il fait  
tout son ennui ,

Et qu'il lance les traits qui retournent  
sur lui.

Mais



Mais il est, par malheur, aveuglé de ses charmes ;

Il distile du feu, quand il répand des larmes :

Avec l'objèt qu'il voit il semble tout ofer,

Et ne baise que l'eau, quand il le veut baiser.

Il coule doucement ses bras dans la fontaine

Pour tâcher de s'y joindre à l'objèt de sa peine,

Pour le tirer dehors & pour le dégager De cet obstacle seul qui le peut affliger.

Mais dans ce même instant la fontaine se trouble ;

L'objèt s'évanouit, & sa peine redouble.

O Ciel ! injuste Ciel ! dit-il, en soupirant,

J'ai paru jusqu'ici toujours indifferant ; Aux plaisirs de l'Amour mon cœur fut impassible,

Et je suis malheureux quand j'y deviens sensible !

Je puis dire que j'aime & que je suis aimé,

Et que je charme ici les yeux qui m'ont charmé.

La Nymphé à qui je plais s'efforce de  
me plaire ;

Elle ne veut sortir que pour me satis-  
faire ;

Nos cœurs sont attachez par de mêmes  
liens ;

Elle me tend les bras quand je lui tends  
les miens ;

Elle veut m'embrasser au lieu de se dé-  
fendre ,

Mais elle dispaçoit dès que je la veux  
prendre ,

Et je ne puis sçavoir par quelle injuste  
loi ,

On se plaît à m'ôter ce qui se donne à  
moi.

A peine achevoit-il un si triste ramage  
Qu'il regarde dans l'eau , qu'il y voit  
son image ;

Mais sans la reconnoître , & comme au-  
paravant

Il l'admire , il s'approche , & ne prend  
que du vent.

Cet amant aveuglé tente une autre avan-  
ture ;

Pour se défabuser , il change de posture :  
Il leve haut la main , il menace des yeux ,  
Il reffronne son front , il paroît fu-  
rieux :

Mais

Mais il voit ce qu'il fait dans sa folie  
extrême,

Et s'il pense tromper, il se trompe lui-  
même.

Il empoigne son arc, il y veut mettre  
un trait;

Mais il a peur alors de son propre por-  
trait :

Il voit le trait & l'arc dans cet eau qu'il  
regarde,

Et comme il veut tirer, il se retire en-  
garde,

Son ame en ce moment commence à se  
troubler,

Et le coup qu'il retient le force de trem-  
bler.

Mais quelque tems après il s'en approche  
encore,

Et puise dans cet eau le feu qui le de-  
vore :

Lors il se reconnoît, & demeure confus  
D'être, sans y penser, l'objet de ses

refus ;

D'être de son amour le sujet véritable,  
Et de tout son malheur la cause de-  
plorable.

Il s'aime toutefois d'avoir fait son tour-  
ment,

Et d'être tout ensemble & l'amante, &  
l'amant.

Il fait de cette amour & sa peine, & sa  
joie;

Il court après son ombre, & lui-même  
est sa proie.

Il anime ses yeux contre son propre  
cœur;

Il se voit de son feu la matière, & l'au-  
teur,

Et n'est plus étonné que l'éclat de ses  
charmes

En tant de lieux divers ait donnée des  
alarmes,

Et qu'on ait eu raison de se plaindre  
de lui,

Puis que le même Amour cause tout  
son ennui;

Qu'il commence à le rendre & languif-  
sant & blême,

Et qu'il ne sauroit pas se contenter lui-  
même,

Pour mieux tarir ses pleurs, dont il est  
tout baigné,

Il voudroit de lui-même être plus é-  
loigné;

Se pouvoir separer de l'objet qu'il a-  
dore,

Pour éteindre par là le feu qu'il devore;  
Changer son ombre en corps, pour

mieux l'entretenir,

Et

Et se voir divisé pour se pouvoir unir.  
Mais comme il pouroit perdre & son tems  
& sa peine,

Ce trop fidéle amant retourne à la fon-  
taine :

Plus il s'y veut mirer, plus il s'y trouve  
beau,

Et l'Amour n'en veut point retirer son  
flambeau.

Il le lui prête même à dessein qu'il s'y  
voye,

Et qu'il en meure aussi de regret, ou  
de joye :

Certes il a raison, puis que ce jeune  
amant

Ne s'en detourne pas pour manger seu-  
lement.

Il prévoit son malheur & ne se peut de-  
fendre

De regarder cette eau qui le réduit en  
cendre :

Il y tient attrachez la plupart de ses sens,  
Et ne veut pas mourir par des coups moins  
puissans.

Cependant il se plaint, il tombe de foi-  
blesse,

Il est prêt d'expirer d'amour, & de trif-  
tesse;

Il se fait ses adieux luy même en soupi-  
rant;

Il tombe enfin sur l'herbe, & s'embras-  
se en mourant :

Et quand on le passa sur le rivage som-  
bre,

Il ne put s'empêcher d'y regarder son  
ombre.

La Nymphé de cette eau, complice  
de sa mort,

En fit la larme à l'œil le fidele Rapport,

Et pour la faire entendre à tout la con-  
trée,

Courut comme un Barbet assez mal a-  
coulrée.

Liriope à loisir se ressouvint alors,

Que son fils avoit pris son ombre pour  
son corps.

Elle pense à l'Oracle, & ne fait plus de  
doute

Qu'elle n'ait dû cherir celui qui ne voit  
goute,

Qui dit qu'elle avoit fait Narcisse un peu  
trop beau,

Et que sa vie enfin s'en iroit à veau-  
l'eau,

Si ce jeune Levron venoit à reconnoître  
Par un excez d'amour tout ce qu'il pou-  
voit être;

Et qu'il devoit enfin se repentir trop  
tard

D'avoir innocemment pris Martre pour  
Renard. El-

Elle se fond en pleurs, & les Nymphes  
ses filles

Comme des Limaçons rentrent dans leurs  
coquilles.

La plupart toutefois pour parer son cer-  
cueil

Font grand amas de fleurs, & s'habillent  
de deuil :

Echo même s'y trouve & d'une voix do-  
lente

S'éforce d'exprimer sa douleur violente.

Mais comme leur Pitié lui prepare un Bu-  
cher.

L'œil ne rencontre point ce qu'il sem-  
ble chercher.

Le Corps étoit déjà delogé sans trom-  
pette,

Ou ce corps n'étoit plus qu'une jaune  
fleurette

Qu'on appelle NARCISSE, & de qui  
la couleur

Porte encor sur son tein sa dernière dou-  
leur.



# LE TABLEAU.

## DE LA GUERRE CIVILE.



**A** Quels nouveaux malheurs nous  
trouvons-nous soumis ?  
Jusques où portons-nous nos miseres  
publiques ?

Nous appellons chez nous nos plus grands  
ennemis

Qui doivent nous vanger , comme ils  
nous ont promis ,

De nos ennemis Domestiques :

Mais par là nous nous perdons tous ;  
Leur Pitié rend nos maux extrê-  
mes ,

Parce qu'ils se vangent de nous ,  
Lors que nous nous flatons qu'ils nous  
vengent nous mêmes.



Nous cherchons des écueils pour nous  
conduire au Port ,

Nous suivons avec joye un malheur sans  
ressource :

Nous



Nous faisons contre nous notre plus grand effort,

Et nous courons au prix, assûrez que la Mort

Nous attend au bout de la course.

Nous combatons sur nos Tombeaux :

Nous perçons nos propres entrailles,

Et nous entretenons les funestes flambeaux

Qui servent à nos funeraillles.

Dans l'état déplorable où nous sommes réduits,

La Sœur conçoit des vœux contre son propre frere ;

Nos jours les plus serains ont les plus tristes nuits,

Et ceux par qui nos Bras sont aujourd'hui conduits,

Arment l'Enfant contre le Pere :

Chacun pleure sur le cercueil

Dont il a tiré quelque gloire,

Et nous allons porter le deuil

Et de nostre defaite , & de notre victoire.



Un zele dangereux, un pretexte insolent

Est le premier sujet de tant de Tragedies ;

La France en doit fournir le Theatre  
brulant ,

Châque acte s'y prendra pour un acte  
sanglant

Par de nouvelles perfides :

Les crimes de tous les acteurs

S'y puniront par d'autres crimes ;

Et l'on y comptera les Sacrificateurs

Au nombre même des Victimes.



Les desseins les plus noirs y seront glo-  
rieux ,

Ils y seront reçûs pour de hautes mer-  
veilles :

On n'y distinguera ni personnes , ni  
lieux ;

La Rage en tous endroits y paroîtra sans  
yeux

De même qu'elle est sans oreilles :

Le Sacrilege , & la Fureur

Y trouveront d'amples matieres ,

Et feront même sans horreur

De nos Temples Sacrez , autant de Ci-  
metieres.



Des Meurtres s'y joindront à des em-  
brasemens ,

Con-

Contre nous la Vengeance y fera toujourns  
prête :

On confondra le Toit avec les fonde-  
mens ,

Dont on voit à peine le faite :

Les plus grandes Calamitez

Suivront le fucez de nos armes ,

Et nous allons remplir nos Champs , &  
nos Citez

De fleuves de Sang , & de larmes.



On verra par un lâche & funefte atten-  
tat

Deffous fon Tribunal la justice étou-  
féc :

Le Sujet insolent fera le Potentat ;

Chacun dans ce malheur du debris de  
l'Etat

Se bafira quelque trophée ;

Et quoy que tous apparemment

Travaillent pour notre Monarque,

On conclurra mal-aifément

Si ce fera fon Regne , ou celui de la  
Parque.



La Difcorde aux méchans ordonnera des  
prix ,

L'Effroy fe gliffera dans toutes les famil-  
les :

L'Interêt combatra toute sorte d'esprits.  
La Colere, & l'Orgueil auront tout à  
mepris,

On forcera femmes, & filles :

Les vœux y seront superflus ;

Les Juges y seront parties,

Et dans ce grand defordre on ne trou-  
vera plus

Que des bourreaux, & des hos-  
ties.



Des ennemis secrets, mais beaucoup  
plus puissans

Y rendront bien d'ailleurs toute espe-  
rance vaine ;

Pour achever nos maux par des maux  
plus pressans,

La Peste, tout d'un coup sur nos corps  
languissans

Doit souffler sa mortelle haleine :

L'air dont nous vivons, nous tue-  
ra,

Et les plus aimables Planettes

Seront telles, qu'il semblera

Que le Ciel ait changé ses Astres en Co-  
metes.



La Famire suivra ce fleau prodigieux

Sans écouter chez nous, ni raison, ni  
nature ;

Et

Et peut-être ou verra ce monstre impé-  
rieux

Faire un jour éclatter , & revivre à nos  
yeux

Cette déplorable aventure,

Où la mere fit dans sa faim

En soi-même ses funeraillles,

Lors qu'elle fit rentrer , pour n'avoir  
pas du pain ,

Son propre enfant dans ses entrail-  
les.



Et vous dignes objets de nos plus no-  
bles Vers,

Unique & cher apui de toutes nos Pro-  
vinces ;

Miraculeux auteurs de tant d'exploits  
divers

Dont le bruit glorieux vole par l'uni-  
vers ,

Fameux Heros ; illustres Princes !

Quels doivent être nos Destins ,

Et vos entreprises nouvelles ;

Si vous n'occupez les mutins

Qu'à faire des sujets malheureux , ou  
Rebelles ?



Le defespoir extrême où vous semblez  
courir ,

Ebloüit vos esprits par d'effroiabes charmes ;

Vous irritez nos maux au lieu de les guerir ,

Et tournez contre nous , pensant nous secourir ,

Toute la force de vos armes.

Former des partis differens.

Sous pretexte de nous deffendre.

Ce n'est qu'entretenir des braziers de vorans

Dont nous devons être la cendre.



Portez , portez ailleurs la pointe de vos traits ,

N'étoufez pas l'esperoir de toutes les familles ;

Laissez pousser les fleurs , & jaunir les guerets ,

Ou de longs tuyaux d'or , & de tendres forêts

Tombent pour nous sous les faucilles :

Rendez-nous notre liberté ,

Tarifsez nos larmes ameres ;

De peur que la Posterité

En comptant vos progresz , ne compte nos miserés.



Au lieu de nous instruire à creuser des  
 tombeaux ,  
 Ramenez-nous la paix que tant d'hom-  
 mes respirent ,  
 Mais cette paix tranquille où l'on n'oit  
 que les eaux ,  
 Les vens , les amoureux, les Luths , &  
 les oiseaux  
 Qui murmurent , ou qui soupi-  
 rent ;  
 Où tout le Peuple en amitié  
 Jouit d'une si douce vie ,  
 Qu'il n est jamais chez soy l'objet de la  
 Pitié,  
 Ni la matiere de l'Envie.



Par là votre bonheur deviendra notre a-  
 mour ,  
 C'est ainsi que le Ciel recevra vos of-  
 frandes ;  
 Que toutes les Vertus seront à votre  
 Cour ,  
 Et que sans intérêt, chaque Muse à son  
 tour  
 Vous étouffera des guirlandes ;  
 Que chez les plus grands Souve-  
 rains  
 Votre Gloire sera semée ,

Et

Et que les œuvres de vos mains  
Ne mourront désormais qu'avec la Re-  
nommée.



Mais deja ton retour console nos esprits  
Belle & divine paix, si long-tems desi-  
rée!

Tes innocents apas dont nous sommes  
épris

Augmentent de nos biens & le nombre,  
& le prix

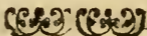
Dont tu nous promets la durée :

Aussi par un Chant immortel

Benirons nous cette aventure ;

Et la Guerre chez nous te va faire un  
Autel

Dessus sa propre Sepulture







## L'HEUREUX

## IMPUISSANT.

**M**On esprit, cher ami, n'est plus  
 dans les alarmes,  
 Les mains de Célimene ont essuié mes  
 larmes ;  
 Elle a fini mes maux, elle a reçu ma  
 foi,  
 Et pour me reconnoître elle a tout fait  
 pour moi.  
 Ce n'est plus cette belle, & redoutable &  
 fiere  
 Qui de chaque maison faisoit un Cime-  
 tiere,  
 Et de qui les regards, comme autant  
 d'assassins,  
 Donnoient de l'exercice à tant de Me-  
 decins.  
 Elle a changé d'humeur, sans changer de  
 visage ;  
 Ses yeux instruits au meurtre, ont per-  
 du leur usage :

Ils ont des mouvemens d'amour , & de  
pitié ,

Son cœur se trouve enfin capable d'a-  
mitié ;

Et contre mon attente , & contre l'apa-  
rence ,

J'ai pû tout obtenir de ma persévérance :

Après tant de combats & donnez , &  
rendus ,

Tant de soins negligez , & tant de  
vœux perdus ;

Après tant de soupirs , & tant d'amores  
vaines ,

J'en ai fait ma conquête , & le prix de  
mes peines ;

Et j'avois toujours crû qu'il étoit or-  
donné

Que je lui volerois ce qu'elle m'a don-  
né.

Que le Temps, cher ami, fait de Ma-  
tamorphoses !

Qu'il se dément lui-même au change-  
ment des choses !

Qu'il console d'esprits ! qu'il fert aux  
amoureux !

Et qu'en le ménageant, on peut se ren-  
dre heureux !

Quand

Quand on le choisit bien, on peut tout  
entreprendre,

Et l'on peut tout avoir, quand on le peut  
attendre.

La Vertu qui combat, & qui tient con-  
tre luy,

Ne sera pas demain ce qu'elle est aujour-  
d'huy;

Et de la plus farouche, & de la plus par-  
faite

Six mois bien menagez achevent la dé-  
faite;

Encore est-ce beaucoup, quand l'hom-  
me est vigoureux,

Riche, adroit, complaisant, secret &  
genereux.

En effet, à parler librement de la fem-  
me,

Ce n'est pas la Vertu qui combat dans  
son ame:

De cette vertu même elle fait son tour-  
ment;

Un phantome d'honneur la retient seu-  
lement.

Mais pour se conserver un peu de re-  
nommée,

Elle cache le feu dont elle est consu-  
mée:

Ce qui fait son mépris est son plus grand  
desir,

Elle maudit l'honneur qui nuit à son  
plaisir,

Et fuit, tant qu'elle peut, dans sa foi-  
blesse extrême,

La honte du péché, plus que le péché  
même.

Enfin dans un heureux, & secret en-  
tretien,

Je combatis ce monstre, ennemi de mon  
bien.

Celle pour qui mes yeux nes'ouvroient  
plus qu'aux larmes,

Dans ma fidélité rencontra quelques  
charmes:

Après quelques efforts je soumis ses a-  
pas.

Mais pour avoir vaincu, je ne triomphai  
pas.

Quoi qu'il me fut permis de coucher  
avec elle,

De rendre par nos feux cette nuit so-  
lemnelle;

Qu'elle m'abandonnât tout ce qu'elle a  
de beau,

Son lit ne fut pour moi qu'un superbe  
tombeau.

Où

Où je sentis au moins dans cette nuit  
 fatale,

Tout ce que peut sentir le malheureux  
 Tantale,

Dont au milieu de l'eau l'espoir est con-  
 fondu,

Qui trouve sur sa tete un verger sus-  
 pendu ;

Qui veut cueillir des fruits ; mais qui  
 n'y peut atteindre,

Et qui meurt d'une soif que cette eau  
 peut éteindre.

Je ne puis deviner par quel charme nou-  
 veau

Ma criminelle soif put s'accroître dans  
 l'eau ;

Ni par quel art secret, & fatal à ma gloi-  
 re,

Mon cœur ne put jouir du fruit de sa  
 victoire ;

Par quel honteux malheur je pus faire un  
 desir,

Et paroître insensible au milieu du plai-  
 sir.

De tant d'apas divers dont le Ciel la pour-  
 vûë,

Elle osa consentir que j'en eusse la veuë ;

Et je reconnus bien, par ces apas divers,  
 Que

Que souvent les plus beaux ne sont pas  
 decouvers ,  
 Et qu'il ne suffit pas , en pareille rencon-  
 tre ,  
 De juger à l'abord des choses par la mon-  
 tre ,  
 Puis qu'au ressouvenir de mon sort glo-  
 rieux  
 J'ose encor soubçonner le rapport de mes  
 yeux.  
 Celle, qui d'un Croissant orna sa belle  
 tête ,  
 Quand d'un fameux chasseur elle fit  
 une Bête ,  
 Ne porta point dans l'eau de plus riches  
 tresors ,  
 Ni plus de raretez , qu'on m'en fit voir  
 alors.  
 Celle, de qui la Fable a fait un si beau  
 conte ,  
 Quand les rayons du jour éclairerent sa  
 honte ,  
 Et qu'ils la firent voir aux yeux de son  
 mari ,  
 Etala moins d'apas devant son favori.  
 Mais à quoi me servoit le dernier privi-  
 lege  
 De voir , & de toucher cette brulante  
 neige ?

De regner à loisir sur la même beauté ?  
Et de jouir d'un bien que je n'ai pas goûté ?

Helas ! je n'en dois point accuser Célimine,

Cette belle souffrit la moitié de ma peine,

Et fit pour me tirer de mon étonnement,

Toute sorte d'efforts, mais inutilement.

Ce fut là que je vis à mon propre dommage

Que l'impuissance étoit une espece de rage,

Et qu'on souffre bien plus quand on ne peut pecher,

Que dans l'heureux moment qu'on s'en veut empêcher,

Ma bouche en cet état ne s'ouvrit qu'au blasphème,

J'en accusay l'amour ; je m'en pris à moi-même,

Et confus des plaisirs qui s'offroient à mon choix,

Pour ne pouvoir pecher, je pechay mille fois.

Parmi ces vains efforts, Célimene étonnée,

Et de mon impuissance, & de ma destinée,

Et

Sembloit me reprocher ma honte , &  
mon fouci ,

Condamner ma langueur , & me parler  
ainfi.

Où viens tu de laisser ton esprit , &  
ta force ;

Toy , pour qui le plaisir avoit eu tant  
d'amorce ,

Amant foible , & timide , à toi même  
inégal ,

Qui te plains du remede , & qui te plains  
du mal !

Qui fais ton defefpoir de ce qui fait ta  
gloire ,

Et qui parois fi lâche où t'attend la vic-  
toire.

Les dangers les plus grands ont pour toi  
des apas ,

Et tu peux succomber où tu n'en trou-  
ves pas !

Tu combats noblement au milieu des a-  
larmes ,

Et tu manques de cœur , quand on te  
rend les armes !

Depuis quand mes attraits te font-ils o-  
dieux ?

Ne fçauois tu pecher que des mains ,  
ou des yeux ?

As-



As-tu changé de sexe en ton ardeur extrême ?

Pûs-tu bien m'éprouver , sans t'éprouver toi-même ?

Ou plutôt aprens moi par quel étrange fort

La luxure peut vivre , & regner dans un mort.

Quoi donc ! ce malheureux que mon ame revere ,

Me visite en amant , & me caresse en frere ,

Ne seroit pas plus froid , s'il étoit endormi ,

Et pour me contenter , n'est homme qu'à demi.

Cours vite au Medecin , puis que la maladie

Dont ton corps est frappé , veut qu'il y remédie ;

Et ce mal est si grand , qu'on peut même douter

S'il te pourra guerir , sans te ressusciter.

A cet advis pressant , je la prends , je la baise ,

J'irrite mes desirs , je l'embrasse à mon aise :

Et lors qu'un feu secret à ma honte se joint ,

Je

Je me cherche en moi-même & ne me  
trouve point.

Helas ! qu'est-il besoin d'en dire d'avan-  
tage ?

J'eus beaucoup de malheur, & beaucoup  
courage.

Je fus en cet état mon plus grand en-  
nemi ;

Je ne veillai pas mieux que si j'eusse  
dormi :

Et pour te raconter ma disgrâce dernière ;  
Au point que le Soleil ramène la lu-  
mière,

Je quittay Celimene, & depuis ce mo-  
ment

Je n'ai pû lui parler, ni la voir seule-  
ment,

Si le sort veut qu'un jour une même  
fortune,

Après cent maux soufferts, te puisse être  
commune,

Fasse le même sort que tu sois plus heu-  
reux,

Et que pour l'être enfin tu sois plus vi-  
goureux.



L E

D E S E S P O I R

A M O U R E U X.

A M A D E M O I S E L L E

D E N O R M A N V I L L E

L A S U Z E.

**P**RES d'un Hameau fameux, sur le bord  
de la Seine,

Un malheureux Berger que l'on nom-  
moit Philene ;

Riche des biens du corps, & des biens  
de l'esprit,

Mourut pour la Beauté dont son ame  
s'éprit,

Mais de grâce écoutez sa funeste avan-  
ture,

Beau chef d'œuvre du Ciel ; gloire de  
la Nature !

Qui

Qui n'ayant point d'amour, pour avoir  
tant d'apas,

Nous donnez si souvent ce qu'on vous  
n'avez pas,

Et qui sans rapporter, de tous vos ho-  
micides,

Ni le cœur plus ferré, ni les yeux plus  
humides,

Croiriez avoir trop fait pour la mort  
d'un amant,

Si vous le consoliez d'un soupir seule-  
ment

La Bergere qui fit du mal-heureux  
Philene

Et les premiers soucis, & la dernière  
peine,

Et qui ne vit jamais ses amants, qu'en  
courroux,

Etoit sçavante, jeune, & brune comme  
vous.

C'est en vous en effet qu'on trouve son  
image;

Vous en avez les yeux, la bouche, &  
le visage :

Et si vous en avez le teint, & la beau-  
té,

Vous en avez aussi toute la cruauté.

Les Druydes, fameux dans notre vicille  
Histoire,

L'éle-

L'éleverent d'abord avec beaucoup de gloire ;

Et de tant de leçons que la belle en aprit,  
Celles-ci par malheur plûrent à son esprit.

Que l'Amour de tout tems avoit juré la guerre

Aux plus grandes Vertus qui regnoient sur la Terre ;

Qu'il ne pouvoit garder ni regle , ni milieu ;

Que d'un monstre agreable on s'en faisoit un Dieu :

Qu'avec tous ses apas il s'étoit fait connaître ,

Pour le bourreau des cœurs , dont il étoit le maître ,

Et qu'enfin la Vertu ne le pouvoit souffrir ,

Scachant que tant de fois il l'avoit fait mourir ;

Qu'il étoit dangereux pour être trop fidelle ,

Et que même le Ciel avoit fait leur querelle.

Comme ces bons vieillards croïoient encore alors ,

Le flux , & le reflux des ames dans les corps :

Ils sôûtenoient que l'ame au sortir de  
la vie

Se trouvoit ou de gloire , ou de peine  
suivie,

Et qu'ayant méprisé la volonté des  
Dieux

Ils la faisoient passer dans un monstre  
odieux.

Après avoir appris cette haute maxime ,  
Et regardé l'amour , comme on regarde  
un crime :

Clarice qui craignoit ceux qu'elle avoit  
sôûmis ,

Les comptoit en secret pour autant d'en-  
nemis ,

Et se persuadoit que ses amans fidel-  
les

Dressoient à sa vertu des embusches  
mortelles ;

Et qu'il étoit plus beau de les laisser  
mourir ,

Que de leur accorder quelque espoir  
de guerir.

Philène en cet état brûloit pour de la  
glace ,

Et comme il craignoit moins la mort ,  
que sa menace

Et qu'elle eut condamné sa peine &  
son amour ,

Il s'en plaint d'abord aux Echos d'a-  
lentour.

Mais les premiers témoins de ses flam-  
mes secretes

En furent à la fin les legers interpretes ;  
Et malgré son respect, le doux bruit des  
Zephirs

S'accrût, de jour en jour, par ses tristes  
soupirs.

Au funeste récit de ses cruelles peines,  
On vit secher d'ennuy les Nymphes des  
fontaines ;

L'air s'en émut souvent, & les Nym-  
phes des Bois

Joignirent par pitié leurs accents à sa voix,  
Pour se plaindre avec lui des rigueurs de  
Clarice,

Et pour lui reprocher son extrême In-  
justice

Et gardèrent long-tems sur des arbres  
divers

Des devises d'amour, des chiffres, &  
des Vers,

Où pour témoigner même un respect  
incroïable,

Tantôt il trouvoit beau son tourment  
effroïable,

Et tantôt accusoit de cette cruauté

Ou son peu de merite, ou sa timidité.

Dans l'entretien secret du feu qui le  
 devore,  
 Il se leve toujours aussi-tôt que l'Au-  
 rore:  
 Il conduit ses troupeaux , mais si ne-  
 gligemment  
 Qu'ils souffrent plus que lui de son pro-  
 pre tourment:  
 Comme il perd tout le soin de les mieux  
 faire paître,  
 Ils deviennent bien-tôt aussi secs que  
 leur maître.  
 Leur mort, de jour en jour étonne ce  
 Pasteur  
 Qui plaint cet accident, quoy qu'il en  
 soit l'auteur,  
 Et qui dans la rigueur du mal qui le  
 possède,  
 Et pour eux , & pour lui , se trouve  
 sans remede.  
 De tant d'heureux amis dont il est  
 consolé  
 Chacun tombe d'accord qu'il est enfor-  
 celé,  
 Et qu'il faut qu'une vieille ait porté sa  
 furie  
 Sur le jeune Berger , & sur la Bergerie.  
 Mais hélas ! ses amis n'ont qu'à demi  
 connu



Les charmes innocens dont il est pré-  
venu :

Il n'a point d'autre mal que celui qu'il  
se donne ;

Par ses propres régards lui-même s'em-  
poisonne ;

Il boit avec plaisir ce poison par les  
yeux :

Mais il trouve ce mal & doux, & glo-  
rieux,

Et son ame est d'ennuis d'autant plus  
abatuë.

Qu'il se trouve éloigné de l'objèt qui  
le tuë.

Comme il aime ce mal, qu'il a peur  
d'en guerir,

Qu'il plaint tous festroupeaux, & qu'il  
les voit mourir ;

Après avoir perdue ce vivant heritage.

Qui faisoit de ses biens le plus noble  
partage ;

Il aborde Clarice assez adroitement ;

Ses yeux, à cet abord, expliquent son  
tourment,

Et sa voix à la fin pour répondre à ses  
larmes,

Exprime son amour aussi-bien que ses  
charmes.

Sans voir l'étrange état où ses yeux l'ont  
reduit .

Et sans le consoler , la Bergere s'en-  
fuit :

Laisse là ses troupeaux , & se fait même  
un crime

De plaindre un malheureux , & de voir  
sa victime.

Triste , foible , & confus , il la suit  
lentement ;

Mais comme il suit en vain cet ennemi  
charmant ,

Un Loup , par un malheur dont il de-  
vient complice ,

Enleve une Brebis du troupeau de Cla-  
rice

Qui ne s'arrête point pour entendre du  
bruit ,

Et qui craint seulement le Berger qu'el-  
le fuit.

Au cri d'une Bergere il détourne la tête ,  
Il voit cet accident , il court après la  
Bête ;

Mais n'ayant pû l'atteindre , il rêve à  
son amour

Dans un bois écarté , tout le reste du  
jour.

A ce premier recit Clarice entre en fu-  
rie ,

Re-

DE Mr. CHEVREAU. 1103

Regrette la Brebis qu'elle a de plus chérie :

Conjure, à longs soupirs, les Dieux de la vanger,

Et n'en maudit pas tant le Loup que le Berger.

Elle se ressouvient que ses maîtres fidèles

Ont rendu de l'Amour les flammes criminelles,

Et voit bien en effet qu'on ne peut être heureux

Et recevoir chez soy ce monstre dangereux,

Puis qu'il infecte tout de sa mortelle haleine;

Puis qu'il a fait mourir les troupeaux de Phylène,

Que par l'effet cruel de son brûlant poison,

Ce Berger a perdu jusques à la raison,

Et qu'avec la Brebis qu'elle a de plus aimée,

Il a même pensé perdre sa renommée.

Clarice dans ce vif & prompt ressentiment

Regarde avec horreur & l'amour, & l'aimant :

Ne peut songer à lui sans entrer en colère,

Et

Et ne dit pas un mot qui ne le deſeſpere.

Enfin laſſé de vivre, accablé de douleurs,

Le cœur gros de ſoupirs, les yeux noyez de pleurs,

Il regarde le Ciel, l'accuſe d'injuſtice,  
Repete mille fois le beau nom de Clarice,

Et voyant que ſes maux ne la pouvoient toucher

Se traîne ſur un vieux, & ſterile rocher,

Où, perdant pour jamais, & l'eſpoir, & la crainte,

Il pouſſe de ſon cœur cette derniere plainte.

Il eſt donc vray que mon amour  
Rend funeſte à ces yeux la lumiere du jour.

Et qu'il fait toute notre peine:  
Si de nos maux cruels ma mort nous doit guerir,

Conſolons nous belle inhumaine!  
Nous n'avons preſque plus qu'un moment à ſouffrir.

Si quelqu'un te parle de moi

Au.

Au moins decouvre lui mon malheur, &  
ma foi ;

Et dis lui pour me satisfaire :

Philene en cet endroit a cherché son tom-  
beau ;

Il s'est fait mourir pour me plaire

Jamais ce mal heureux n'a rien fait de  
si beau.

Pour faire moins durer & sa plainte &  
sa peine ,

Il se jette aussi-tot du rocher , dans la  
Seine ,

Et s'y sentit mourir , étant mort à de-  
mi ,

De même qu'autrefois il s'étoit endor-  
mi.

Mais quoi qu'il affectât ce coulant Ci-  
metiere ,

Et que sous quelques joncs il crût trou-  
ver sa biere ,

Les Nymphes de ce fleuve , après l'avoir  
vû mort ,

Par un ordre secret , mirent son corps  
à bord

Là dès le même jour cette ingrante le trou-  
ve.

Comme elle alloit rêver sur le bord de ce  
fleuve ;

Et l'ayant plutôt vû qu'elle ne souhai-  
toit.

Connoit que ce Berger n'est plus ce  
qu'il étoit,

Et regrette en son cœur, quoi qu'elle  
se propose,

Le malheur impreveu dont sa haine est  
la cause.

Dans son étonnement elle ose en apro-  
cher,

Le regarder de pres, & même le tou-  
cher.

D'une subite horreur cette vuë est sui-  
vie.

Elle songe en tremblant à la fin de sa  
vie,

Et s'efforçant en vain de ranimer ce  
mort,

La Pitié dans son cœur fait un dernier  
effort.

De cet étrange coup son ame combatuë  
En ressent par les yeux un autre qui la  
tuë:

Elle en partage aussi la premiere douleur,  
Et son teint en reçoit la derniere cou-  
leur.

Aussi-tôt la Tristesse avêque violence  
Agite ses esprits, rompt leur intelli-  
gence;

Refroidit ces esprits dans les corps épan-  
 dus

Qu'elle a tous resserrez , & qu'elle a  
 confondus ;

Bouche tous les conduits, pour boucher  
 leur passage ;

Les puelle, les combat, leur ôte leur u-  
 sage ;

Entre par tout chez elle en insolent vain-  
 queur ;

Lui glace tout le sang ; passe jusques au  
 cœur ;

Et lui déroband l'air dont il sôtient sa  
 vie,

Contente de Clarice & l'espoir, & l'en-  
 vie,

Et la fait tomber morte aux pieds d'un  
 malheureux

Qu'elle honora pour lors d'un regard a-  
 moureux.

Voilà de leur malheur l'Histoire pi-  
 toyable

Qui devoit pour le moins vous rendre  
 plus traitable :

Vous qui faites souffrir de si rudes tour-  
 ments,

Et qui desesperez vos plus fermes a-  
 mants.

Plaiguez leur aventure , & s'il vous est  
possible ,

Apprenez de Clarice à devenir sensible ,  
Et ne permettez pas que chez vous la  
beauté.

S'entretienne toujours avec la cruauté.  
Mais ne l'imitiez pas dans sa rigueur ex-  
trême ;

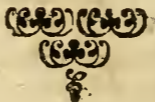
Pour votre propre gloire aimez quand  
on vous aime :

Il en meurt chaque jour que vous con-  
noissez bien ;

Leur cœur est embrasé , mais ils n'en di-  
sent rien.

Et comme votre absence est leur dernier  
supplice ,

Ils pourroient bien mourir de la mort de  
Clarice.







# LA VIEILLE.

## AMOUREUSE.



### STANCES.

**I**L est donc vrai que vous souffrez ?  
 Et que les vœux que vous offrez  
 Troublent l'ordre de la Nature ?  
 Que tous vos soupirs sont ardents ?  
 Que votre peine est sans mesure ?  
 Et que votre ancienne luxure  
 Vous a plus duré que vos dents ?



He quoi ! pensez-vous que l'A-  
 mour,  
 Qui vous fait plaindre nuit, &  
 jour,  
 Soulage enfin votre martire ?  
 Qu'il ait pour son Thrône, un  
 tombeau ?

Ll 7

Qu'il

Qu'il tienne chez vous son Empire?  
 Ou que vos yeux fassent la Cire  
 Dont il entretient son flambeau?



Vous n'êtes que d'air & de vent,  
 Vous n'avez plus rien de vivant;  
 Et vous cherchez qui vous contente:  
 Votre corps semble être emprunté,  
 Le Temps doit trahir votre atente,  
 Et le Diable, quand il vous tente,  
 Ne tente point l'Humanité.



Vos Bras passent pour des fuseaux,  
 Et vos Cuisses pour des roseaux,  
 Sur qui votre taille s'affaisse:  
 Chacun parle, & rit de vos vœux,  
 Par tout la Mort vous meine en  
 laisse,

Et si vous avez de la graisse,  
 Elle n'est que dans vos cheveux.



Votre menton, sec, & pointu,  
 De quelques porreaux revêtu,  
 Se dresse vers votre machoire:  
 Votre poil ressemble à du Crin;  
 Vous n'avez que des dents d'Ivoire,  
 Et votre peau livide, & noire  
 Est faite comme du Chagrin.





Notre dos est long, & courbé,  
Il fort de votre nez plombé  
Une odeur qui donne la peste :  
Votre souffle est contagieux ;  
Vos Levres sont d'un Bleu-Celeste,  
Et le peu de sang qui vous reste,  
Paroit dans le bord de vos yeux.



Vous bavez comme un Escargot,  
Vous grimacez comme un Magot  
Qui contre des poux s'évertué ;  
Vous avez le cri d'un Hibou,  
L'Eloquence d'une Statuë,  
La démarche d'une Tortuë,  
Et la mine d'un Loup-garou.



Cependant vous vous ajustez,  
Et votre gorge aux Libertez  
Semble faire encor des menaces :  
Mais chaque jour nous regretons  
Qu'il n'en reste plus que les traces,  
Et que vous ayez des besaces  
Où vous avez eu des tetons.



Une Guitarre, sous vos doigts,  
Plaint avêque vous quelquefois  
Vos aventures nonpareilles ;  
Et par mille tons ennuyeux

Donc

Dont vous espérez des merveilles,  
 Vous tentez, en vain, les oreilles,  
 Comme en vain vous tentez les yeux.



Vous êtes de tous les Balets,  
 Vous n'écrivez que des poulets;  
 Chacun pour vous est en meilage :  
 Vous sçavez par cœur les Romans,  
 Vous mettez le fard en usage,  
 Et par malheur, votre visage  
 A plus de mouches que d'amans.



Ha c'est trop nous scandaliser !  
 On ne doit ni vous excuser,  
 Ni vous plaindre, dans ce caprice,  
 Etoufez cette vanité ;  
 N'en faites plus votre suplice,  
 Et quittez pour le moins le vice ;  
 Puis qu'il vous a déjà quitté.



Vous plairez vous dans vos tourmens,

Et dans ces honteux sentimens  
 Par qui votre fureur s'exprime ?  
 Ne pourrez-vous point ressentir  
 Quelque flamme plus legitime ?  
 Et n'ayant point rougi du crime,  
 Rougirez-vous du repentir ?



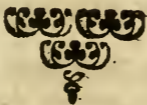
Mais



Mais vous donner de ces avis  
 Qui ne seront jamais suivis,  
 C'est semer en terre infertile :  
 Vous n'avez pudeur, ni respect ;  
 Votre ame est une ame indocile,  
 Et qui pense vous être utile,  
 Vous devient aussi-tot suspect.



Sçachez donc, après ce conseil,  
 Que la fin de votre apareil  
 Doit être une fin pitoyable ;  
 Que vous ne vaudrez jamais rien ;  
 Que votre mine est effroyable,  
 Et que quand on vous donne au  
 Diable,  
 On ne lui donne que son bien.





P O U R  
 U N E D A M E  
 Q U I S E D I S C I P L I N O I T .



S T A N C E S .

**P**our troubler ainsi nuit, & jour,  
 Un objet si digne d'amour,  
 Le mal a-t-il pour vous une si belle a-  
 morce ?

Qui vous peut inspirer ces cruels senti-  
 mens ?

Et quelle Pieté vous force,  
 De nous faire mourir de vos propres  
 tourmens ?



Faut il qu'un injuste courroux  
 Eclate aujourd'hui contre vous ;

Et

Et vous fasse l'objet d'une rigueur extrême ?

Et pensez-vous , Iris , qu'il vous soit glorieux

De vanger enfin sur vous même  
Les meurtres innocens qu'on reproche  
à vos yeux ?



Est-ce qu'en connoissant mes maux ,  
Qui m'ont fait souvent des rivaux ,  
Vous rendez par ces coups nos espéran-  
ces vaines ?

Que vos attraits puissans embrasent trop  
de cœurs ?

Et que sçachant toutes nos peines ,  
Vous cherchez les moyens d'en punir les  
auteurs ?



Par cet injuste châtiment,  
Vous redoublez notre tourment ;  
Et vos yeux , & vos mains nous arra-  
chent des larmes :

On doit aimer en vous & plaindre la  
Beauté.

Et si nous souffrons pour vos char-  
mes ,  
Nous ne souffrons pas moins pour vo-  
tre cruauté.

Mais



Mais, Iris, n'est-ce point aussi  
 Que vous mettez votre souci.  
 A vaincre de l'Amour & la force, &  
 la flamme ?  
 Que pour le surmonier vous faites ces  
 efforts ?  
 Et que les desordres de l'ame  
 Naissent à votre advis des voluptez du  
 Corps ?



Chacun sçait que la Volupté,  
 De l'aise, & de l'oisiveté  
 Fait son plus grand support, & son der-  
 nier azile :  
 Ce n'est que par les sens que l'Esprit est  
 trahi ;  
 Et certes il est difficile  
 Que qui les veut flatter, en puisse être  
 obéi.



Ces Ministres de nos plaisirs,  
 Ces auteurs de tous nos desirs,  
 Pour nous éclairer trop, nous aveuglent  
 sans doute ;  
 Pour en venir à bout il faut les gour-  
 mander,  
 Et la raison qui les écoute,



Se plaît à les servir plus qu'à leur commander.



Iris, c'est pour cette raison  
 Que vous fuïez leur trahison,  
 Et qu'en les écoutant vous craignez de  
 leur plaire;  
 Qu'autrement votre esprit n'en est point  
 satisfait,  
 Et que le mal qu'ils peuvent faire  
 Est plus puni chez vous, que celui qu'ils  
 ont fait.



Qui verroient les rudes efforts  
 De votre ame, & de votre corps,  
 Pour les plaisirs divers où leur bonheur  
 se fonde,  
 Verroit en même tems d'un mouve-  
 ment égal,  
 Les plus beaux ennemis du monde  
 S'obtenir, jour & nuit, à se faire du  
 mal.



Mais, Iris, je voudrois aussi  
 Que votre sort fut adouci,  
 Et qu'à vous surmonter vous eussiez plus  
 de gloire

Que

Que vous épargnassiez au moins votre  
 beauté,  
 Et qu'une si belle victoire  
 Ne fut pas un effet de votre cruauté.

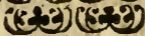
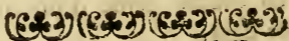


Moderez plutot ces transports,  
 Ne meurtrissez plus votre corps,  
 Pour votre propre honneur soyez lui plus  
 humaine ;

De peur de témoigner qu'il fait tout  
 votre ennui,

Et qu'il vous donne plus de pei-  
 ne.

Que vous n'en pouvez prendre à vous  
 vanger de lui.





## L'INDISCRET.

## STANCES.

**I**L est vrai je l'ai dit : mais ne m'en  
 blâmez pas,  
 J'ai trouvé même des apas  
 A parler du bonheur où ma gloire se fon-  
 de :  
 J'en ai fait mon plaisir , j'en fais mon  
 entretien ;  
 Et que serviroit-il d'être heureux dans  
 le monde,  
 Si le monde n'en sçavoit rien ?



Après m'avoir traité si favorablement,  
 Pour avoir été votre amant ;  
 Il n'est point de raison qui m'oblige à  
 me taire :  
 J'en dois , à tout le moins , le recit à  
 l'ami,  
 Et qui n'ose parler de ce qu'il a pu  
 faire ,

Ne

Ne peut être heureux qu'à demi.



Raconter son plaisir, c'est le renouvel-  
ler;

Et le plus discret doit parler  
Alors que le silence est une ingrati-  
tude;

Et c'est être insensible, & coupable en  
effet,

Que de vouloir cacher, avêque trop  
d'étude,

Le Bien-facteur, & le Bien-fait.



Aussi ne crois je point vous avoir fait de  
tort,

Quand j'ai publié que le sort  
M'avoit enfin vengé de votre ame in-  
humaine:

J'ai fais voir en ceci votre choix & le  
mien.

Et comme je pouvois me plaindre de  
ma peine,

Je puis me louer de mon bien.



Le feu que vous aviez allumé dans mon  
cœur,

Croissoit avec tant de rigueur,  
Qu'il avoit déjà peint la Mort sur mon  
visage:

Sans un si prompt secours, il m'alloit con-  
sumer,

Et

Et qui croira jamais qu'on pêche d'avantage

A l'éteindre , qu'à l'allumer ?



Peut-on me soupçonner de peu de jugement ?

Pour oser benir hautement

Ce qui ne pouvoit plus me refuser son aide :

Et me traiterez-vous d'ennemi capital ,  
Pour dire qu'à la fin j'ai reçu le remède  
De qui j'avois reçu le mal ?



Qu'ai-je fait contre vous ? Quel crime  
ai-je commis ?

Pour avoir dit à mes amis

Que je tenois de vous mon repos & ma gloire :

Sont-ce des sentimens qu'on ait droit  
d'étoufer ?

Et quand on a gagné quelque belle victoire ,

Est-il honteux d'en triompher ?



En vous faisant valoir , je vous ai fait honneur ,

Je leur ai vanté mon bonheur ,

Et leur en ai plus dit qu'ils n'en ont pû  
comprendre ;

M m

Je

Je n'ai point ignoré ni trahi mon devoir;  
Et j'ai bien crû, Phylis, leur devoir faire  
entendre

Ce qu'au moins vous m'aviez fait  
voir.



Ceux qui font autrement, ne le font  
qu'à regret,

Ou ne marquent, par leur secret,  
Que leur ingratitude, ou leur mélancolie:

D'un injuste respect leur cœur est com-  
batu,

Et c'est être amoureux de sa propre folie,  
Que de s'en faire une vertu.



Mais vous n'en devez point redoubler  
vôtre ennui,

On n'en trouve plus aujourd'hui  
Que cette vanité n'éblouïsse, & ne  
touche:

Ils ont, pour l'exprimer, mille traits cu-  
rieux,

Et tout ce qu'on a peine à sçavoir de  
leur bouche.

On le peut sçavoir de leurs yeux.



Leurs gestes, leur froideur, leur mine,  
leurs regards

Les

DE Mr. CHEVREAU. 113

Les découvrent de toutes parts,  
Et font de leurs Amours la plus secrète  
Histoire ;

En la niant par tout , ils semblent l'ac-  
corder ,

Et veulent bien souvent qu'on s'empê-  
che de croire

Ce qu'ils veulent persuader.



Les autres au contraire étonnez , & confus  
Et de mépris , & de refus,  
Confondent la vengeance avèc le men-  
songe ;

Et comme au désespoir leur esprit est  
porté ,

De quelque vain souhait , ou de quel-  
que beau songe ,

Ils en font une vérité.



C'est-ce qu'on ne me peut reprocher ju-  
stement ;

On a scû que j'étois amant ,

Et que du même feu votre ame fut éprise ;

Qu'avec vous pleinement je me suis sa-  
tisfait ,

Et quand j'ai publié que je vous ai sou-  
mise ,

Je n'ai dit que ce que j'ai fait.



M m 2

Ouï,

Où, Phylis, je l'ai dit, & le dirai toû-  
jours,

Et je veux bien que nos amours  
Fassent de mes rivaux le sort plus déplorable ;

Qu'on sçache que nos cœurs vivent sous  
mêmes loix,

Et qu'enfin j'ai cueilli cette fleur admi-  
rable

Qu'on ne peut cueillir qu'une  
fois.

(622)

Que mon sort n'en soit pas moins heu-  
reux, ni moins doux,

On dira seulement de vous

Que vous m'avez aimé pour vous avoir  
servie ;

Que la pitié sur vous fit un si grand ef-  
fort,

Et qu'il étoit plus beau de me donner  
la vie,

Que d'être cause de ma mort.







# LE JALOUX.

## STANCES.

**P**AR quel Astre fatal au repos de mes  
 jours,  
 Sans espérance de secours  
 Mon mal est-il étrange autant qu'il est  
 extrême ?

Et par quel accident nouveau,  
 Puis-je être devenu du seul objet que  
 j'aime,  
 Et le Martyr, & le bourreau ?



J'enflamme dès long-tems où je suis en-  
 flammé ;

J'aime Orante, & j'en suis aimé ;  
 Je suis toujours heureux comme elle est  
 toujours belle :

Ses pleurs m'ont confirmé sa foy ;  
 Et dès-lors que mon ame eut soupiré  
 pour elle,

Son ame soupirera pour moi.

Cependant , au milieu de la plus vive  
ardeur

Je lui reproche sa froideur ,  
Et soupçonne l'Amour qui la rend lan-  
guissante :

J'ai même horreur de la toucher ,  
Et ne puis concevoir qu'elle soit in-  
nocente

A cause qu'elle peut pêcher ,



Quoi que son cœur brûlant s'explique  
par les jeux

Avec des traits mystérieux  
Dont les plus obstinez ne se pourroient  
deffendre :

Contre moi ces regards sont vains,  
Et quelques veritez qu'ils me fassent  
entendre ,

Je ne eroi que ce que je crains.



Il me semble toujours dans ce mortel  
ennui ,

Qu'elle m'offre le bien d'autrui ,  
Alors qu'elle me fait un présent de son  
ame :

Que ses yeux sont des imposteurs,  
Et que je suis par tout le témoin de la  
flamme

Dont les autres sont les auteurs.

Si je la voi paroître en habits éclatans,  
 Je m'imagine au même tems  
 Qu'elle offre à tout le monde une même fortune :

Et ne puis assez m'étonner  
 Qu'elle ait pû recevoir sans résistance  
 aucune,  
 Tout l'amour qu'elle veut donner.



Dans les soupçons cruels, dont je suis  
 prévenu,

Je voudrois voir son cœur à nud,  
 Pour y mieux découvrir ou ma honte,  
 ou ma gloire :

Mais je fremis, lors que je croi  
 Que ce champ de bataille en est un de  
 Victoire  
 Plus pour les autres, que pour moi.



Du doute au même instant je passe à  
 la fureur ;

Je la regarde avec horreur,  
 Et voudrois dans son sang voir ma rage  
 assouvie ;

Et rendrois mon sort adouci,  
 Si par le même coup qu'elle perdrait  
 la vie,

Mes rivaux la perdoient aussi.



Ce qui me rend encor beaucoup plus  
odieux

Tous ces ennemis glorieux ,

C'est que pour les connoître en vain je  
me travaille ;

Qu'ils ne me laissent point en paix ;

Qu'ils me livrent la guerre en quelque  
lieu que j'aïlle ,

Et que je ne les voi jamais.



Après avoir tout fait pour trouver ces  
rivaux ,

Je cours chez l'objèt de mes maux  
Pour punir à ses yeux leur amoureuse  
audace ;

Je l'engage à me les montrer ;

Je les cherche en son cœur , & c'est la  
seule place

Où je crains de les rencontrer.



Mais quels jeux assez vifs le pourroient  
bien percer ?

Quel homme voudroit commencer  
A bâtir son repos sur la foi d'une fem-  
me ?

C'est bâtir sur un lieu mouvant ,  
C'est écrire dans l'eau ; c'est semer dans  
la flamme ,

Et se réposer sur du vent.

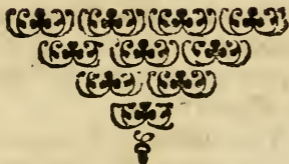
Enfin

Enfin mon mal est tel qu'au milieu du  
plaisir ,

L'horreur , la crainte , & le désir  
Tiennent touûjours mes sens & mon ame  
en querelle :

Et je suis tellement charmé ,  
Que je ne puis souffrir qu'on aime cet-  
te belle ,

Ni croire que j'en suis aimé.





L A B E L L E  
P R I S O N N I E R E .

S T A N C E S .

**A** Quel funeste état vous trouve-t-on réduite ?

Où vous a-t-on conduite ?

Et quel sort vous retient dans cet affreux séjour ?

Quel crime a donc commis l'honneur de la Nature,

Pour n'être plus digne du jour ?

Et par quelle aventure

A-t-on mis dans les fers les Graces, & l'Amour ?



Pour bien juger des maux que vous avez pû faire,

Même à force de plaire,

On n'a qu'à voir vos yeux redoutable & doux :

Avec

Avec eux nos malheurs commencèrent  
à naître ;

On en craint, on en sent les  
coups

Et qui veut vous connaître,  
A sujet aussi-tôt de se plaindre de vous.



Ce n'est pas toutefois pour ces coups  
redoutables

Que tant de misérables  
Ont poussé bien souvent leurs plaintes  
jusqu'aux Cieux :

Quoi que de tous ces coups la rigueur  
soit extrême,

Ils ont fait des ambitieux ;

On les cherche, on les aime ;  
Mais on craint beaucoup plus votre cœur  
que vos yeux.



Vôtre invincible orgueil, trop aimable  
Uranie !

Et votre tyrannie

Ont porté la Justice à ce ressentiment :  
Oùi, vous avez trouvé tous les maux  
légitimes :

Et qui songera seulement

Au moindre de vos crimes,

Ne s'étonnera point de votre châtement.



Les uns à demi morts de voir leurs plain-  
tes vaines,

Pour terminer leurs peines  
A des poisons subtils ont eu souvent re-  
cours :

D'autres, mal reconnus après tous leurs  
services,

Et désesperez de secours,  
Au fond des précipices  
Ont cherché, sans trembler, le dernier  
de leurs jours.



Toutes vos cruautés trouveront peu  
d'exemples,

Les Palais & les Temples  
Ne retentissent plus que de vos coups  
mortels :

Vous avez mis aux fers les hommes les  
plus braves ;

Et vos embrasemens sont tels,  
Que parmi vos esclaves  
Vous en avez brûlé jusqu'aux pieds des  
Autels.



Mais de quelques malheurs que vous  
soiez la cause,

Et quoi qu'on vous oppose,  
La Justice vous fait vainement soupirer :  
Con-



Contre elle , vos apas vous rendent assez forte ;

Et quoi qu'elle aille déchirer

Le bandeau qu'elle porte ,

C'est moins pour vous punir , que pour vous admirer.



Le Lion dans les fers , quand il est en colére.

Ebranle , & désespere

Ceux même qui cent fois ont défié le fort :

Le sang devient glacé dès lors qu'on le regarde ;

On fuit s'il fait le moindre effort ;

Et celui qui le garde

N'en aproche jamais qu'il ne songe à la mort.



Telle est de vos Geoliers la triste destinée ,

Leur ame est étonnée

Dans le moindre couroux que vous leur témoignez :

Pour éviter vos jeux la plus part se retirent

Aux endroits les plus éloignez ;

Ils tremblent , ils expirent ;

Et vous craignent bien plus que vous ne les craignez.



Les témoins , corrompus par l'éclat de  
vos charmes ,

Se rendent à vos larmes ,

Et par de longs soupirs expriment leur  
langueur :

On les menace en vain quand ils veulent  
vous plaire ,

L'Amour l'emporte sur la peur ;

Et quoi qu'ils puissent faire ,

Vous leur fermez la bouche , & leur  
percez le cœur .



Les Juges , devant vous & surpris , &  
timides ,

Avec des jeux humides

Considèrent déjà vôtre captivité :

A vos attraits puissans leur ame est as-  
servie ;

Et vôtre fatale beauté

Dispose de la vie

De ceux qui disosoient de vôtre liberté .



Ce désordre imprévû qui regne dans  
leur ame ,

Vous decouvre la flamme

Que vos premiers regards y viennent  
d'alumer :

Trop heureux , dans les maux dont vous  
les devez plaindre ,

S'ils

S'ils oloient enfin présumer  
Que les aiant pû craindre,  
Quelque jour pour le moins vous les  
puffiez aimer.



De vos accusateurs les poursuites hor-  
ribles.

Ne vous sont plus nuisibles ;  
Vôtre félicité fait leur étonnement :  
Contre eux vôtre prison vous tient lieu  
de refuge ;

Et tous s'en plaignent vainement ;  
Puis qu'il n'est point de Juge  
De qui vôtre beauté ne vous fasse un  
amant.



Ne craignez donc plus rien, adorable  
Uranie !

Vôtre peine est finie,  
Vos fers, & vos soupirs ont fait assez  
de bruit :

Fuïez de ces lieux noirs, barbares, &  
funebres

Où vôtre sort s'est vû réduit ;  
Et sortant des Tenebres,  
Faites sortir le jour du milieu de la nuit.



L A B E L L E

A V E U G L E.

S T A N C E S.

Q U E le Sort, en naissant, se plut à  
m'affliger !

Et qu'il me fit de mal, en pensant de  
m'obliger

De l'usage de la lumière !

Sans elle j'eusse été beaucoup moins cu-  
rieux ,

Et je conserverois ma liberté première,  
Si le Ciel, comme vous, m'eût fait  
naître sans yeux.



Mes sens & mon esprit se trouveroient  
d'accord,

Et vos charmes puissans n'auroient pas  
eu d'abord

Tant de pouvoir sur ma me-  
moire :

Je ne serois traité d'esclave, ni d'amant ;  
Par

Par mon propre malheur j'achetterois ma gloire,  
Et devrois mon repos à mon aveuglement.



Que je fus malheureux, quand j'arrêtai mes pas  
Pour voir plus à loisir ces merveilleux apas

Dont les Graces vous ont pourvûë!

Que mon Destin au vôtre est contraire en ce point!

Je ne me plains par tout que pour vous avoir veuë,

Et vous ne vous plaignez que pour ne me voir point.



Cessez de murmurer contre l'arrêt du fort,

N'accusez point le Ciel de vous avoir fait tort

Dans un bien dont vous étiez digne :

C'est peu que ce défaut pour vous mettre en courroux,

Et si c'étoit aussi quelque défaut insigne,  
L'Amour ne seroit pas aveugle comme vous.

Ne

Ne nous enviez point un bien si dan-  
gereux

Qui nous peut quelquefois empêcher  
d'être heureux

En nous empêchant d'être sages:  
Votre esprit en échange a bien d'autres  
apas ;

Et vous avez sur nous cent nobles avan-  
tages ,

Pour un que nous avons , & que vous  
n'avez pas.



Vous nous sçavez charmer par ce qui  
manque en vous ,

Cet illustre accident fait même des ja-  
loux

Dont vous dédaignez les re-  
quêtes ,

Et malgré vos ennuis , & vos mépris  
divers ,

Avec les yeux fermez vous faites des  
conquêtes

Que d'autres ne font pas avec les yeux  
ouverts.



Mais quand vous pourriez voir la clarté  
du Soleil ;

L'Aurore dans sa pompe & dans son a-  
pareil ;

Flore dans la saison nouvelle :

Les trésors qu'aux humains les Cieux  
ont accordez ,

Et ce que la Nature a de beautez en elle,  
Vous en verriez bien moins que vous  
n'en possédez.



Cette perte , Phylis , est heureuse pour  
vous ,

Lors que , sans y penser , vous portez  
ces beaux coups

Dont tant d'ames sont satisfaites:

Vos meurtres amoureux en sont plus  
excusez ;

Puis que ne voiant rien de tout ce que  
vous faites ,

Vous ne voiez jamais les maux que vous  
causez.



Vous nous témoignez bien par vôtre  
aveuglement

Que c'est à la Nature à pêcher noblement ,

Qu'elle fait des fautes célèbres :

Qu'elle en a sçû tirer la gloire qui vous  
suit ;

Que l'Amour a son Thrône au milieu  
de Tenebres ,

Et qu'il n'est point de jour qui vaille  
vôtre nuit.

C'est

C'est un prodige étrange, & merveilleux à voir,

Qu'il semble que l'Amour ait détruit son pouvoir

Par l'endroit même qui le fonde;

Qu'une Aveugle aujourd'hui lui serve de flambeau;

Qu'une lumière éteinte embrase tout le monde,

Et qu'un défaut si grand soit en effet si beau.



Je ne me plaindrois point de mon sort inhumain,

S'il m'étoit accordé de soutenir la main D'une si charmante homicide;

Si par fois le vaincu conduisoit le vainqueur,

Si son esclave un jour pouvoit être son Guide,

Et s'il prêtoit ses yeux à qui retient son cœur.



Cependant, cette grace irrite ses mépris;  
On diroit que ce bien est un trop digne prix

Pour mes souffrances nonpareilles;

Que mes soins les plus grands lui sont injurieux,

Et



Et que le Ciel pour moi l'a faite sans  
oreilles,

Comme il a pris plaisir à la faire sans  
yeux.



Mais je n'en dois point être étonné, ni  
confus;

Et j'excuse de vous, même jusqu'au refus  
De récompenser qui vous aime:

Je serois autrement de raison dépourvû;

Vous ne pouvez répondre à mon amour  
extrême,

Puis qu'on ne peut aimer ce qu'on n'a  
jamais vû.



Si l'amour toutefois est païé par l'amour,  
Ce Dieu, qui comme vous, n'a jamais  
vû le jour,

Pourroit bien loger dans vôtre  
ame;

Ou si pour mon malheur les Traits de  
l'amitié

Vous trouvent tous les jours insensible  
à ma flame,

Vous ne devez plus l'être aux traits de  
la pitié.



# LA BELLE EN DUEIL.

## STANCES.

**N**OIRE Divinité qu'on ne peut  
assez craindre,  
Et qui faites qu'en vous on aime ce qu'on  
craint!

Qui regarde ce Crêpe, & qui vous en-  
tend plaindre,  
Croit voir, & croit entendre une Om-  
bre qui se plaint.



Cette marque pourtant, quoi que fu-  
neste & sombre,  
Semble être à votre gloire un superbe  
apareil;  
Et si par elle seule on vous prend pour  
une Ombre,  
Les Ombres comme vous valent bien le  
Soleil.

Ouy,



Oui, quoi que vous fassiez, ces orne-  
nemens funebres

Relevant de vos yeux l'éclat, & la beau-  
té;

Et vous faites douter, si chez vous les  
Tenèbres

N'ont point fait alliance avêque la  
Clarté.



C'est ainsi qu'avec l'Art la Nature s'as-  
semble

Sous ce lugubre atour pour faire plus  
de bruit;

Et qu'en vous depuis peu les trois Gra-  
ces ensemble

Ont choisi les couleurs des filles de la  
Nuit.



Vos yeux se font connoitre au travers  
de ces voiles

Qu'en vain vous opposez à leur vivaci-  
té;

Mais il en est enfin comme de ces E-  
toiles

Qui n'ont point plus de feu que dans  
l'obscurité.



Une

Une si merveilleuse & si rare'avanture  
 Merite notre amour & notre etonne-  
 ment ;

Et jusqu'icy mortel n'a veu dans la Na-  
 ture

Ni de plus belle nuit , ni de jour plus  
 charmant.



Qui vous voit dans ce deuil & si triste  
 & si fiere ,

Croit voir en même temps , . par un é-  
 trange sort ;

Dans un nuage épais un Ange de lu-  
 mière ,

Où l'Amour déguisé sous l'habit de  
 la mort.



Dans cette affliction vous êtes reverée  
 Vous en sçavez tirer des attraits infinis ;  
 Et c'est en cet état que parut Cytherée  
 Lors qu'elle crut mourir de la mort d'A-  
 donis.



Cessez pourtant , Philis , de répandre  
 des larmes ;

il semble que ces pleurs découvrent vo-  
 tre orgueil ,

Parce que vous pleurez avêque tant de  
 charmes ,

Que

Que par vous, tout le monde est amoureux du Deuil.



Chassez pour notre bien l'ennui qui vous dévore;

Vos regrets sont cruels comme ils sont superflus :

Vous mettez au tombeau ceux qui vivent encore ,

Lors que vous regrettez ceux qui ne vivent plus.



Mais qui peut dire aussi par ces rudes atteintes ,

Et par le désespoir où vous semblez courir,  
Ou si c'est pour les morts que vous faites des plaintes ?

Ou bien si c'est pour ceux que vous faites mourir ?



Il est vrai je me meurs ; & ma secrète flamme

Rendroit à l'avenir mon sort trop glorieux ,

Si j'osois seulement espérer que vôtre ame  
Dût approuver le feu qu'ont allumé vos yeux.



Quel espoir toutefois peut flatter mon martire ?

Si mon cœur n'ose pas vous découvrir ses  
coups :

Vous êtes sans pitié pour celui qui sou-  
pire ,

Et vous voulez pourtant qu'on ait pitié  
de vous.



Alors que vous souffrez de si rudes alar-  
mes ,

Pour donner tant d'amour vous en avez  
bien peu :

Chacun fait des efforts pour soulager vos  
larmes ,

Et vous n'en faites point pour soulager  
mon feu.



Mais j'ai dans mes douleurs bien peu de  
retenuë

Quand j'ose vous prier d'en arrêter le  
cours :

Faites , faites , Phylis , que mon mal  
continuë ,

Pourvû que vos regrets ne durent pas  
toujours



Vôtre bouche aux soupirs est trop long-  
tems ouverte ,

Par vos gémissemens n'éprouvez plus ma  
foi :

C'est

C'est assez que l'Amour ait conjuré ma  
perte,

Sans emploier encor la Pitié contre moi.



Vous n'avez que trop mis vôtre ame à la  
torture;

Aussi-bien que les pleurs, les ris ont leur  
façon;

Et comme vous avez écouté la Nature,  
Vous devez après elle écouter la raison.

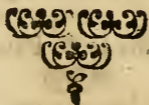


Etoufez donc ce deuil puis qu'il me dés-  
espère,

Et que vous n'en tirez aucun soulage-  
ment:

A force de pleurer pour la perte d'un  
pere,

Vous pouriez bien pleurer pour celle  
d'un amant.





L A B E L L E  
G U E U S E.  
S T A N C E S.

**N**Oble, & fameux objet d'une triste  
 aventure,  
 Pitoïable & pompeux tableau  
 De tout ce qu'ont pû faire & d'injuste  
 & de beau  
 Et la Fortune & la Nature !  
 Qui vous embrasseroit, malheureuse  
 Beauté,  
 Miracle mendiant, merveille vagabonde,  
 Pouroit certes bien dire avêque vérité  
 Qu'on n'embrassa jamais au mon-  
 de  
 Une plus belle Pauvreté.

(F. 27)

Sans elle, vos beautez qui n'étoient pas  
 connuës  
 Suspendroient nôtre jugement;  
 Mais par elle, & par vous, nousvoïons  
 clairement

Que



Que les Graces vont toutes nuës;  
Que par un soin aveugle , injuste &  
nonpareil  
L'Art gâte bien souvent les plus parfaits  
ouvrages ,  
Qu'il en cache l'éclat avec son apareil  
Comme quelques fois les nuages  
Cachent la clarté du Soleil.



Ces superbes objets que la Cour idolâtre  
Ne sont que Monstres embellis ,  
La blancheur de leur tein qui semble être  
de lis ,  
N'est que de ceruze & de plâtre:  
La honte en tous endroits accompagne  
leurs pas  
D'emprunter châque jour ce qui les fait  
paroître ;  
Leur défaut se découvre avec ces faux  
apas ,  
Et montrant ce qu'ils tâchent  
d'être ,  
Ils montrent ce qu'ils ne sont pas.



Ces vaines Deitez qu'on presse , & qu'on  
reclame  
Par tant de soins officieux ,  
Semblent plus travailler pour éblouir les  
yeux ,

Que pour gagner une belle ame :  
Elles doivent leur gloire aux divers or-  
nemens

Qu'un luxe ingénieux étale sur leurs  
jupes ,

Et l'or qu'on voit briller sur tous leurs  
vêtemens

Fait d'abord beaucoup plus de  
duppes ,

Que leurs Graces ne font d'a-  
mais.



On ne trouve par fois sous ce riche caprice  
Qui charme, & trompe la Cour ,  
Qu'une masse de chair qui du plus ferme  
amour

Devient l'horreur, & le supplice :  
Ou l'esprit , par les yeux devenu plus  
sçavant.

Se plaint de ces habits pour une autre  
imposture ,

Et maudit son erreur de s'être fait sou-  
vent

Un chef-d'œuvre de la Nature,  
D'un squelette affreux & vivant.



Mais par une aventure & nouvelle &  
contraire ,

Qui donne de l'étonnement ,

Un éclat vif & pur, merveilleux & char-  
mant,

Rejaillit de votre misere:

L'œil y découvre presque avêque liber-  
té.

Tous les biens dont le Ciel vous a fait  
des largesses,

Il s'egare, il se perd, & se croit enchan-  
té.

De rencontrer tant de richesses

Au milieu de la Pauvreté.



Que qui voit vos haillons de couleurs  
différentes,

Voit de beautez sous ces lambeaux!

Que la Fable autrefois pour les ren-  
dre plus beaux

Eut eu de raisons aparentes!

Elle auroit publié pour leur donner du  
prix,

Que c'est de ces couleurs que s'accom-  
mode Flore,

En faveur de l'amant dont son cœur est  
épris;

On croiroit avoir vû l'Aurore,

Deffous l'habillement d'Iris.



Mais fans vous enrichir des songes de la  
Fable,

J'ose, & puis bien vous protester  
Que vous sçaurez toujours vous faire  
respecter

Dans un état si déplorable :  
Il semble que le Ciel soit votre lieu  
Natal ;

Vous imposez des loix en demandant  
l'aumône ;

Chez vous la Liberté meurt par un coup  
fatal,

Et vous portez les droits du Trône  
ne

Au fond même de l'Hospital.



Vous avez contre nous d'inevitables ar-  
mes

Dont chacun ressent la rigueur,  
Et quand vous ne songez qu'à nous tou-  
cher le cœur,

Vos yeux l'arrachent par leurs char-  
mes :

Vos larcins innocens font tout notre  
entretien ;

Chez vous la charité se punit par la flam-  
me ;

Vous demandez sans cesse, & vous n'ac-  
cordez rien ;

Et vous emportez jusqu'à l'ame  
De celui qui vous fait du bien.

En



En vous plaignant du Sort , que vous en  
faites plaindre!

Qu'on souffre de vos déplaisirs !

Que vos cris châque jour nous coûtent  
de soupirs !

Et que vos larmes sont à craindre !

Que ces pleurs & ces cris sçavent bien  
commander !

Mais que d'etranges maux cette plainte  
est suivie ,

Et qu'on a bien raison de vous aprehen-  
der ,

Si même pour oter la vie ,

Vous n'avez qu'à la demander.



Alors que je vous vois & si pauvre & si  
belle ,

Soumise à de si rudes coups ,

Je trouve la Nature ou trop prodigue  
en vous ,

Ou la Fortune trop cruelle :

De colere & d'amour je me sens en-  
flammer

Pesant votre merite avec votre requête,

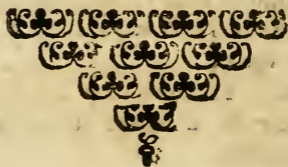
Et ne sçais , quand mon cœur commen-  
ce à se calmer ,

Qui d'abord est le plus honnête

De vous plaindre , ou de vous ai-  
mer.



Dans ces deux mouvemens mon ame  
 partagée  
 Entre l'Amour, & la Douleur,  
 Ne peut vous soulager dans un si grand  
 malheur ;  
 Et ne peut être soulagée :  
 Je vous plains dans vos maux , j'en ressens  
 la moitié ;  
 Mais quelque sort cruel qui trouble vo-  
 tre vie ,  
 Si vous êtes pour moi sensible à l'ami-  
 tié ,  
 Je ferai beaucoup plus d'envie,  
 Que vous ne faites de pitié.





## MADRIGAL.

Imité de la Gloze Espagnole de  
Camoës.

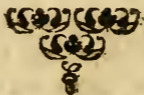
*Vos teneys mi coracon &c.*

**C**omme je regrettois la perte de  
 mon cœur,  
 Et, qu'en vain, je cherchois quel étoit  
 mon vainqueur ;  
 L'Amour m'aparut pour me dire,  
**Q**ue le plus bel objet que le Ciel eut  
 formé,  
 Et dont lui-même étoit charmé,  
 M'avoit soumis à son Empire.  
 Mais si ce bel objet est sans comparai-  
 son ;  
 S'il est de la Nature & l'effort & la gloire ;  
 Enfin si l'Amour a raison,  
 Cette verité me fait croire  
 Que je suis dans votre prison.



## M A D R I G A L.

**I'**Aime Carite qui me fuit ;  
 Je hais Climene qui me fuit ;  
 Et dans cet état déplorable  
 Où mon cœur est d'amour, & de haine  
 enflammé,  
 Je serois plus heureux si j'étois plus ai-  
 mable,  
 Et serois plus content si j'étois moins  
 aimé.







## MADRIGAL.

**V**ous pleurez pour un miserable  
Dont un Diable aujourd'huy rend le sort  
deplorable ,

Par les maux qu'il lui fait souffrir:  
Pleurez , pleurez pour moy , vous qui  
savez ma peine ,

Et qui pour achever de me faire mourir ,  
M'êtes toujours plus inhumaine.

Pleurez , Amaryllis , puis que mon triste  
sort

Avec le sien a du rapport ;

Et qu'on peut hardiment soutenir , sans  
blasphème ,

Que qui sçait bien aimer , souffre un  
supplice extrême

Quand un objet ingrat s'est rendu son  
vainqueur :

Que son moindre tourment est celui de  
la flamme ,

Qu'il n'est point de martire egal à sa  
langueur ;

Et qu'un Diable entre dans son ame ,

Quand l'Amour entre dans son  
cœur. Ma-



## M A D R I G A L.

**N**E croyez pas , Philis , que je me  
sois deçû ;

Parmi beaucoup de cœurs , dont votre  
œil est le maître ,

Vous avez pris le mien , sans y penser ,  
peut-être ,

Ou je vous l'ay donné sans m'en être  
aperçû ,

Et rien n'est plus aisé que de le recon-  
noître.

Vous trouverez d'abord qu'il est un peu  
jaloux ;

Que son tourment lui plaît , que la cau-  
se en est belle ,

Qu'il est secret , pensif , complaisant , &  
fidelle ;

Qu'il est percé de mille coups ,  
Qu'il brule d'une ardeur qui doit être  
éternelle ,

Et qu'il ne brule que pour vous ,



# S O N N E T.

Traduit de l'Italien de Sempromio d'Urbino.

*Fatto di strano amor misero gioco &c.*

L'AMANT AVEUGLE,  
LA MAISTRESSE SOURDE,  
& le Messager Muèt.

**O** L'étrange aventure où mon amour  
s'expose!  
J'aime, je suis aveugle, une Sourde à  
mon cœur;  
Elle ne peut m'entendre, & voit bien  
mon ardeur;  
J'en sens la violence, & n'en voi point  
la cause.

Un Messager muèt sur qui je me repose,  
Et qui sçait de mes maux la suite, &  
la grandeur.

Par

Par des signes adroits condamne sa froid-  
deur ,

Et pour me soulager ne peut faire autre  
chose.

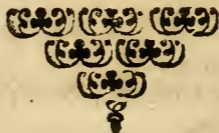
O Ciel ! rends la moins Sourde en cette  
extrémité :

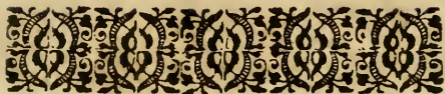
Accorde-moi de grace un rayon de clarté ;  
Fais parler autrement ce muet Interpré-  
te :

Ou pour me rendre enfin le sort moins  
odieux ,

Dans cette étrange amour , fais qu'elle  
soit muette ;

Que je devienne sourd , & qu'il perde  
les yeux.





S U R

U N E R E L I G I E U S E

P O S S E D É E .

S O N N E T .

**U**N chef-d'œuvre du Ciel, l'honneur de la Nature  
De mille esprits malins se voit persecuté ;  
Ce spectacle est étrange, & la Postérité  
Ne concevra, qu'à peine, une telle avanture.

Ils mettent, jour & nuit, son ame à la torture ;  
Exercent sur son corps toute leur cruauté,  
Et dans la Vertu même, & la même Beauté,

On

On peut voir de l'Enfer l'effroyable  
peinture.

En recevant le corps , & le sang pre-  
cieux

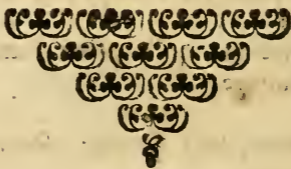
De celui qui pour nous est descendu  
des cieux ,

Le Demon dans son cœur prit aussi-tôt  
sa place :

Et sembla faire croire, en usurpant ce  
lieu ,

Que par une seconde & plus heureuse  
audace ;

Il s'étoit élevé jus qu'au Trône de Dieu.





# S O N N E T.

Traduit de l'Italien du Comte  
Fulvio Testi.

*Orrida valle in cui Zolfurce vene &c.*

**E**ffroyable Valon d'où l'on voit s'ex-  
haler

Le souffre merveilleux dont tu remplis  
tes veines,

Où le sable est ardent, où l'eau semble  
brûler

Et le feu se nourrir au milieu des fon-  
taines.

L'air des plus beau endroits où l'hom-  
me puisse aller

Ne peut m'être si doux que tes chaudes  
haleines,

Et rien à mon advis ne te peut egaler.  
Lors que je vois en toi le tableau de  
mes peines.

Ton feu par ses effets decouvre sa gran-  
deur;

Tu

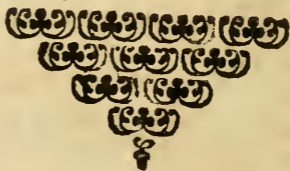
Tu pouffes de ton sein vne excessive  
ardeur

Qui sans te consumer brûle toujourns de  
même :

Mon ardeur à la tienne est semblable en  
ce point,

Puis qu'un feu violent dans mon amour  
extrême

Brûle toujourns mon cœur qu'il ne con-  
sume point.







S O N N E T.

Traduit du même.

*Tomba di Margherita. Arresta i passi &c.*

EPITAPHE DE

MARGUERITE

D'A U S T R I C H E

REINE D'ESPAGNE.

**I** Ci gist, Marguerite, ô passant Cu-  
rieux!

Le Tombeau que tu vois, lui sert de  
couverture;

Mais pour bien emploier & tes mains,  
& tes yeux,

De larmes & de fleurs remplis sa sepul-  
ture,

Son esprit noble & grand s'en alla dans  
les Cieux

Dès-

166 P O E S I E S  
Dés. lors qu'elle eut payé le droit à la  
Nature ;  
Et c'est là qu'aujourd'hui , cet esprit  
g'orieux  
Rit des vains sentimens de chaque Crea-  
ture.

Elle fut à l'Autriche un Astre de bon-  
heur ,  
Elle se vit du monde & l'amour , & l'hon-  
neur ,  
Et fit par tout au vice vne mortelle  
guerre :

Mais si ce monument enferme son beau  
corps ,  
N'en sois pas étonné , puis que c'est  
sous la terre  
Que sont toujourns cachez les plus riches  
tresors.

F I N.

TA-

# T A B L E

D E S

## P O E S I E S.

<b>A</b> La Reine de Suede, Ode. pag. 3	
Procris, Poëme Heroi-Comique.	15
Narcisse, Poëme Heroi-Comique.	49
Le Tableau de la Guerre Civile.	76
L'Heureux Impuissant.	85
Le Desespoir Amoureux à Mademoiselle de Normanville la Suze.	95
La Vielle Amoureuse, Stances.	109
Pour une Dame qui se Disciplinoit, Stances.	114
L'Indiscret, Stances.	119
Le Jaloux, Stances.	125
La Belle Prisonniere, Stances.	130
La Belle Aveugle, Stances.	136
La Belle en Deuil, Stances.	142
La Belle Gueuse, Stances.	148
Madrigal imité de la Gloze Espagnole de Camoës vos teneys mi coracon &c	155
Madrigal.	156
Madrigal.	157
Madrigal.	158
Sonnet traduit de l'Italien de Sempronio d'Urbino. Fatto di strano amor mise-	
	70

TABLE DES POESIES.

ro gioco &c. L'amant aveugle , la  
maitresse sourde , & le Messager Muet.

159

Sur une Religieuse possedée , Sonnet. 161

Sonnet traduit du même. Orrida valle in

cui Zolfurce vene &c.

163

Sonnet Traduit du même. Tomba di

Margherita. Arresta i passi &c. Epi-

taphe de Marguerite d'Autriche Rei-

ne d'Espagne.

165

F I N.











PQ  
1737  
C485A6  
1717  
t.2

Chevreau, Urbain  
Oeuvres meslées

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

